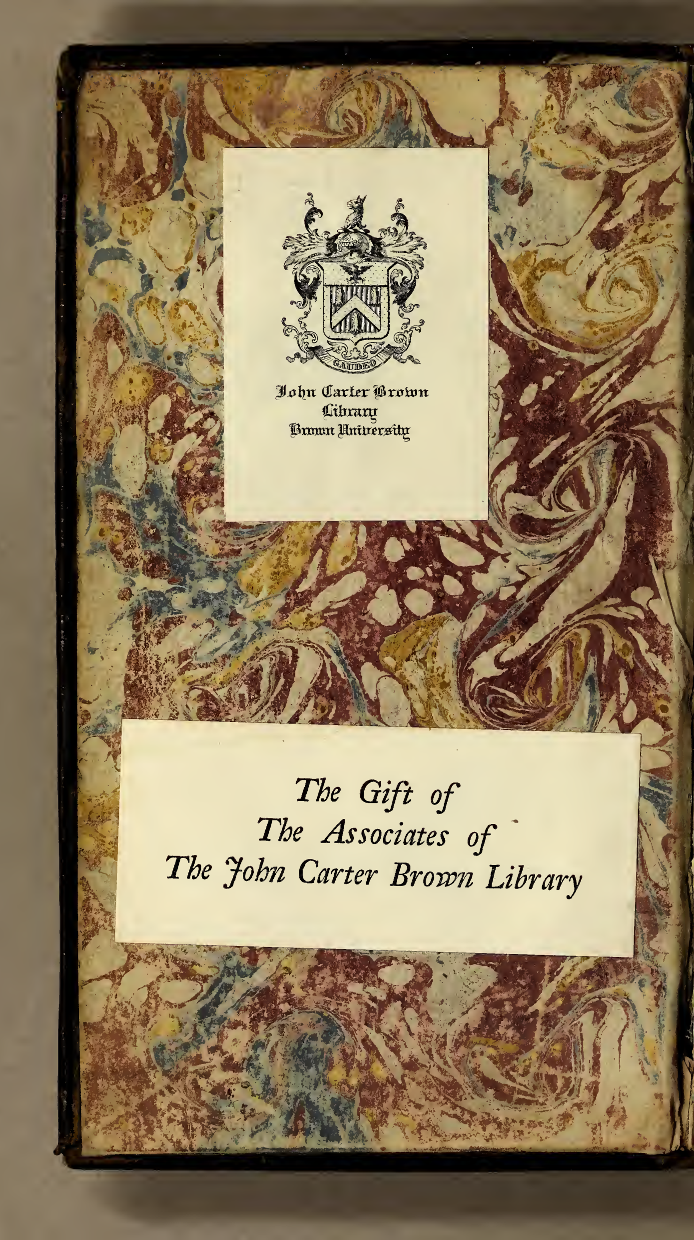
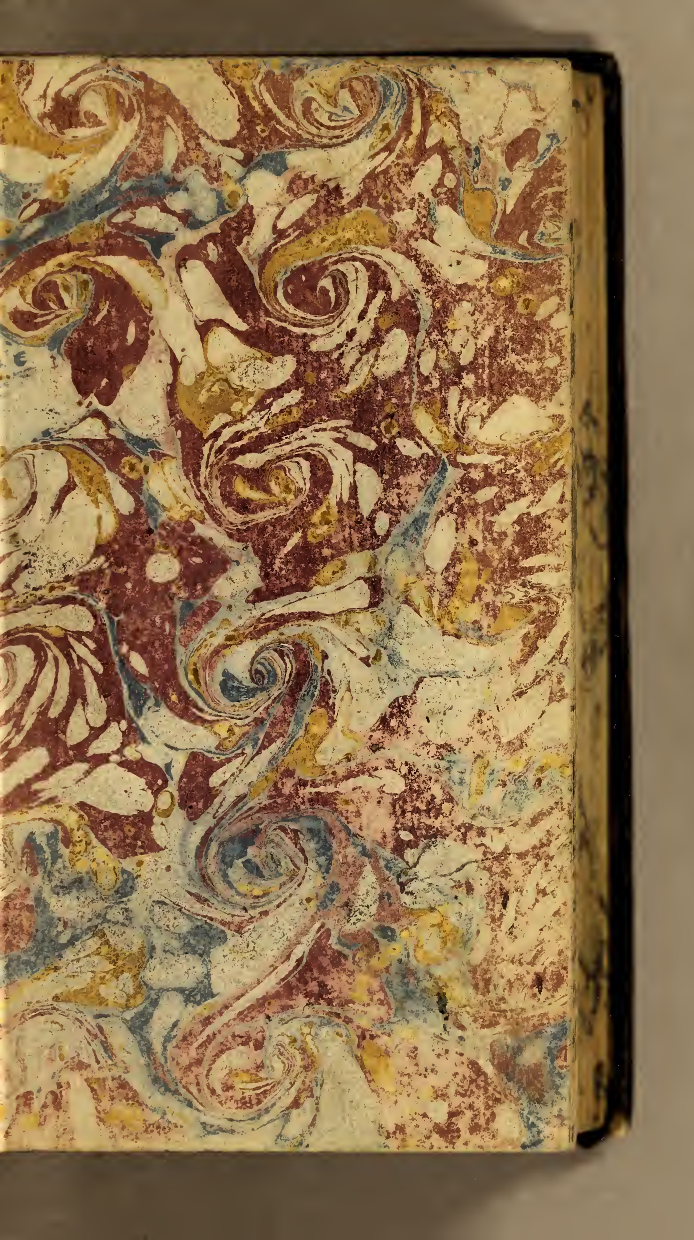



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University
The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library



LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES DES MISSIONS Etrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de JESUS.

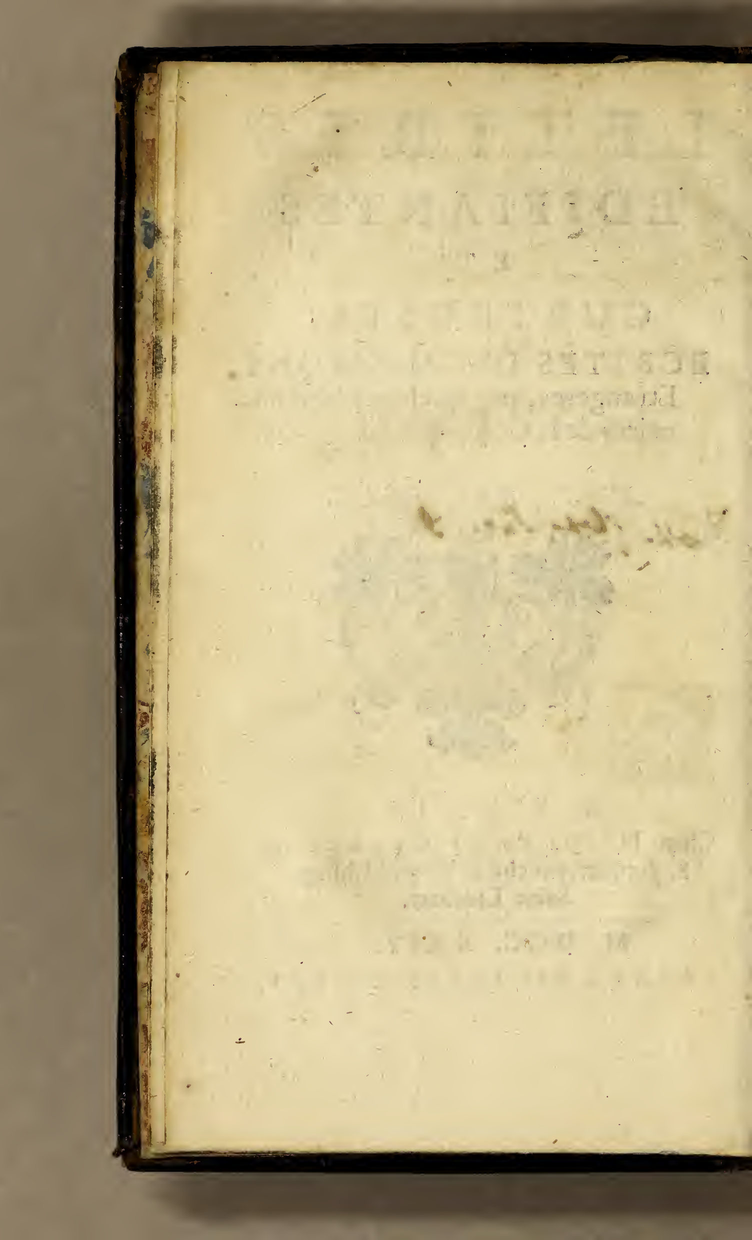
XVI. RECUEIL.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, ruë S. Jacques, proche S. Yves, à l'Image Saint Lambert.

M. DCC. XXIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





AUX JESUITES DE FRANCE.



Es REVERENDS PERES,

Ce nouveau Recueil des Lettres de nos Missionnaires, que j'ai l'honneur de vous presenter,

ne merite pas moins votre attention que les précédens. En lisant la premiere Lettre, vous ne pourrez gueres voir sans étonnement les phenomenes extraordinaires qui ont paru dans le Ciel en trois differentes Provinces de la Chine dans les années 1718. 1719. *&* 1722. *Des Croix lumineuses environnées d'étoiles brillantes y ont été apperçues d'une infinité de peuples Chrétiens & Infideles.*

Ce spectacle qui attiroit tous les regards, a duré dans l'air un tems assez considerable, pour qu'on pût l'examiner à loisir, & se rassurer contre l'illusion. Aussi la verité de ces phenomenes a

été si autentique, que pour en conserver le souvenir, on en a gravé une planche dans la Ville de Hang tcheou *Capitale du* Tse kiam. *Les Estampes qu'on en a tirées, & qui representent les quatre croix telles qu'on les a vûës, ont été répanduës dans tout l'Empire. Au dessous de chaque Croix on expose en langue Chinoise le lieu & le jour auquel elle a paru, de combien de tems a été sa durée, & la multitude des personnes qui l'ont considerée avec une attention égale à la nouveauté du prodige. Une de ces Estampes qui m'a été envoyée, a servi de modele à celles que j'ai fait graver, où sont*

representées fidellement les mêmes Croix, avec une traduction exacte & litterale des caracteres Chinois.

Sçavoir maintenant quel est le principe de ces phenomenes, & ce qu'ils signifient; si ce sont des effets naturels produits par les exhalaisons qui s'élevent de la terre, ou bien si ce sont des signes qui presagent quelque évenement favorable ou funeste à l'Empire de la Chine; c'est à quoi je ne m'arrêterai pas: il me suffit d'exposer le fait; le reste, je l'abandonne aux raisonnemens, ou plûtôt aux conjectures.

Néanmoins pour écarter le

ſoupçon de trop de crédulité, & pour ſatisfaire certaines perſonnes, à qui tout ce qui n'eſt pas commun devient ſuſpect, je rappellerai ici le ſouvenir d'un autre phenomene tout ſemblable, & encore plus extraordinaire eu égard à ſes circonſtances & à ſa durée, qui eſt rapporté par preſque tous nos Hiſtoriens, & par ceux-mêmes dont la critique eſt la plus ſevere.

Ils racontent qu'en l'année 1451. *ſous le Regne de Charles VII. la Ville de Bayonne qui étoit aſſiegée par les Comtes de Dunois & de Foix, s'obſtinant à ne point ſe rendre aux troupes Françoiſes, quoique le Château*

& la Garnison se fussent déja rendus, une espece de prodige qui parut en l'air, la détermina enfin à se soumettre.

Comme les troupes Françoises prenoient possession du Château, un peu aprés le lever du soleil, le tems étant fort serein, il parut au Ciel sur la Ville du côté des Pyrenées une Croix d'une lumiere & d'une blancheur qui éblouissoit. Ce Phenomene dura une heure entiere. Quelques-uns assurent que cette Croix parut au commencement en forme de Crucifix qui avoit une couronne sur la tête, & que cette couronne se changea en fleurs de lys. Comme la Croix blan-

che étoit l'enſeigne des Rois de France, de même que la Croix rouge étoit celle du parti Anglois, on regarda le phenomene comme un ſigne certain que le Ciel ſe déclaroit pour la France contre l'Angleterre, & la Ville de Bayonne ſe rendit incontinent.

Un prodige de cette nature qui avoit frappé par ſa nouveauté toute l'armée Françoiſe, & qui avoit fait des impreſſions ſi fortes ſur les Habitans de Bayonne, ne pouvoit gueres être revoqué en doute. Cependant le Comte de Dunois voulut en certifier la verité pour la tranſmettre aux ſiecles ſuivans; & il rendit ſur cela un témoignage au-

tentique ſigné de ſa propre main qui ſubſiſte encore. On lira peut-être avec plaiſir ce témoignage que je vais rapporter tel que nous l'avons, & dans les mêmes termes qu'il le donna.

» *Nous Jean Comte de Du-*
» *nois Lieutenant General du*
» *Roi notre Sire ſur le fait de*
» *ſa guerre, certifie la verité à*
» *tous, que aujourd'hui X. jour*
» *d'Avril à l'heure de ſept heu-*
» *res du matin, à laquelle heu-*
» *re étoit promiſe la Cité de*
» *Bayonne, & y entrerent les*
» *gens du Roi pour en prendre*
» *la poſſeſſion, au Ciel qui à*
» *celle heure étoit cler & bien*
» *purifié, s'apparut dedans une*

nuée une Croix blanche au « droit de ladite Cité devers les « parties d'Eſpaigne : laquelle « Croix ſans mouvoir, demoura « l'eſpace de une heure, & au- « cuns dient, que au commence- « ment ſur icelle Croix avoit u- « ne ſemblance de ung Crucifix « couronné d'une couronne d'azur « ſon chef, laquelle couron- « ne ſe mua en une fleur de lys : « dont chacun fut moult émer- « veillé. Et ceux de ladite Ville « étoient fort eſpoentez de veoir « telles merveilles. Et incontinant « leur enſaigne de leurs Croix « rouges qu'ils avoient ſur leurs « portes & tours ôterent. Plus de « mille hommes ont vû ladite «

» *croix, & dient tous ceux qui*
» *l'ont vuë tant François, Espai-*
» *gnols, que Navarrois, que*
» *jamais n'avoient vû chose sem-*
» *blable. Fait en notre Ville de-*
» *vant Bayonne, signé de notre*
» *main & scellé du seel de nos*
» *armes le* XX. *jour d'Avril l'an*
» *mil* CCCC. *& cinquante &*
» *ung. Ainsi signé, Bâtard d'Or-*
» *leans.*

Il n'y a personne qui ignore qu'en l'année 351. *il parut de même en plein jour dans le Ciel sur la Ville de Jerusalem une croix lumineuse, qui subsista pendant plusieurs heures, & dont l'éclat effaçoit la lumiere du soleil; que tout le peuple de cette grande*

Ville, & une infinité d'étrangers que la visite des saints lieux y attiroit de toutes les parties du monde, en furent éfrayez, & coururent à l'Eglise avec leurs femmes & leurs enfans pour y louer J. C. & confesser sa Divinité; enfin que ce miracle convertit un grand nombre de Payens & de Juifs. On en peut voir la description dans une Lettre que saint Cyrille Evêque de Jerusalem écrivit sur cela à l'Empereur Constantius. On trouve cette Lettre à la fin de ses Catecheses, par laquelle il tâche, à l'occasion de ce prodige, d'adoucir la ferocité de l'Empereur, & de

le ramener à la foi de la consubstantialité.

Mais peut-être me suis-je trop étendu sur cet article : ainsi je passe à une découverte interressante, en ce qu'elle confirme une opinion que des monumens trouvez à la Chine ont deja établie, sçavoir que l'Evangile a été prêché anciennement dans cet Empire, & que la Religion Chrétienne y étoit connuë & pratiquée dans des siecles plus reculez qu'on ne le croit d'ordinaire. C'est le R. P. Castorano Religieux de saint François qui donne cette conoissance dans une Lettre qu'il écrit à la sacrée Congregation de la Propagande : elle

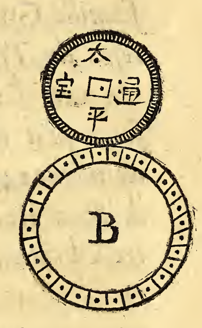
est dattée du 8. de Septembre de l'année 1722. Voici ses paroles que j'ai fidelement traduites de l'Italien.

Au mois d'Avril de cette année, dit ce Pere, un Chrétien de cette Ville de Lin tching tcheou *m'apporta une ancienne medaille qu'il venoit de trouver par hazard dans la place publique parmi un tas de vieilles ferrailles. Elle étoit toute rouillée. Quand il en eut ôté la rouille, & qu'il l'eût renduë parfaitement nette, on y decouvrit clairement d'un côté l'image du Sauveur, & de l'autre côté l'image de la tres-sainte Vierge. Ces Images étoient tout-à-fait semblables à celles qui se*

trouvent ſur les medailles qu'on frappe de nos jours, à la reſerve qu'il n'y avoit autour ni caractere ni inſcription. Ce qu'il y a de remarquable, & ce qui prouve que la medaille, dont il eſt queſtion, n'eſt point venuë d'Europe, mais qu'elle a été fabriquée à la Chine, c'eſt qu'au lieu que les medailles Europeannes ſont percées en haut, & n'ont qu'un petit trou par où on peut les enfiler, celle dont je parle eſt attachée à un petit denier Chinois, avec lequel elle a été ainſi unie par la même fonte, & le denier eſt percé au milieu à la maniere Chinoiſe. L'un & l'autre eſt repreſenté dans la figure ſuivante. La lettre A *mar-*

que l'endroit où eſt empreinte la figure du Sauveur ; & la lettre B *marque le revers où eſt pareillement empreinte la figure de la tres-ſainte Vierge.*





On lit ſur le denier le nom de l'Empereur qui regnoit lorſque la medaille fut fabriquée, & les caracteres Chinois marquent que c'étoit Tai ping. *J'ai conſulté ſur cela les annales de l'Empire,*

& j'ai trouvé qu'il y a eu deux Empereurs de ce nom, l'un de la Dynaſtie Imperiale Van leang *appellé* King ti *qui regna vers l'an de J. C.* 536. *L'autre de la famille* Gu *nommé* Ti leang *au tems du Triumvirat lequel arriva vers l'an de J. C.* 266. *en ſorte qu'il doit y avoir* 1186. *ans, ou même* 1456. *ans que cette medaille a été fabriquée. Un autre Chrétien de cette Ville ayant conſideré attentivement la même medaille, me dit que lorſqu'il étoit encore Gentil, il en avoit trouvé une toute ſemblable, mais qu'ignorant alors de quel uſage elle pouvoit être, il l'avoit briſée.*

J'infere de tout ceci, ajoûte le R. P. Castorano, en premier lieu que les veritez du Christianisme ont été annoncées dès ces tems là aux Chinois, & que le nombre des Chrétiens devoit être considerable, puisqu'on y fabriquoit des medailles. En second lieu que dans ces premiers siecles du Christianisme, les medailles & les saintes images étoient l'objet du culte & de la veneration des Fideles.

Après vous avoir fait part de cette découverte, mes RR. PR. sur laquelle vous ajoûterez aux reflexions du R. P. Castorano, celles que vous jugerez à propos, je crois devoir vous ap-

prendre les ſuites facheuſes qu'a eu la ſentence des neuf grands Tribunaux de la Chine, au ſujet de la Requête preſentée par un Mandarin de guerre nommé Tchin mao, *dans laquelle il ſe déchaînoit contre les Europeans qui commercent dans l'Empire, & contre l'exercice de notre ſainte Religion. Vous avez vû cette Requête que j'ai inſerée toute entiere dans le* XIV. *Recueil* *. *En vous la rapportant je ne vous ai rien laiſſé ignorer ni des mouvemens aſſez inutiles que les Miſſionnaires de Pekin ſe donnerent pour en prevenir le mauvais effet, ni de la maniere dont*

* Page 86.

elle fut reçuë de l'Empereur.

La ſentence fut publiée dans toutes les Provinces de la Chine. Comme l'Empereur en la confirmant avoit employé des termes obſcurs & équivoques, les Vicerois peu affectionnez au Chriſtianiſme, n'ont pas manqué, comme on le craignoit, de s'attacher au mauvais ſens, & ſans avoir égard aux interprétations favorables données de vive voix par Sa Majeſté, ils ont deſolé la plûpart des Chrétientez. C'eſt ce que m'apprennent des Lettres, leſquelles bien que dattées du mois de Decembre 1718. *ne me ſont tombées entre les mains que depuis quelques mois.*

A peine la ſentence des neuf grands Tribunaux eût-elle été approuvée de l'Empereur, qu'elle fut auſſi-tôt renduë publique dans toutes les Villes de l'Empire par des Kaochi *ou Ordonnances particulieres de chaque Mandarin, qui furent affichées dans tous les lieux de leur diſtrict. La plûpart de ces* Kaochi *proſcrivent la Religion Chrétienne comme une ſecte fauſſe, ſeditieuſe, qui inſpire la revolte,* in meou*; & qui eſt contraire aux loix de l'Empire,* pou quei*: on y traitte les Miſſionnaires d'impoſteurs qui ſeduiſent le peuple* chenhoe.

Dans la Province de Pet-

cheli *dont Pekin est la Capitale*, *un* Cheou tao (*c'est un des premiers Mandarins dont la jurisdiction s'étend sur plusieurs Villes du premier ordre*) *ordonne par son Edit qu'on rase les Eglises des Fideles, qu'on degrade les Lettrez qui font profession du Christianisme, & que ceux du peuple qui suivent la même Loi, soient châtiez de 35. coups de bambou.*

Cet ordre a été executé dans deux Chrétientez du ressort de Pao tim fou. 28. *Chrétiens furent d'abord arrêtez & chargez de fers. Comme ces pauvres gens ne subsistoient, & ne faisoient subsister leur famille que*

du travail de leurs mains, un Chrétien Bachelier s'offrit lui & son fils de rester en prison à leur place, & d'être leur caution en s'obligeant de les representer au premier ordre du Mandarin. Un Catechiste imita cet exemple heroïque de charité : » Je suis ravi, dit-il, d'avoir cette occasion de faire connoître au Mandarin, que je ne sers point d'autre maître que J. C. Ces genereux captifs ont gardé la prison pendant plus de huit mois.

Ces tristes nouvelles étant venuës à Pekin dans le tems qu'on venoit de nommer un nouveau Gouverneur de Pao tim fou, *nos Peres allerent le visiter, & lui*

lui firent quelques presens. Il rendit la visite & donna de bonnes paroles. Mais ce Mandarin ayant pris possession de son gouvernement, fut sans doute intimidé par le peril qu'il y avoit d'offenser le Viceroi, ou de déplaire au Cheou tao *qui avoit ordonné par son Edit la destruction de nos Eglises. Il crut satisfaire à ses promesses en se contentant de moderer la rigueur du châtiment. Il commanda que l'Eglise des Chrétiens seroit fermée, que le Bachelier emprisonné racheteroit sa liberté par de l'argent, & qu'on flêtriroit les Chrétiens en les souffletant publiquement dans le tribunal. C'est un des*

châtimens dont on uſe à la Chine.

Mais le Cheou tao *trouva cette ſentence trop douce, il en porta une autre par laquelle il ordonna que l'Egliſe des Chrétiens ſeroit detruite, que le Bachelier ſeroit declaré dechu de ſon grade, & que les Chrétiens recevroient chacun trente-ſix coups de baſtonnade. En vertu de cette ſentence le Mandarin de la Ville où ſont les Chrétiens, ſe tranſporta dans leur Egliſe, & ſans détruire ce ſaint lieu, il y plaça l'abomination de la deſolation en le conſacrant à l'Idole* Houan yun tchang. *Par tout on fait d'exactes recherches des Chrétiens afin de les traîner aux tribunaux, & de leur faire ſubir le*

châtiment auquel ils sont condamnez. On a même décreté prise de corps contre le Pere Magalhaens qui avoit la conduite de cette Chrétienté.

Les Peres qui sont à Pekin ayant été informez de ce qui se passoit, resolurent de recourir à la clemence de l'Empereur. Ils dresserent pour cela un Placet, mais il n'y eut aucun Mandarin qui voulut se charger de le presenter à Sa Majesté; & ils se trouverent ensuite dans certaines circonstances qui leur firent juger que leur Placet seroit mal reçu.

Deux Eglises gouvernées par le P. Contancin dans la même Province ont eu le même sort.

L'une est à Siven hoa fou *Ville du premier ordre. Les Chrétiens y sont continuellement inquietez, & toujours à la veille d'être citez par les Infideles aux tribunaux des Mandarins. L'autre est à* Coupe keou. *Cette Chrétienté est presque toute composée de soldats. Le* Tson ping *(c'est un grand Mandarin d'armes) après bien des menaces & des mauvais traittemens, a fait fermer l'Eglise, & a défendu aux Chrétiens de s'assembler & de prier en commun sous peine d'être châtiez & de perdre leur poste. Le R. P. Parennin a employé l'intercession de quelques Mandarins de la Cour qui sont ses*

amis, pour faire revoquer cet ordre du Tſon ping ; *mais ce Mandarin a répondu que comme il s'agiſſoit d'un ordre de l'Empereur publié par le* Lipou *, *il n'y pouvoit rien changer.*

Dans la Province de Xanſi *on oblige les Chrétiens de renoncer à la Religion, ou de quitter leur patrie. Un Catechiſte a reçu trente-cinq coups de baſtonnade. Le P. Xavier Roſario Jeſuite Chinois, qui a ſoin de cette* Chrétienté, *a été chaſſé de la Province par ordre du Viceroi, & contraint de venir à Pekin avec la douleur de voir ſon troupeau dépourvû de tout ſecours ſpiri-*

* Un des grands Tribunaux de l'Empire.

tuel, & livré à la rage des Idolâtres.

Dans la Province de Nanking *le P. Vanhamme & le P. Porquet ont reçu toute ſorte d'affronts & d'inſultes de la part des* Chinois *infideles. Deux Catechiſtes du P. Porquet, ont été conduits en priſon, & condamnez l'un à trente, & l'autre à trente cinq coups de baſtonnade. La plûpart des Chrétiens ſont en fuite. Pluſieurs Egliſes de l'iſle de* Tſong ming *qui eſt de la même Province, & dont le Pere Jacquemin prend ſoin depuis pluſieurs années ſont ſur le point d'être abbattuës : la reſolution en eſt priſe par le Man-*

darin, qui doit, dit-il, obeïr à la sentence portée par le Lipou.

On n'a rien appris de la Province de Xensi *: on sçait que la sentence y a été publiée comme ailleurs, mais il y a apparence que l'affreux tremblement de terre qui a desolé cette Province, ainsi que vous l'avez vû dans le XIV. Recueil, a occupé toute l'attention des Mandarins.*

On est de même aßez tranquille dans la Province de Xiamsi. *Neanmoins à l'occasion de cette sentence les Gentils ont brûlé une Eglise de Chrétiens dans le district de* Cang tcheou fou, *& ils se sont emparez du ter-*

rain où étoit l'Eglise.

La persecution a été tres vive dans la Province du Houquam : *on a banni le P. Noëlas de toute l'étenduë du Gouvernement de* Kim tcheou fou. *Ce Pere qui en fut averti, se retira secrettement à* Nganlo. *Un des Mandarins s'est emparé de son Eglise, & y a établi sa demeure. Dans trois autres Villes du district de* Nganlo, *les Chrétiens ont été chargez de fers & emprisonnez. Il en est arrivé de même dans trois autres Villes du district de* Te ngan fou. *Dans une autre Ville le Mandarin fit venir les Chrétiens à son Tribunal, & leur*

enleva leurs croix, leurs medailles, & leurs chapelets. A Y ling tcheou *il y a eu ordre d'arrêter le Missionnaire aussi bien que ceux qui gardoient son Eglise, & même de vendre l'Eglise, s'ils refusoient de comparoître dans dix jours. La douleur dont le P. Noëlas a éte saisi en voyant la désolation de son troupeau, lui a causé une maladie, qui le met hors d'état d'exercer ses fonctions.*

La Chrétienté qui est sous la conduite des RR. PP. Franciscains dans le district de Tim tcheou fou *de la Province de* Fokien, *a été tout-à-fait ruinée. Elle étoit composée de sol-*

dats, qui ont été destituez de tout emploi militaire, uniquement parce qu'ils étoient Chrétiens.

Quoique le Viceroi de Canton ait de l'affection pour les Europeans, les Chrétiens de cette Province n'en ont pas été plus à l'abri de la persecution commune. Le Mandarin de Loui tcheou fou *s'est emparé de l'Eglise du P. Emmanuel Teller & il en a fait une école. Ce n'a été qu'après bien du tems, & à force de prieres & de sollicitations que le P. Pereyra a obtenu du Viceroi qu'elle fût restituée. Plusieurs autres Eglises, dont le détail seroit ennuyeux, ont été pa-*

veillement usurpées par les Mandarins. Enfin presque par tout les nouveaux Fideles sont maltraitez ; l'ardeur des Catechumenes est refroidie, & les Infideles s'enhardissent de plus en plus à tourmenter les Chrétiens par d'injustes & de continuelles vexations.

Mais c'est sur tout dans le Royaume de Tonquin qui confine avec la Province de Canton, que la Religion a souffert des atteintes mortelles. Elle y est absolument proscrite, comme vous le verrez à la fin de la premiere Lettre de ce Recueil. Deux de nos Missionnaires, sçavoir le P. Mazari & le P. Bucherelli,

ont été arrêtez, enchaînez & conduits à la Cour comme des criminels, sans qu'on sçache encore de quelle maniere ils y ont été traittez. Dès l'année 1719. *le P. Jean Damascene de saint Louis Genois, & le P. Thomas de l'Ascension Napolitain, tous deux Religieux Augustins déchaussez, ont été cruellement massacrez par les Idolâtres. La mort de ces deux hommes Apostoliques avoit été résoluë par un vœu de ces Barbares fait à leur Idole. C'est auprès du rivage de Sutan sur les confins de la Chine qu'ils ont eu le bonheur de répandre leur sang pour J. C.*

Vous voyez, mes RR. PP. que ceux qui, en se consacrant à la prédication de l'Evangile parmi les Infideles, s'attendent à beaucoup de Croix & de souffrances, ne se trompent pas, & qu'ils y trouvent abondamment dequoi remplir leurs desirs. C'est dequoi vous serez également persuadez par la lecture des autres Lettres qui composent ce Recueil. Mais en même tems vous serez bien consolez d'apprendre les progrès que le Christianisme continuë de faire dans le Royaume de Carnate. Cette Chrétienté naissante vient d'être privée d'une Missionnaire dont elle ressentira longtems la perte. Le P. le Caron

y a fini sa course presque aussitôt qu'il l'avoit commencée : mais on ne peut qu'envier son bonheur, puisqu'il est mort victime de son zele & de sa charité.

Il étoit à Ponguenour *au-delà des montagnes, où il apprit qu'une famille entiere d'Idolâtres au nombre de huit personnes, qu'un mal contagieux avoit fait chasser de la* Peuplade, *étoit abandonnée en pleine campagne & destituée de tout secours. Ce Pere qui esperoit de gagner ces pauvres gens à J. C. ne balança pas d'aller au plûtôt les assister dans ce besoin extrême. Il partit avec un* Brame *son Catechiste, celui-là même qui suivit il*

y a quelques années le P. Bouchet en Europe : & il eut la consolation de les convertir presque tous à la foi, & de leur administrer le saint Baptême avant leur mort. Le Brame fut bien-tôt frappé de la même maladie, & mourut en peu de jours. Le P. Le Caron en fut pareillement atteint. On le transporta à Ponticheri, où il ne songea plus qu'à se disposer à la mort par la patience, & par l'exercice de toute sorte de vertus. J'ai été également attendri & édifié des sentimens d'une si belle ame, dit celui à qui il avoit confié le soin de sa conscience. Il n'étoit occupé que du desir de sa perfection,

& de la crainte d'avoir mis obſtacle aux deſſeins du Seigneur, & de s'être rendu par là indigne de ſon miniſtere. Il beniſſoit Dieu au fort de ſes douleurs qui étoient vives & continuelles. Il communia preſque tous les jours pendant ſa maladie. Enfin le mal augmentant, il reçut le ſaint Viatique & l'Onction des mourans. Il me pria auſſi-tôt après de reciter les prieres ordonnées par l'Egliſe pour la recommandation de l'ame. Quand je les eus achevées, je m'approchai de lui : je lui trouvai le viſage ſerain, & les yeux fixez vers le Ciel, comme un homme qui conſidere attentivement un ob-

jet

jet qui l'attache. Tous ceux qui étoient presens, en furent frappez comme moi. Je lui demandai ce qui attiroit ainsi son attention & ses regards : mais sans se distraire, il perseveraencore quelque tems dans la même situation, après quoi il ferma doucement les yeux, & expira dans une grande paix.

C'est par où je finirai cette Lettre qui n'est peut-être que trop longue. Je vous demande quelque part en vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect,

MES REVERENDS PERES

Vôtre très-humble & très-obéïssant serviteur J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, ce nouveau Recueil de *Lettres édifiantes & curieuses.* J'ai jugé que le Public en tireroit autant d'utilité qu'il en a tiré des précédens. Fait à Paris ce 13. Octobre 1723.

RAGUET.

PERMISSION
Du Reverend Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçû de notre Reverend Pere Général : Permets au Pere J. B. DU HALDE, de faire imprimer le *seiziéme Recueil des Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres, par quelques Missionnaires de la Compagnie de* JESUS ; qui a été lû & approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie. En foi dequoi j'ai signé la Presente. Fait à Paris le 25. Octobre 1723.

P. BODIN.

Fautes à corriger.

PAge 36 ligne dern. auriot, *lisez* auroit
P. 94. *l.* 8. cet Idole, *lis.* cette Idole.
P. 140. *l.* 15. demeutoit, *lis.* demeuroit.
P. 149. *l.* 4. la priere finit, *lis.* la priere finie.
P. 230. *l.* 34. grace je, *lis.* grace que je.
P. 297. *l.* 23. lui le Prince, *lis.* lui dit le Prince,
P. 383. *l.* 23. de plus, *lis.* de plus en plus.
P. 401. *l.* 21. ont morts, *lis.* sont morts.





LETTRE DU PERE JACQUES, Missionnaire de la Compagnie de JESUS.

A Monsieur l'Abbé RAPHAELIS.

A Canton le 1. Novembre 1722.



ONSIEUR,

La P. de N. S.

C'est un peu tard que je tiens la parole que je vous ai donnée, mais c'est aussi-tôt qu'il m'a été

possible de le faire. Mon voyage de France à la Chine, a duré près de seize mois. La fameuse Isle d'Orleans, ou Poulo-condor, a été la cause de ce long retardement.

Je partis du Port-Loüis le 7. Mars de l'année 1721. sur une Fregate de la Compagnie des Indes nommée la Danaë, commandée par M. le Chevalier de la Vicomté. Nous avions sur notre bord une compagnie de soldats, que l'on devoit débarquer à l'Isle d'Orleans, pour la joinà une autre que l'on y avoit transportée l'année précédente. Nous avions aussi avec nous deux Ingénieurs du Roi, l'un desquels avoit le titre de Commandant de l'Isle.

Je n'eus pas plûtôt perdu la terre de vûë, qu'il me fallut payer le tribut à la mer. Les nou-

veaux marins ne furent pas plus privilegiez que moi. C'est pitié de voir en ces sortes d'occasions une quantité de gens couchez çà & là sur des cordages, sur des canons, sur des coffres, sans force, sans consolation, sans soulagement; tandis que ceux qui sont faits à la mer, ne font qu'en rire, parce qu'ils sçavent que ce mal n'est pas dangereux, & qu'il est sans remede.

Ce ne fut pas sans peine que nous nous tirâmes du Golfe de Gascogne: Nous n'avions que des vents legers qui nous faisoient peu avancer. Mais aussitôt que nous eûmes doublé le Cap Finistere, le vent se fortifia, & le 19. Mars nous reconnûmes l'isle de Porto-Santo; le lendemain celle de Madere. Nous eûmes ensuite des vents alisez qui nous conduisirent tranquille-

ment à la ligne. Nous la passâmes le 12. Avril, à deux degrez Ouest de Longitude. Ce fut selon la coûtume un jour de fête pour l'équipage. Ceux qui n'ont pas encore passé la ligne, payent les frais de cette fête, ou tout aboutit à les bien moüiller. C'est ce qu'on appelle le grand Baptême. On peut se racheter en mettant de l'argent au bassin ; mais ceux qui n'en ont point ou qui refusent d'en donner, sont plongez dans un baquet plein d'eau, & ensuite inondez d'un bon nombre de sceaux d'eau.

Les mêmes vents alisez qui nous avoient conduits à la ligne, nous pousserent droit à l'isle de la Trinité ; ensuite assez près des Côtes du Brasil, où nous trouvâmes un vent propre à doubler le Cap de Bonne-Esperance. La mer étoit calme quand nous le

doublâmes : Mais à peine eûmes-nous fondé sur le banc des aiguilles, qu'un vent de Nord-oueſt nous fît rouler & tanguer deux jours entiers d'une maniere capable d'effrayer ceux qui ne ſont pas accoûtumez aux Voyages de mer. Il n'eſt pas trop agreable de ſe voir pour la premiere fois ſur un fragile vaiſſeau tout à coup élevé ſur la cime d'une haute montagne, & dans un moment précipité au fond d'un abîme ; de ſentir les affreuſes ſecouſſes que les flots donnent au Navire, de ſorte que ſi l'on ne prend ſes précautions, on eſt renverſé & jetté d'un bord à l'autre ; de voir le vaiſſeau preſque entierement couché au milieu des vagues, les canons plongez dans la mer, & l'eau entrer de toutes parts par les plus hauts ſabords. Mais enfin la tempête ne

durepa s toujours , le calme lui succede,& l'on raconte avec plaisir ses allarmes passées.

Il y avoit déja trois mois que nous ne voyions que le ciel & & l'eau : il nous falloit encore trois semaines pour nous rendre à l'isle de Bourbon, où nous devions relâcher. Le scorbut s'étoit mis depuis long-tems parmi nos soldats, & plusieurs en étoient morts. Il gagna bien tôt tout l'équipage : il se trouvoit peu de matelots qui n'en fussent atteints, & plus de soixante de nos gens étoient alitez. J'eus là une petite occasion de faire les fonctions de Missionnaire. Pour surcroît de misere, les vents nous jetterent jusqu'au 40. dégré de Latitude Sud, & en arrivant à l'isle de Bourbon nous étions sur le point de voir expirer la moitié de notre monde ;

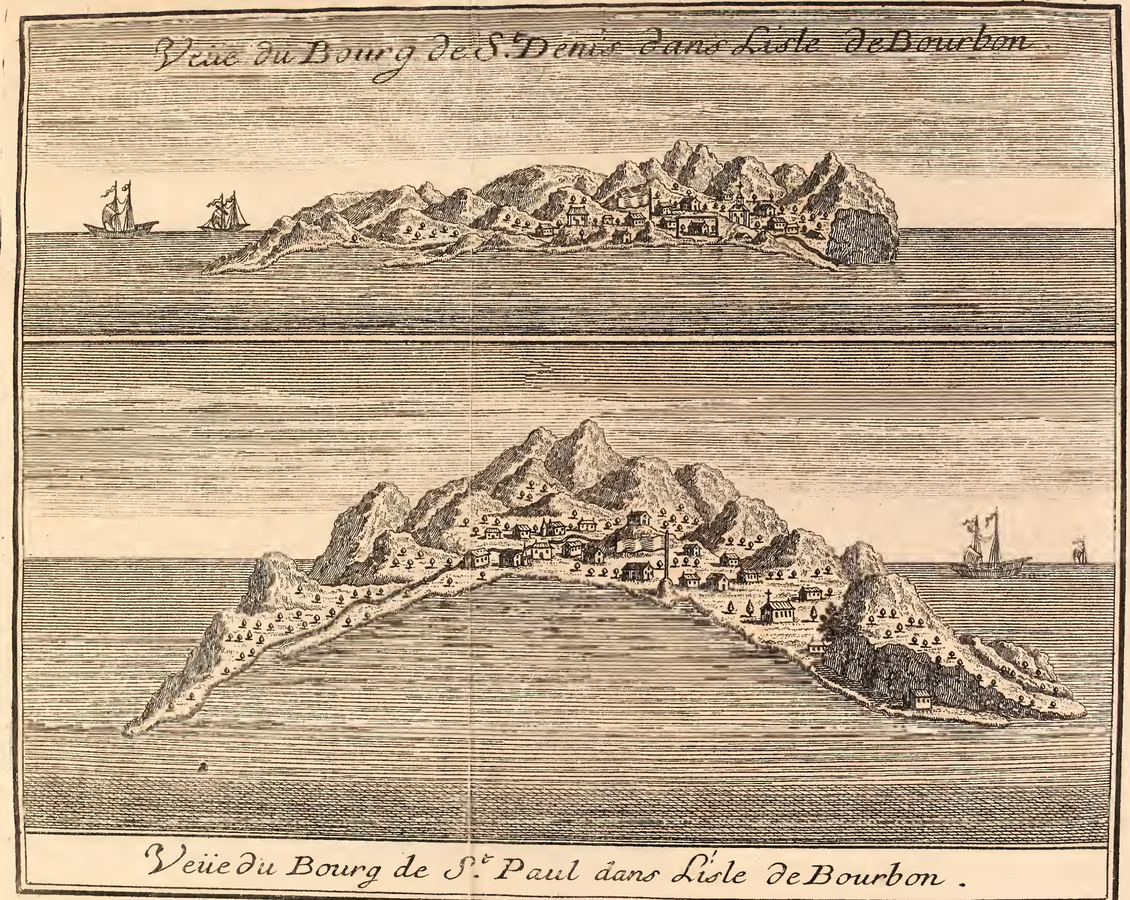
nous avions déja jetté à la mer dix-ſept corps morts.

On trouve dans cette Iſle toute ſorte de bons rafraichiſſemens : l'air ſur tout y eſt excellent. Dans l'eſpace de douze jours tous nos malades furent ſur pied, & en état de faire le ſervice. L'Iſle appartient en ſouveraineté à la Compagnie Françoiſe des Indes, qui y tient un Etat major pour la gouverner. Elle fut d'abord habitée par quelques François fugitifs de l'Iſle Dauphine qui en eſt aſſez proche : elle s'eſt peuplée peu à peu, ſur-tout par l'amniſtie qu'on a donnée de tems en tems aux Pyrates de ces mers. Il peut y avoir à préſent quatre mille perſonnes, qui y ont de belles habitations, & beaucoup de Negres pour les cultiver. Ils vivent très commodément & dans une

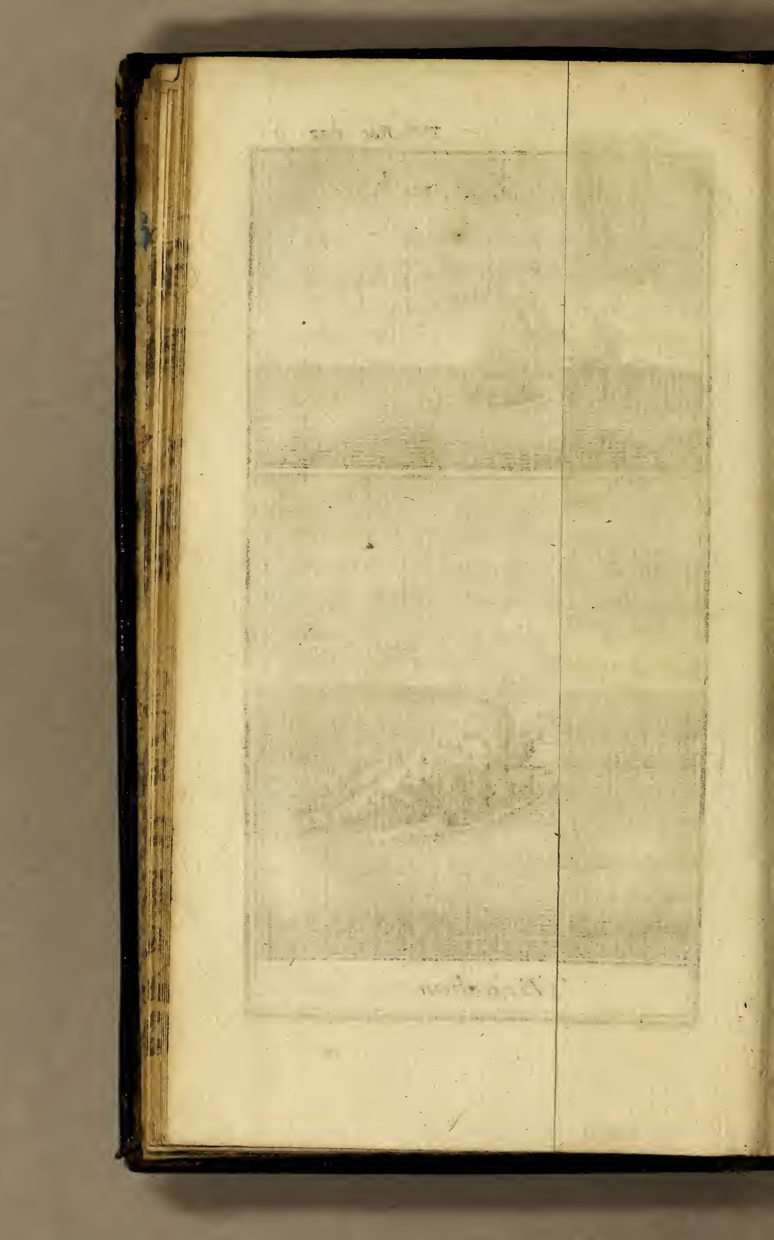
grande union, qui y eſt entretenuë par l'attention & les ſoins de M. de Beauvollier Gouverneur de l'Iſle.

Les principaux Bourgs ou Habitations ſont ſaint Denis, ſaint Paul, & ſainte Suzane. Je vous envoye une Carte où j'ai tracé le plan des deux premiers avec toute l'exactitude dont je ſuis capable. Il n'y a ni port, ni fortifications : ainſi on n'y eſt pas à l'abri des coups de vent, ni des Ecumeurs de mer. Peu de mois avant notre arrivée, des Forbans avoient enlevé dans la rade de ſaint Denis un gros Vaiſſeau Portugais démâté, & un Oſtendois dans celle de ſaint Paul.

L'iſle de Bourbon a environ 50. lieuës de tour : elle eſt couverte en pluſieurs endroits de hautes montagnes. On en voit une qui vomit des flammes, &



Veüe du Bourg de S.t Paul dans Lisle de Bourbon.



qui remplit les environs de matiere bitumineuse. Nous en apperçûmes le feu durant la nuit de plus de 25. lieuës. Il y a de belles & vastes Forêts, où se trouvent quantité d'arbres très-propres à la construction des Vaisseaux. Elle est remplie de bétail, de volailles, & de gibier. Elle est fertile en ris & en sucre, & en grand nombre d'excellens arbres fruitiers. On y a planté quelques vignes qui donnent de fort bon vin.

Le meilleur de tous les animaux qu'on y trouve, soit pour le goût, soit pour la santé, c'est la Tortuë de terre; & le plus agréable de tous les fruits, c'est l'Ananas. La Tortuë est de la même figure que celles qu'on voit en France; mais elle est bien differente pour sa grandeur. On assure qu'elle vit

un temps prodigieux, qu'il lui faut plusieurs siécles pour parvenir à sa grosseur naturelle, & qu'elle peut passer plus de six mois sans manger. On en a gardé dans l'Isle de petites qui au bout de 20. ans n'avoient grossi que de quelques pouces. Nous en avons conservé dans notre Vaisseau quelques-unes des grosses, qui ont vécu trois à quatre mois sans prendre aucune nourriture.

Pour ce qui est de l'Ananas, c'est un fruit qui est assez connu en France. Je vous dirai seulement, qu'il est d'une figure oblongue, & de la grosseur d'un melon, qu'il est couvert de feüilles courtes, disposées à peu près de même que les divisions d'une pomme de pin, & qu'il est couronné d'un bouquet de feüilles plus longues. Il vient sur une

plante aſſez ſemblable à celle de l'artichaux : il a le goût de plu-ſieurs fruits, mais il me paroît que celui du Coin domine.

J'ai vû dans cette Iſle beau-coup d'arbres & de plantes cu-rieuſes. L'Arbriſſeau qui porte le Café, le Tamarinier, le Coco-tier, l'Arbre d'où découle le Benjoin, le Cotonier, l'Aloës, l'Ebennier. L'Ebenne noire n'eſt pas la plus eſtimée : la jaune eſt beaucoup plus belle. Le Café ſauvage y eſt tres-commun ; & bien que ſauvage, il ne laiſſe pas d'être bon. On en a fait venir de Moka ; un ſeul à ſubſiſté, & a fourni dequoi en planter grand nombre d'autres qui donnent au-jourd'hui de grandes eſperances.

J'oubliois de vous parler de la Chauve-ſouris de l'iſle de Bour-bon : on pourroit l'appeller le Renard volant. Elle reſſemble

en effet beaucoup à cet animal ; elle en a la grosseur, le poil, la tête, les oreilles, les dents. La femelle a deux mammelles, & sous chaque aîle un sac pour transporter ses petits. Je mésurai la longueur des aîles d'un de ces oiseaux, & je trouvai qu'elles avoient plus de quatre pieds d'un bout à l'autre. La chair, dit-on, en est tres bonne à manger, & l'on va ici à la chasse de la Chauve-souris, avec le même empressement qu'on va ailleurs à la chasse de la Perdrix.

Après avoir relâché tant à saint Paul, qu'à saint Denis ; & y avoir demeuré 15. jours, nous reprîmes le 10. Juillet notre route pour la Chine ; & vers la mi-Août nous entrâmes dans le Détroit de la Sonde. Nous le passâmes tres heureusement, & en

peu de tems, de même que celui de Banca qui eſt le plus dangereux. Je n'ai point vû de terre plus agréable que les côtes de Java & de Sumatra; des plaines couvertes d'Orangers, de Cocotiers, & d'autres arbres fruitiers, avec quantité de ruiſſeaux qui les arroſent; des collines ornées de charmans boccages; des Forêts toujours verdoyantes; des Villages & des Habitations, où brillent toutes les beautez champêtres: tout y repreſente un des plus beaux climats du monde.

Une barque de Javanois vint à nous ſur notre paſſage: ils ſouhaittoient fort qu'on leur donnât des haches, des couteaux, & d'autres inſtrumens d'Europe. Ils ne ſont ni noirs ni blancs, mais d'un rouge pourpré. Ils ſont doux, familiers, & careſ-

ſans. Ils vouloient nous engager à nous arrêter, nous faiſant entendre par des ſignes, que dans leur Village qui n'étoit pas loin, nous trouverions toute ſorte de proviſions. Mais nous n'avions alors beſoin de rien, & le vent étoit favorable : Il s'agiſſoit de gagner au plûtôt l'iſle d'Orleans, pour y débarquer les troupes qui étoient ſur notre bord. Nous la découvrîmes le ſept de Septembre; & le lendemain nous moüillâmes à la vûë du Havre, que l'on ne connoiſſoit que par la relation, & par le plan imparfait de Dampierre, qui ſe trouvent dans ſon Voyage du tour du monde.

Nous nous flattions que les Inſulaires, & ſur-tout les François qu'on avoit déja tranſportez dans l'Iſle, à la vûë d'un Vaiſſeau à l'ancre avec pavillon blanc, ſe

hâteroient de venir nous voir, & de nous apporter les provisions dont nous commencions à manquer. Personne ne parut. On attendit quelques jours pour leur donner le temps de nous reconnoître : ce fut inutilement. Enfin l'on envoya dans le canot un Officier pour s'informer de l'état des choses. Il rapporta qu'après avoir parcouru tous les environs du Port, il n'avoit vû personne, & qu'il n'avoit découvert que les restes de quelques mauvaises Cases, dans l'une desquelles il avoit trouvé des cendres chaudes, des bales de mousquet, & des morceaux d'habits de soldats Européans, qui ne pouvoient être que de François. Le malheur qni arriva aux Anglois dans cette Isle il y a 20. ans, nous vint d'abord à l'esprit, & plusieurs crurent que nos gens a-

voient eu le même ſort.

A de ſi triſtes nouvelles on ouvrit le paquet ſécret de la Compagnie ; on y trouva l'Ordre de relever un vaiſſeau, que l'on diſoit être dans le Port de Poulo-condor, d'y demeurer juſqu'à l'arrivée d'un autre navire qui devoit y venir l'année ſuivante, & d'augmenter, autant qu'il ſeroit poſſible, l'établiſſement que l'on prétendoit être déja commencé dans l'Iſle. On exécuta cet ordre autant qu'on le pouvoit faire. Ce ne fut pas ſans chagrin, qu'après avoir fait plus de ſix mille lieuës pour me rendre à la Chine, dont je n'étois éloigné que de 300. lieuës, je me vis obligé de m'arrêter une année entiere dans une terre qui me paroiſſoit, & qui eſt en effet un tres-mauvais ſéjour.

Les vents nousétoient con-

traires pour atterrir, & ce ne fut qu'après 17. jours d'efforts inutiles que nous entrâmes dans le Havre. En y entrant nous apperçûmes une Pyrogue qui venoit à nous. (La Pyrogue est un petit batteau de ces contrées fait d'une seule piece d'arbre.) Il y avoit des Pescheurs qui de fort loin nous firent de grandes civilitez à leur maniere, & qui étant montez sur notre bord, nous apprirent le mieux qu'ils purent, que de l'autre côté de l'Isle il y avoit des habitans ; qu'un grand vaisseau, dont ils nommoient les principaux Officiers, avoit hyverné dans l'endroit où nous étions, & qu'au changement de Mousson il avoit fait voile pour la Chine.

A ce recit nous reconnûmes le Vaisseau françois. On caressa ces bonnes gens, on les fit boire &

manger, & on leur dit d'apporter ce qu'ils avoient à vendre, en leur faiſant entendre qu'ils ſeroient bien payez. Mais l'iſle de Poulo-condor eſt ſi ſtérile, que les habitans eux-mêmes y mourroient de faim, s'ils n'avoient recours à la terre-ferme où ils vont chercher du ris. Ainſi durant près de quatre mois nous n'eûmes d'autres ſecours d'eux, que quelques poiſſons qu'ils apportoient de tems en tems, & qu'ils vendoient bien cher, & tres-peu de volailles qu'on achetoit juſqu'à une piaſtre la piece.

Cependant on mit à terre la compagnie de ſoldats : comme ils avoient leurs caſes à faire dans le tems des pluyes, qui tombent en ce payis-cy bien plus abondamment qu'en Europe, ils eurent beaucoup à ſouffrir.

La maladie se mit encore parmi eux, & peu de tems après parmi les Matelots : les deux Hôpitaux étoient remplis, les passagers, les Officiers, le Capitaine lui même furent attaquez du mal ; & avec tout cela point de provisions. Je ne manquois pas de consoler nos malades, & de les exhorter à la patience. J'eus besoin de m'y exhorter moi-même : je tombai comme les autres, & durant près d'un mois, il étoit assez incertain si je verrois jamais la Chine.

Enfin le 21 de Décembre il arriva trois barques de Camboge chargées de cochons & de volailles. C'étoient des Insulaires de Poulo-condor qui étoient allez chercher pour nous ces provisions, & qui nous les vendirent à assez bon compte. Comme ils partoient nous leur avions don-

né des Lettres écrites en Latin & en Portugais pour les Missionnaires de la Cochinchine, que nous priions de s'entremettre en notre faveur, dans la nécessité où nous nous trouvions. Les Lettres furent envoyées assez loin, & pour lors nous n'en eûmes point de réponse.

Les alimens frais rétablirent bien-tôt l'Equipage, & dans le mois de Janvier nous eûmes le plaisir de voir arriver de la Chine trois vaisseaux françois, qui avoient ordre du Directeur de la Compagnie de venir nous reconnoître en retournant en France. Ils nous remirent des farines, des bœufs, & de la bierre. Ainsi nous n'étions plus à plaindre dans notre exil.

Pour surcroît de biens il entra dans notre Port au mois de Mars un autre Vaisseau de la

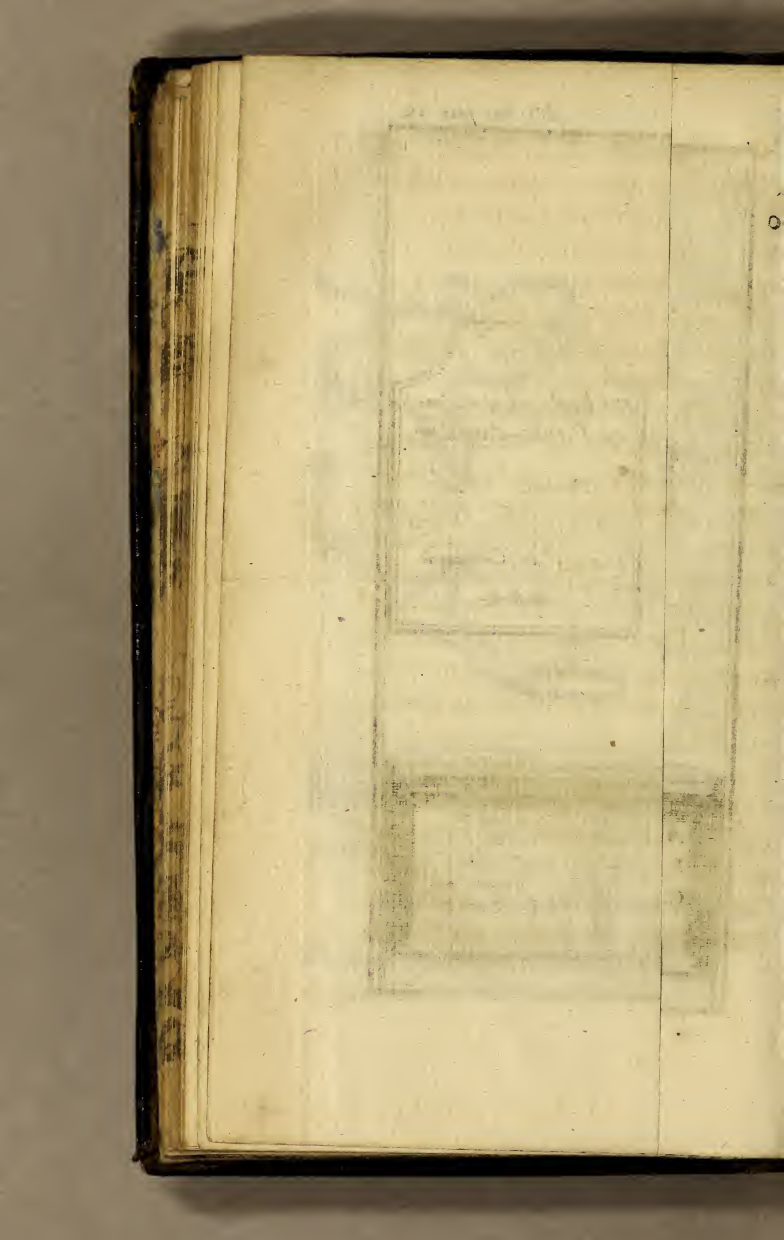
Compagnie qui de la Chine alloit traitter à Siam ; & dans le même tems il nous vint une quatriéme barque de Camboge remplie de provisions. Les soins des Missionnaires d'une part, & de l'autre les soupçons du Mandarin qui commande sur les côtes voisines, nous procurerent ce nouveau secours. Les Insulaires de Poulo-condor avoient publié dans la Terre ferme, que des Etrangers avoient fait une Habitation dans leur Isle ; qu'ils paroissoient vouloir s'y établir ; & qu'ils avoient même des femmes avec eux. Il y avoit en effet trois de nos soldats mariez. Ce rapport détermina le Mandarin à envoyer un de ses gens pour tout observer, & lui en rendre compte ; & à la priere des Missionnaires il lui permit sous-main

de charger une barque pour notre ſoulagement. Nous avons ſçû cette particularité & beaucoup d'autres choſes qui concernent ces Contrées, d'un Malais Portugais d'origine, que les Miſſionnaires chargerent d'une réponſe à nos Lettres, & qu'ils envoyerent ſur la même barque, ſoit pour ſervir d'interprête, ſoit pour faire quelques proviſions de vin, de remedes, d'inſtrumens de Chirurgie, &c. qu'ils croyoient trouver dans notre Vaiſſeau. Avec ce ſecours nous avons attendu aſſez tranquillement le changement de la Mouſſon, pour reprendre le chemin de la Chine. Mais je croi, Monſieur, que vous ſerez bien aiſe de ſçavoir ce que j'ai vû, ou ce que j'ai appris de cette partie de l'Aſie.

Poulo-Condor, dont je vous envoye le plan, eſt un petit Ar-



Plan
De l'Isle d'Orleans ou Poulo-Condor
Le Port est situé a 8°. 35'. de Latt. Nord et a 125°. de Longitude
A. le Port.
B. le Camp des François
C. Ruines d'un Fort bâti par les Anglois.
Echelle de 2400 toises.
D. Village des Insulaires
E. Entrée du Port durant la mousson du Nord Est.
F. Entrée du Port durant la mousson du Sud Ouest



chipel à 15. ou 20. lieuës au Sud du Royaume de Camboge. Il eſt formé de 8. ou 10. tant Iſles que Rochers : la plus grande de ces Iſles n'a pas plus de quatre lieuës en longueur. C'eſt la ſeule qui ſoit habitée : encore n'y a-t'il qu'un village dans presque l'unique plaine qu'on y trouve. Les maiſons des Inſulaires ne ſont qu'un aſſemblage aſſez informe de bambous, couvert d'une herbe fort longue, qu'ils coupent ſur le bord de leurs ruiſſeaux. Il n'y a dans ces cabanes ni porte ni fenêtre. Pour y entrer, & pour y avoir du jour, ils laiſſent un des côtez de la cabane tout ouvert, & ils font déborder le toict de ce côté-là : ils les élevent de terre de quelques pieds ; par là ils évitent l'humidité, & ont où loger leurs animaux domeſtiques pendant la

nuit. La mauvaiſe odeur ne les inquiete point. Le plancher de diſtance en diſtance eſt rehauſſé de quatre ou cinq pouces : ils reçoivent les étrangers dans le fond ſur des nattes : leur reception eſt douce & affable, & ils ne manquent pas de leur preſenter de l'arecque, du betel, & une pipe. Ils ſont fort bazanez, preſque entierement nuds, excepté dans les cérémonies, où ils s'habillent, & quelques-uns même aſſez proprement. Les dents les plus noires ſont chez eux les plus belles ; auſſi n'oublient-ils rien pour ſe les noircir. Ils laiſſent croître leurs cheveux, qui leur viennent communément fort longs. J'en ai vû à qui ils deſcendoient plus bas que les genoux.

Comme les Inſulaires de Poulo-condor ne ſont la plupart que des

des Refugiez de la terre ferme, où il y a des Missionnaires, plusieurs me parurent avoir été instruits des Mysteres de notre sainte Religion. J'en ai trouvé souvent qui me voyant un habit d'Ecclesiastique, (car les Missionnaires ne sont pas obligez d'en changer à la Cochinchine) venoient à moi avec confiance, faisoient le signe de la croix, & récitoient les prieres chrétiennes, où je ne comprenois que les noms propres de *Jesus*, *Maria*, *Pontio Pilato*, & le mot final, *Amen*. Je tâchois de me faire entendre par signes autant que je le pouvois: j'élevois les mains au Ciel, je me prosternois ensuite pour leur marquer qu'ils devoient adorer le Créateur & le souverain Maître du Ciel & de la Terre; j'étendois les bras en forme de croix, pour

rappeller dans leur ſouvenir la mort de l'adorable Redempteur; je me frappois la poitrine, pour leur faire connoître qu'ils devoient déteſter leurs péchez. J'aurois bien ſouhaitté en pouvoir faire davantage: mais la langue eſt difficile, & il n'eſt pas poſſible ſans le ſecours d'un Interprête, d'apprendre les termes qui ſignifient les choſes interieures, leſquelles ne peuvent s'expliquer par des ſignes ſenſibles & extérieurs.

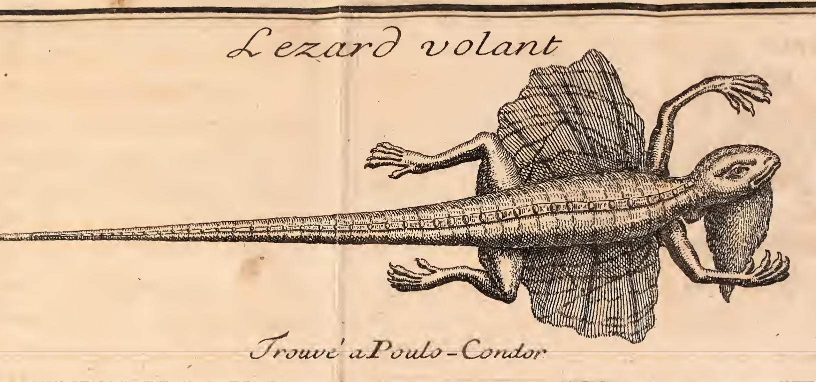
Il ne croît dans l'Iſle que tres-peu de ris, des patates, & quelques ananas aſſez bons. Les montagnes ſont preſque par tout couvertes de beaux arbres propres à toute ſorte d'ouvrages & même à mâter des Vaiſſeaux. Il y en a un fort commun d'où découle une reſine que les habitans employent à faire leurs flambeaux. Pour ramaſſer cette

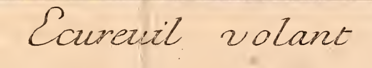
resine, & même pour la faire découler, ils creusent le tronc de l'arbre, & y font une large & profonde ouverture, dont le bas represente une espece de recipient. En certaine saison de l'année ils allument du feu dans cette concavité : la chaleur détermine la liqueur à couler & à remplir le recipient. De cette resine ils enduisent des coupeaux de bois fort minces, & ils les enveloppent dans de longues feüilles d'arbre. Quand le tout est sec, ces coupeaux enduits de resine éclairent parfaitement une chambre, mais aussi ils la remplissent bientôt de fumée.

Rien de plus commun à Poulo-condor que la noix d'arecque, & la feüille de betel. Les Insulaires en portent toujours dans de petits paquets qu'ils mâchent continuellement. On n'y

a trouvé aucune ſorte de gibier à la reſerve des poules ſauvages, & des ramiers; mais on y voit beaucoup de ſerpens & de lézards d'une grandeur monſtreuſe. On a tué un ſerpent long de 22. pieds, & pluſieurs lézards, que quelques-uns appellent *Govenos*, qui avoient ſept à huit pieds de longueur.

Ce qu'il y a de plus curieux dans cette Iſle, c'eſt le lezard & l'écureuil volans, que j'ai deſſinez pour vous en donner une idée plus nette. Le lézard volant eſt petit, & n'a pas plus de 7. à 8. pouces : l'écureuil eſt de la grandeur de ceux qu'on voit en France. L'un & l'autre ont des aîles fort courtes, qui leur prennent le long du dos, depuis les pattes de devant juſqu'à celles de derriere : l'écureuil les a couvertes d'un poil fort ras & fort


Lezard volant
Trouvé a Poulo-Condor


Ecureuil volant


Trouvé a Poulo Condor

fin : celles du lézard ne ſont qu'une pellicule toute unie : on les voit voler d'arbre en arbre à la diſtance de 20. à 30. pas. Peuvent-ils voler plus loin ? C'eſt ce que je ne puis vous dire. Le lézard a encore de particulier au deſſous de la tête une bourſe aſſez longue & pointuë par le bas, qui s'enfle de tems en tems, ſur-tout lorſqu'il vole.

L'iſle de Poulo-condor eſt ſoumiſe au Roi de Camboge. Les Anglois l'avoient achetée dans le ſiecle précédent, & avoient bâti un fort à la tête du village : mais comme ils étoient en petit nombre, & obligez de ſe ſervir de ſoldats Malais ; ils furent tous égorgez il y a environ 20. ans & leur fort fut démoli : on en voit encore aujourd'hui les ruines. Depuis ce tems-là l'Iſle eſt rentrée ſous la

domination des Cambogiens. Cette Nation avec le Royaume de Tſiompa eſt tributaire du Roi de la Cochinchine, qui l'eſt lui-même, auſſi bien que les Rois de Tonquin & de Siam, de l'Empereur de la Chine. Actuellement les Ambaſſadeurs de Siam ſont à Pekin pour payer le tribut.

Les Royaumes de la Cochinchine, de Tſiompa, & de Camboge ſont tres-peu policez. Ces Nations n'ont preſque aucun commerce avec leurs voiſins, & ont tres-peu d'ordre & d'union entr'elles. Les Grands comme autant de petits Tyrans pillent les peuples à toute main: Les Rois exercent encore une tyrannie plus cruelle ſur les Grands pour leur faire rendre gorge. Nous avons été témoins de cette dureté. Le Mandarin

de qui dépend Poulo-condor, ayant appris que les Etrangers avoient repandu quelque argent dans l'Isle, y a envoyé à diverses fois des collecteurs cruels, qui a force de tortures se faisoient apporter tout ce que ces malheureux Insulaires avoient gagné à la sueur de leur front. Quelques-uns, pour se dérober à leur poursuite, se sauvoient dans les montagnes, ou se cachoient dans les forêts : on en faisoit des perquisitions exactes, & ils n'en étoient pas quittes pour livrer leur argent. C'est un malheur pour ceux qui navigent, d'être dans la nécessité d'aborder à ces côtes : le vaisseau François qui fut obligé d'y relâcher en 1721. en est un exemple.

Les Officiers qui descendirent à terre pour y acheter des vivres, furent d'abord assez bien

reçus : on tâcha même par des invitations & des amitiez feintes d'engager le Capitaine à ſortir de ſon bord : leur vûë étoit d'avoir une plus groſſe rançon : les habitans du payis en vinrent juſqu'à former le deſſein d'enlever le vaiſſeau : ils envoyerent pluſieurs fois l'examiner, mais ne ſe trouvant pas aſſez forts, ils ſe vangerent ſur ceux qu'ils tenoient à terre, ils les lierent, ils les maltraiterent, il y en eut qui leverent la hache ſur eux, & ce ne fut qu'aux inſtantes prieres des Miſſionnaires qui furent avertis de ce barbare procédé, qu'ils leur laiſſerent la vie ſauve. Mais on fut obligé de payer une ſomme conſiderable pour les racheter. Les Villes de ces Barbares ne ſont qu'un amas ſans ordre de miſérables Caſes de bois : Le Palais même du Roi de la Co-

chinchine n'a presque rien qui le distingue des Cabanes des particuliers.

Les Mœurs & les Coûtumes de ces Peuples approchent en certaines choses des coûtumes Indiennes, & en beaucoup d'autres de celles des Chinois. Ils croyent la métempsycose comme les Indiens ; ce qui ne les empêche pas de manger toute sorte d'animaux. Ils sont pleins de vénération pour le Cheval, & pour l'Eléphant, & ils en ont des peintures dans leurs maisons. La plus belle récompense, selon eux, que puisse avoir un grand homme après sa mort, c'est que son ame passe dans le corps d'une de ces bêtes. Ils regardent Confucius comme le premier Docteur de l'Univers : Ils rendent de grands honneurs à leurs Ancêtres morts,

& à ceux de leur Nation qui ſe ſont diſtinguez durant leur vie. Ils ont pour cela chez eux & hors de chez eux pluſieurs petits Oratoires où ils brûlent des paſtilles.

Mais le lieu le plus ſacré parmieux, eſt une place publique, au milieu de laquelle eſt élevée une longue poutre, qui a vers le haut un traverſier tant ſoit peu incliné: apparemment qu'ils y arborent un pavillon. Ils l'appellent *Touvo.* Autour ſont placez pluſieurs Oratoires: c'eſt là qu'ils vont faire leurs profondes inclinations; qu'ils brûlent quantité de petites chandelles, qu'ils offrent du ris, qu'ils immolent des victimes & ſur-tout des chevres. Aux Fêtes publiques ſuit un grand repas, où l'on ne manque pas de s'enyvrer de raque: (c'eſt une eau de vie faite de ris.) Viennent enſuite les danſes,

la comedie, souvent les querelles & les coups.

J'eus à Poulo-condor la curiosité d'aller chez le Bonze que je rencontrai par hazard, & qui me conduisit fort civilement dans sa maison. Il y a pratiqué un petit Temple, & dans le fond du Temple un autel. Sur cet autel sont rangées trois petites Statuës. Celle du milieu qui represente un vieillard est assise, & a sur sa tête une espece de tiare. L'une des deux autres est pareillement assise, & represente une personne plus jeune : la troisiéme est si informe qu'on n'y peut rien connoître. Les noms de ces trois figures sont *Mat-loi*, *Bot-loi*, *Con-loi*; c'est-à-dire, le tour du Ciel, le Roi du Ciel, le fils du Ciel. Le Bonze me fit sur cela un grand discours. Sa femme, (car ce Bonze-cy est ma-

rié) voulut auſſi ſe mêler de prêcher : mais je ne compris rien à ce qu'ils me dirent l'un & l'autre.

A la vûë des trois Statuës, dont l'une eſt l'image d'un vieillard couronné, je me rappellai ce qu'on rapporte des Brachmanes Indiens, qu'ils ont quelques idées confuſes de la Trinité & de l'Incarnation, & je m'imaginai que ce Bonze auroit peut-être les mêmes idées. Je lui preſentai trois doigts bien diſtinguez, je les reünis enſuite pour marquer l'unité. Il fit comme moi, paroiſſant comprendre ce que je lui repreſentois. J'étendis les bras en forme de croix, en faiſant de la tête quelques ſignes d'un homme qui ſouffre & qui meurt. Il fit auſſi de même. Ce que je conclus de-là, c'eſt qu'il auriot bien pû avoir quelque

connoissance de nos Mysteres à la Terre ferme où il y a des Missionnaires. En sortant de chez lui, & envisageant le soleil, il me parut avoir de la vénération pour cet objet : je sçai d'ailleurs que ces peuples reverent la Lune, la Terre, des Esprits, qui, selon qu'ils se l'imaginent, president au Feu, à l'Air, aux Campagnes, aux Mers, aux Rivieres ; & qu'ils ont plusieurs sortes d'Idoles qui leur sont venuës des Indes & de la Chine.

C'est-là tout ce que j'ai pu apprendre de la Religion & des Mœurs de ces Nations, où les Missionnaires ont pénétré depuis assez long-tems. Il y en a actuellement vingt qui ont à leur tête un Evêque avec son Coadjuteur : trois sont Ecclesiastiques François, deux sont du Payis même, trois Francis-

cains, & les autres Jeſuites. Le Roi de la Cochinchine a pris à ſa Cour deux Jeſuites, dont l'un eſt Mathématicien, & l'autre ſe mêle de Médecine. Quelques-uns de ces Miſſionnaires ſont dans le Royaume de Tſiompa, & le reſte dans celui de la Cochinchine. Il n'y en a point maintenant à Camboge : on attend des circonſtances plus favorables pour y rentrer. Il y a quatre ans qu'il s'y éleva une eſpece de perſécution durant laquelle un Prêtre Japonois fut maſſacré, & les Chrétientez diſperſées. Le Roi approuva cet attentat, & en récompenſa les Auteurs. Un autre Miſſionnaire y eſt mort depuis quelque tems de miſere, ſans pouvoir rendre aucun ſervice. Il n'y a que Dieu qui puiſſe changer les eſprits & les cœurs, & diſſiper les téne-

bres qui empêchent ces peuples d'ouvrir les yeux à la lumiere de l'Evangile.

Enfin après un ennuyeux séjour de neuf mois entiers dans le havre de Poulo-condor, nous levâmes l'ancre le premier de Juin 1722. & nous fîmes voile vers la Chine. Cette traversée n'est guéres que de 300. lieuës. On la fait communément en huit ou dix jours; nous y demeurâmes près d'un mois. Les Côtes de la partie méridionale de la Chine sont bordées d'une infinité de petites Isles, au milieu desquelles il n'est pas aisé de découvrir l'entrée de la riviere de Canton. Ce fut l'embarras où nous nous trouvâmes. Un Pêcheur à qui l'on fit voir des piastres nous en tira, & nous conduisit fort adroitement à travers ces Rochers à l'isle de

Lentin, où nous moüillames en attendant un Pilote Chinois pour nous mener dans le Port.

Le Pilote arriva, & à peine nous eut-il fait avancer quelques lieuës, qu'il nous fit échoüer ſur un banc de ſable. Nous ne nous en tirâmes qu'après avoir allégé le vaiſſeau, en jettant à la mer une grande quantité de bois, & en faiſant couler l'eau dont nous avions fait proviſion, pour ne pas être obligé de boire celle de la riviere qui n'eſt pas bonne.

Enfin le 26. de Juin, près de 16. mois depuis notre départ de France, nous arrivâmes à *Van-pou* qui eſt le Port de Canton. On oublie aiſément les fatigues paſſées, on s'en ſouvient même avec joye quand on trouve des freres pleins de charité & de tendreſſe, qui tous s'empreſſent à délaſſer un Voyageur.

Tel est l'état où je me trouve aujourd'hui dans notre Mission Françoise établie à Canton par les libéralitez du feu Roi Loüis le Grand, dont la piété, le zele & les bienfaits se font ressentir jusqu'à ces extrémitez le plus reculées de l'Univers.

Il me reste, Monsieur, à vous dire quelque chose de ce que j'ai vû à la Chine depuis le peu de tems que j'y suis arrivé. Rien ne surpasse pour la fertilité & l'agrément le plat payis de cette Province : ce sont des plaines charmantes plantées de ris & d'arbres fruitiers, ou de belles prairies terminées par de petites collines bien boisées. Toutes ces Campagnes sont arrosées par plusieurs bras de la riviere & par quantité de canaux, & sont remplies de Villes & de Villages où le Peuple fourmil-

le de toutes parts. Mais auſſi rien de plus ſtérile que les montagnes, qui par-là ſont abſolument déſertes.

Je n'ai vû Macao que de loin, ainſi je n'en puis rien dire. Canton où je ſuis depuis quatre mois, eſt une grande ville, ou plûtôt c'eſt un compoſé de trois Villes ſéparées par de hautes & belles murailles, mais tellement jointes, que la même porte ſert pour ſortir de l'une & pour entrer dans l'autre. Le tout forme une figure à peu près quarrée: le circuit ne me paroît pas céder de beaucoup à celui de Paris. Ceux qui ſont éloignez du centre, marchent quelquefois une heure entiere en chaiſe pour faire une viſite. Il n'y a cependant ni vuides, ni jardins fort ſpacieux. Les ruës ſont longues, droites, & ſerrées, à la reſer-

ve de quelques-unes plus larges, où l'on trouve de distance en distance des arcs de triomphe assez beaux. Les maisons ne sont que des rez de chaussée presque toutes bâties de terre, avec des accompagnemens de briques, & couvertes de tuile. Dans les ruës tout est boutique où regne une grande propreté. Il y a quelques Temples d'Idoles environnez de cellules de Bonzes qui ont quelque chose de singulier & de magnifique. La salle de Confucius, aussi bien que l'Academie où les Lettrez s'assemblent pour faire leur composition, sont des morceaux curieux. Les *ya men*, ou Palais des Mandarins, ont aussi leur beauté & leur grandeur, avec différence néanmoins de ce qu'en ce genre on appelle beau & grand en Europe. La riviere

eſt chargée le long des deux rivages d'une quantité prodigieuſe de barques à rangs multipliez, qui ſont les ſeules habitations d'un peuple infini, & qui font une ville flotante tres-conſiderable. De maniere qu'à compter tout ce qui compoſe Canton, on prétend qu'il y a au moins un million d'ames. Ce qui me rend la choſe croyable, c'eſt l'étenduë de la Ville & la grande multitude qui remplit ſans ceſſe les ruës où il ne paroît aucune femme.

Mais dans tout ce grand peuple combien de Chrétiens ! helas ! tres-peu. Il y a cependant à Canton pluſieurs Egliſes, & des Miſſionnaires fervens. Mais le fracas continuel d'un grand commerce qui s'y fait, attire toute l'attention des Chinois, qui ſont pauvres la plûpart, &

qui ne vivent que d'un travail assidu ; & souvent trompeur. Pour ce qui est des Seigneurs & des personnes riches, ils ne sont nulle part plus éloignez du Royaume de Dieu, que dans ces malheureuses contrées : les voyes injustes d'amasser de l'argent, & la liberté d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent entretenir, sont des chaînes trop fortes pour être rompuës sans d'extrêmes difficultez. On a plus de consolation dans les campagnes. Les Ouvriers évangeliques y envoyent leurs Catechistes ; ils s'y répandent eux-mêmes, & la semence salutaire trouve entrée dans des cœurs simples ; & peu à peu le champ du Seigneur se cultive & s'augmente. On commence par instruire quelques habitans d'un village : on les baptise : ceux-ci

attirent leurs parens & leurs amis. Lorſque le nombre des Néophites va à pouvoir former une aſſemblée, on bâtit dans le lieu une Chapelle. Les Chrétiens s'y aſſemblent les Dimanches & les fêtes pour chanter les prieres de l'Egliſe. La nouveauté, les inſtructions, les bons exemples, & ſur-tout la grace de Dieu produiſent des Proſelytes. Le Catechiſte va leur enſeigner le *tao ly*, c'eſt la doctrine Chrétienne; le Miſſionnaire fait ſa viſite, il prêche, il confeſſe, il inſtruit, il baptiſe, & l'œuvre de Dieu s'avance.

Il y a deux mois qu'un de nos Peres de cette Maiſon fit avertir les Chrétiens d'un villſage, où il a bâti depuis peu une Chapelle, qu'il arriveroit chez eux la veille de la Nativi-

té de Notre-Dame. A quelque diſtance du lieu il trouva ſes chers Néophytes qui l'attendoient ſur le chemin partagez en pluſieurs pelotons. Les plus avancez le voyant arriver ſe mirent à genoux pour recevoir ſa bénédiction, & l'accompagnerent enſuite juſqu'à la ſeconde troupe, qui fit comme la premiere : les autres imiterent ceux-ci, & tous enſemble le conduiſirent à la petite Egliſe, où après les Prieres & les Inſtructions, le Pere leur confera les Sacremens & baptiſa quatre Catechumenes. On ne baptiſa ce jour-là qu'une ſeule perſonne dans notre Egliſe de la Ville. Il eſt vrai que comme il y a toujours à la Ville des Miſſionnaires, les Baptêmes y ſont beaucoup plus fréquens qu'à la campagne. J'eus il y a peu de jours la pieuſe curioſité

d'aſſiſter à celui d'un vieillard de près de 70. ans tout blanc & tout caſſé de travail & de fatigue. C'eſt commencer bien tard à marcher dans le chemin du Ciel : peut-être ira-t'il encore plus loin que nous. Un autre Miſſionnaire eſt revenu depuis peu d'une petite excurſion de huit jours : Il a baptiſé douze perſonnes. Un troiſiéme part demain pour une ſemblable expédition. Je ſerois ravi de pouvoir l'accompagner pour me mettre devant les yeux un modele que je puiſſe imiter dans la ſuite : mais outre que j'y ſerois inutile, puiſque je ne ſçai pas encorè la langue , je ſuis retenu ici par les préparatifs d'un long voyage qui preſſe.

Durant le Carême dernier un des Miſſionnaires dont je viens de parler , trouva dans une

une petite Ville à peu de journées d'ici un petit nombre de Vierges Chrétiennes, qui d'elles mêmes s'étoient rassemblées, & vivoient en communauté. Dieu étoit bien servi dans cette maison. Les femmes & les filles chrétiennes s'y assembloient pour leurs exercices de piété : elles y conduisoient leurs parentes & leurs voisines encore infideles, qui y recevoient de salutaires instructions : ce qui est d'autant plus avantageux à la Religion, que les Missionnaires ne parlent jamais aux femmes Idolâtres. D'autres Vierges vouloient se joindre à celles-là ; mais n'ayant ni maison à elles, ni travail, ni de fonds suffisans, il ne paroissoit pas possible qu'elles pussent subsister. Le Missionnaire leur a fait acheter un emplacement assez

vaſte ; il fait maintenant apprendre un bon métier à quelques-unes qui l'enſeigneront aux autres, & l'on eſpere beaucoup de ce petit établiſſement.

Nous pleurons la mort toute recente d'un de nos Miſſionnaires * de Canton, qui dans le mois dernier étant allé viſiter ſes Egliſes de la campagne, trouva un vaſte champ à ſon zele, & l'occaſion d'une mort précieuſe devant Dieu. Après avoir adminiſtré les Sacremens à un grand nombre de Néophytes, & baptiſé pluſieurs Catechumenes, on l'avertit qu'en un certain endroit écarté, il y avoit un hopital de lépreux Chrétiens & Infideles, que tout le monde abandonnoit. Il crut devoir ſécourir ces malheureux, auprès deſquels il gagna une maladie qui l'em-

* Le P. Philippe Cazier.

porta en peu de jours.

C'eſt ce même Miſſionnaire qui a établi dans cette Egliſe une maniere de s'employer au ſalut des ames, d'où il reſulte à mon avis, le plus grand bien qu'on puiſſe faire : c'eſt de recueillir avec ſoin les petits enfans abandonnez de leurs parens, qu'on trouve expoſez dans les ruës, & quelquefois même déja mordus des chiens & d'autres animaux, comme j'en ai été témoin depuis que je ſuis à Canton. Le Baptême qu'on donne auſſi-tôt à ces enfans moribonds en fait autant de prédeſtinez. Cette bonne œuvre ſe continuë depuis la mort du Miſſionnaire avec le même zele qui l'a porté à l'entreprendre.

Cette moiſſon ſe recueille de même en d'autres Villes de la Chine ; car par tout on y a la

déteſtable coutume d'expoſer les enfans. Mais quand on a de quoi gager des Catechiſtes, dont le ſoin eſt de parcourir les ruës tous les jours de grand matin pour baptiſer ceux qui ſe meurent, c'eſt alors que la moiſſon eſt abondante. On m'a aſſuré qu'à Pekin on envoyoit chaque année au Ciel trois à quatre mille enfans.

La conſolation que nous avons de voir le Ciel ſe peupler de la ſorte, ne laiſſe pas d'avoir un retour bien chagrinant, quand nous faiſons reflexion au grand nombre de ceux qui échapent à notre zele. Que ne pouvons-nous faire ici pour le progrès de la vraie Religion, une partie de ce qu'y font les Mahométans pour étendre leur ſecte impie, & pour ſe fortifier dans l'Empire ! Ils ont prêché

ailleurs le sabre à la main ; ils font à la Chine des progrès immenses à force d'argent. Ils achetent par tout un nombre prodigieux d'enfans Idolâtres, ils profitent pour cela de toutes les occasions. Il y a quelques années qu'en la seule Province de *Chang-tong* dans un tems de famine, on leur en vendit plus de dix mille, qui furent autant d'esclaves pour eux, & autant de victimes pour le Demon. Ils les marient, ils leur achettent, ou ils leur bâtissent des quartiers de ville, & même des bourgades entieres. Peu à peu ils en sont venus en plusieurs endroits jusqu'à ne plus souffrir aucun habitant qui n'aille à leurs Mosquées ; & c'est par là qu'ils se sont si fort multipliez depuis un siecle.

Voilà, Monsieur, la Rela-

tion que je vous avois promiſe à mon départ de France pour la Chine : Si vous voyez à preſent celui qui a l'honneur de vous l'envoyer, je doute que vous puſſiez aiſément le reconnoître. Une barbe de deux ans, une tête entierement raſée, excepté dans le ſeul endroit où les Eccleſiaſtiques en Europe portent la tonſure, des habits tels qu'on ne ſe les figure point : tout cela change fort un homme : mais ce changement n'eſt qu'extérieur, & je m'aſſure que vous me connoîtrez toujours à mon empreſſement à vous faire part, ainſi que vous le ſouhaitez, des choſes qui pourront ou vous édifier, ou picquer votre curioſité.

Je n'avois pas juſqu'ici des idées juſtes ſur le vêtement des Miſſionnaires de la Chine : je

m'imaginois qu'ils avoient une maniere particuliere de se vêtir qui les distinguoit des Chinois. Je me suis trompé : notre habit est ici l'habit des honnêtes gens : j'en exclus les Bonzes qui ne portent pas l'habit commun, & qu'on met au rang de la vile canaille. Une longue robe de toile blanche, une autre par dessus aussi longue d'une étoffe de soye ordinairement bleuë avec une ceinture : sur le tout un petit habit noir ou violet qui descend aux genoux, fort ample, & à manches larges & courtes ; un petit bonnet fait en forme de cone racourci, chargé tout au tour de soyes pendantes, ou de crin rouge ; des bottes d'étoffe aux pieds, un éventail à la main ; c'est ainsi qu'on doit être ajusté toutes les fois qu'on sort de la mai-

ſon, ou que l'on rend une viſite de conſéquence. Dans le domeſtique on quitte une partie de cet attirail. Mais il faut bien ſe garder de dire la Meſſe ſans avoir la tête couverte d'un bonnet particulier, & ſans avoir pris ſes bottes.

C'eſt ici le payis des cérémonies : quoique les Tartares en ayent beaucoup aboli, tout s'y fait par poids & par meſure. C'eſt par tout une affectation de gravité bien oppoſée à l'air ouvert & dégagé de nos François. Ce n'eſt pas là néanmoins ce qui embarraſſe le plus : une langue trés-difficile à parler, & encore plus à lire & à écrire, & cependant qu'il faut apprendre ; une langue qui n'a pas le moindre rapport avec aucune langue d'Europe ſoit morte ſoit vivante, & dont la pro-

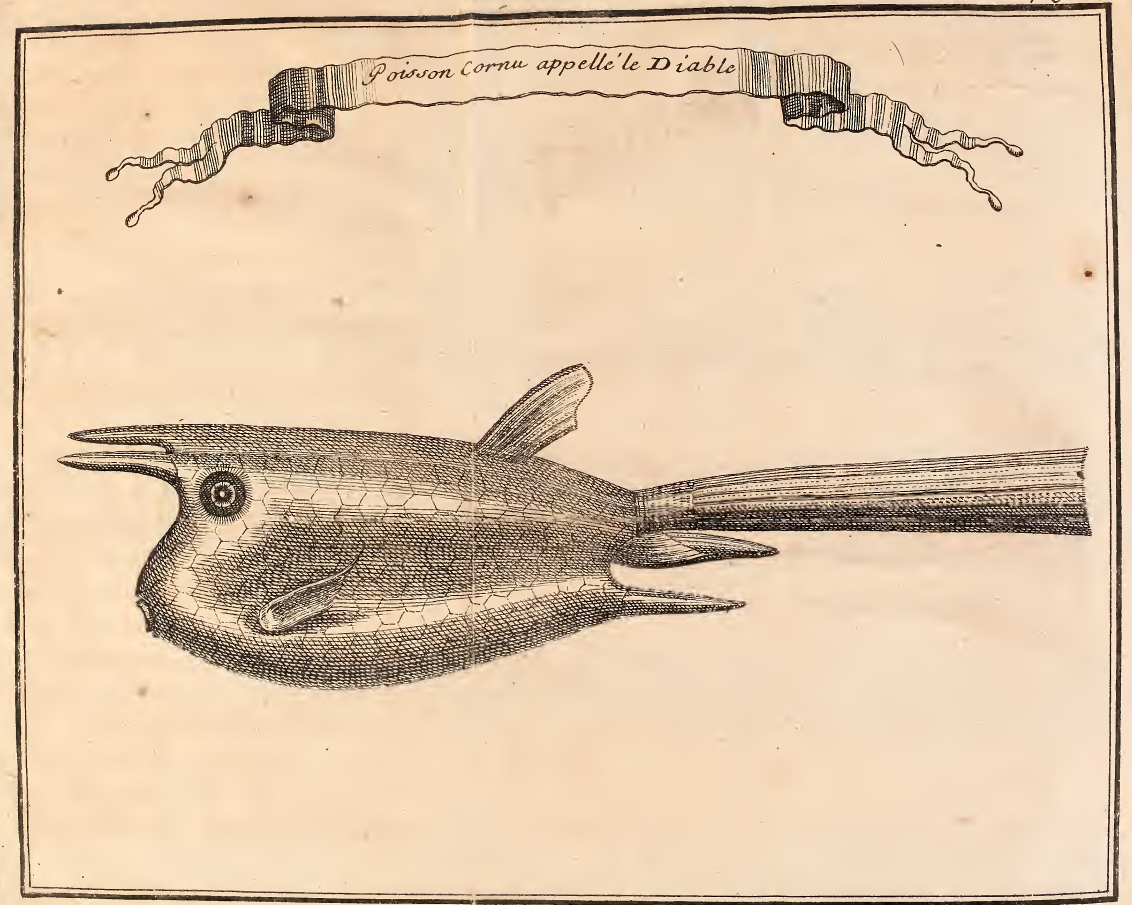
nonciation eſt la pierre d'achopement pour les plus anciens Miſſionnaires : près de quatre-vingt mille caracteres preſque tous compoſez d'une multitude de traits ſans ordre : comment venir à bout de tout cela ? On fait ce qu'on peut & Dieu n'en demande pas davantage. Pour devenir habile, il faut bien des années, encore y en a t'il peu qui y réüſſiſſent.

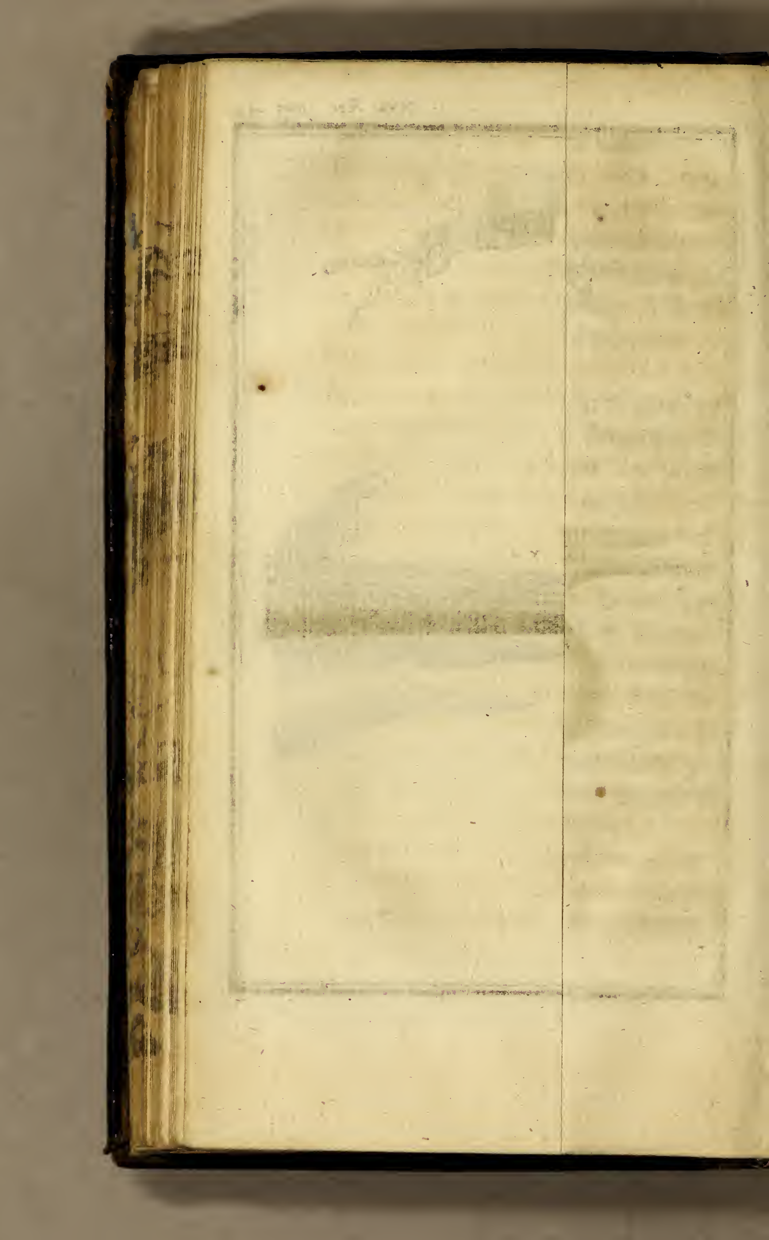
Les caracteres de la Cochinchine, du Tonkin, du Japon, ſont les mêmes que ceux de la Chine, & ſignifient les mêmes choſes, ſans toutefois que les Peuples s'expriment de la même ſorte. Ainſi quoique les langues ſoit trés-différentes, & qu'ils ne puiſſent point s'entendre les uns les autres en parlant, ils s'entendent fort bien en s'écrivant, & tous leurs Li-

vres ſont communs. Ces caracteres ſont en cela ſemblables à nos chiffres d'arithmétique ; beaucoup de Nations s'en ſervent, on leur donne differens noms, mais ils ſignifient par tout la même choſe.

J'ai tracé la figure d'un animal qui m'a paru ſingulier, & que je vous envoye : on l'appelle le poiſſon cornu ou le Diable. Il a le corps fait comme une quaiſſe à quatre faces, plus petite par un bout, avec une queuë platte, fort longue, & preſque de la même largeur d'un bout à l'autre. Tout ſon corps eſt dur, & marqué par tout de figures hexagones bien rangées, & ſemées de petits grains comme le chagrin.

Il y a encore d'autres animaux que j'ai vûs avec plaiſir, & dont je vous ferois la deſcrip-


Poisson Cornu appellé le Diable



tion, s'ils n'étoient déja connus par diverses Relations qui sont entre les mains du public. Tels sont le Requin, le Marsouin, & le Poisson volant. Ainsi je ne vous en dirai qu'un mot.

Le Requin est un des plus dangereux animaux de la mer : il est tres-gros & extrêmement vorace. Nous en avons pris un qui étoit long de près de douze pieds. Il a une gueule capable d'englou-tir un homme tout entier. On y voit cinq rangées de dents qui sont comme une forêt de pointes d'acier. Il est toujours accompagné de plusieurs petits poissons qui le plus souvent marchent devant lui : c'est pour cela qu'on les appelle Pilotes du Requin. Il y en a d'autres plus petits & d'une autre espece qui s'attachent à son corps, sans même le quitter lorsqu'il est

pris : on les nomme Succais. Un Requin ſuit quelquefois un Vaiſſeau deux ou trois jours dans l'eſperance de quelque proye.

Le Marſouin eſt un vrai cochon marin. Il a ſur tout le corps un lard aſſez épais & fort blanc. Il n'a point d'ouye ; il a ſur la tête une ouverture par où l'on prétend qu'il reſpire l'air. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'on le voit de temps en temps lever la tête hors de l'eau, & ſe replonger auſſi-tôt après. Il a des poulmons & toutes les parties internes ſemblables à un cochon : il a le ſang chaud & en grande abondance:il va d'une viteſſe ſurprenante, & ſaute quelquefois juſqu'à quinze & vingt pieds au deſſus de la ſurface de la mer. Le Marſouin auſſi bien que le Requin, porte & met bas ſes petits comme les animaux terreſtres. Nous avons pris un

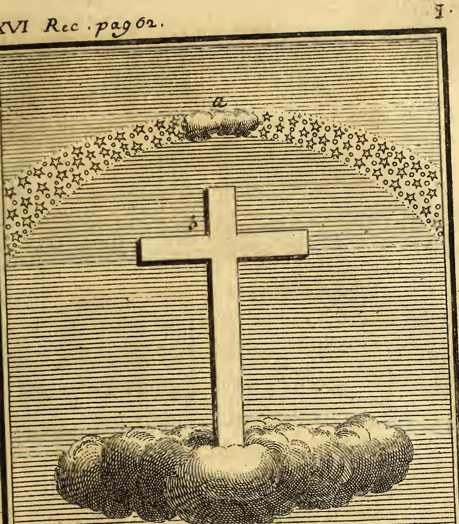
Requin femelle, qui portoit dans son ventre six petits Requins pleins de vie & fort gras.

Il y a de deux sortes de poissons volans, l'un plus petit qui n'a que deux aîles, l'autre plus grand qui en a quatre. Le plus grand n'a gueres de longueur qu'un pied ou 15. pouces. Ils volent assez loin l'un & l'autre ; & lorsque la Bonite ou la Dorade les poursuit, on les voit sortir de la mer, de même que s'éleve dans un champ une compagnie de Perdrix, & s'aller replonger à cent ou cent cinquante pas plus loin. La Bonite saute après fort haut, & si elle a manqué son coup, elle suit à fleur d'eau le vol de sa proye pour l'attraper en retombant. J'ai eu le plaisir de voir une fois cette chasse, qui est trés-agréable, sur-tout lorsqu'il y a grand nom-

bre de poiſſons qui pourſuivent & qui ſont pourſuivis. L'agrément eſt entier, lorſque les oiſeaux de proye, comme cela arrive, ſe mettent de la partie. Alors le poiſſon volant n'a plus de retraitte ni dans l'eau ni dans l'air.

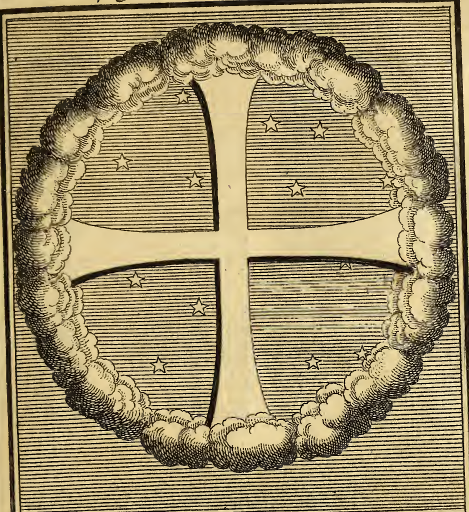
On a gravé depuis peu à la Chine une Eſtampe qui repreſente quatre croix qui ont paru en l'air, dans differens temps & en differens lieux de cet Empire. Je vous envoye cette Eſtampe avec l'explication des caracteres Chinois, qui marquent le lieu où ont paru ces phénomenes, leur durée, & le nombre des perſonnes qui en ont été témoins.

Un triſte évenement mettra fin à cette Lettre. Dieu qui l'a permis en tirera ſans doute ſa gloire. La perſécution con-

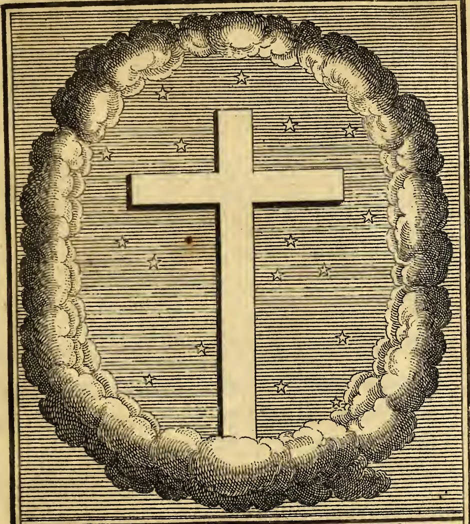


a — Cette trainée de feu sortoit de l'Est, elle laissa des etoiles dans le Chemin qu'elle parcourut. et s'étendoit vers le Nord Ouest; en disparoissant elle fit du bruit: le feu et les Etoiles disparurent en meme temps.

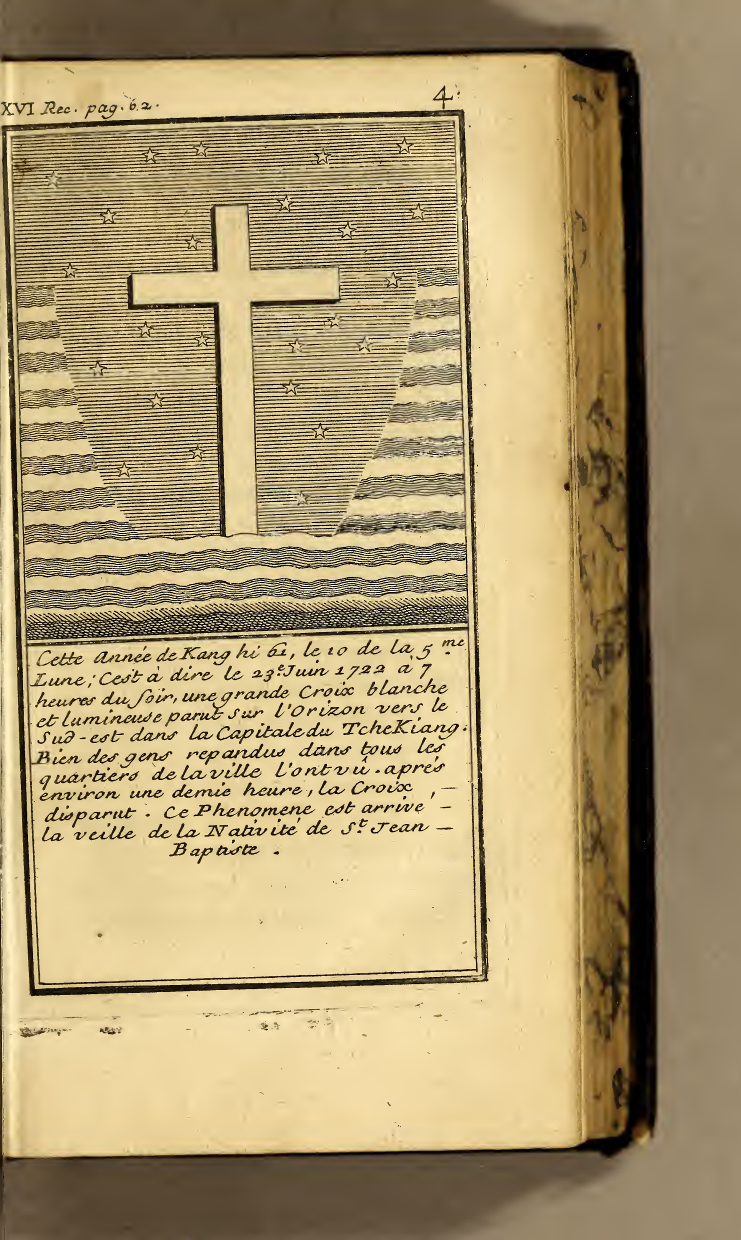
b — L'année de Kanghi 57; le 24 de la 7.me Lune; c'est a dire, le 20 aoust 1718 parut au milieu de l'air une Croix dont le pied etoit environné d'une Nuée blanche ce prodige arriva entre 7. et 9. du soir dans Tsinan ville du Chantong. en meme temps parut une trainée de feu qui sortoit de la partie de l'Est: Partout ou elle passoit, elle laissoit des etoiles de feu. Ce Phenomene peu à peu disparut vers le Nord-Ouest. et en disparoissant fit du bruit. dans toute la ville dix mille personnes ont oui ce bruit et vû ce Prodige.



L'année de Kanghi, 57. le 14 de la 8e. Lune; C'est a dire le 8e. Septembre 1718 on vit entre 7 et 9 du Soir dans la meme ville de Tsinan, et au milieu de l'Air une autre Croix plus grande que l'autre, et d'une blancheur a Eblouir. Elle etoit de touté part environnée d'une nuée trés deliée dans un quart d'heure la Croix estant inclinée Commenca à marcher du Midi au Nord; et dans un autre quart d'heure, S'étant redressée elle alla de l'Est a L'Ouest. Tous les Habitans de cette Ville Sont temoins du Phenomene qui arriva le jour de la Nativité de Notre Dame.



Dans le Village de Kin kia kiao, du hien yu yao dependant du Fou Chaohing dans la Province du Tche Kiang; le nommé Lou y avoit bati une petite Chapelle. Tous les jours de fete les Chretiens s'assembloient dans ce lieu pour y prier. L'année de Kanghi 58 dans la 11me Lune c'est a dire le 31. de Dec. 1719 jour d'assemblée; on vit tout à coup vers les 7 heures et un quart du soir paroitre au dessus de l'Eglise une croix blanche et lumineuse. Cette Croix etoit environnée d'une nuée blanche comme celles qui avoient paru dans le Chan tong: dans les vuides on voyoit des Etoiles; après un quart d'heure et plus, elle disparut. onze personnes l'ont vû le jour de Saint Sylvestre.



Cette année de Kang hi 61, le 10 de la 5me Lune; C'est à dire le 23.e Juin 1722 à 7 heures du Soir, une grande Croix blanche et lumineuse parut sur l'Orizon vers le Sud-est dans la Capitale du TcheKiang. Bien des gens repandus dans tous les quartiers de la ville l'ont vû. aprés environ une demie heure, la Croix, disparut. Ce Phenomene est arrivé la veille de la Nativité de S.t Jean Baptiste.

tre les Chrétiens est générale dans le Tonquin. Les Eglises abbatuës, les Catechistes maltraittez, les Missionnaires fugitifs & errans dans les forêts, les Néophytes forcez d'adorer les Idoles : voilà le malheureux état où cette Chrétienté est réduite. Nous avons appris que deux de nos Peres ont été arrêtez. M. L'Evêque ne s'est sauvé que par une adresse assez singuliere : il étoit chez un Chrétien, lorsqu'on l'avertit que des soldats venoient pour le prendre. Sur le champ il dit au Chrétien de mettre le feu à sa maison. Le Prélat fut obéï, & il s'échapa à la faveur du tumulte & du désordre que causa l'incendie.

Notre Supérieur général dans ces Contrées vient de faire une tentative pour secourir cette E-

gliſe déſolée. Il a pris des Lettres de recommandation du premier Mandarin de cette Province qui confine avec le Royaume de Tonquin. Il a ramaſſé quelques preſens, & il s'eſt mis en chemin pour la Cour de Tonquin. Son deſſein n'eſt d'abord que de demander au Roi la permiſſion de mettre une perſonne, pour ſervir de Gardien au tombeau d'un de nos Peres enterré autrefois dans ce Payis-là avec beaucoup d'honneur par ordre du Prince qui regnoit alors. Ce ſeroit toujours là un Miſſionnaire qui ne ſeroit point inquiété, & vous pouvez bien juger que dans ce qu'il pourra faire pour la conſolation des Chrétiens perſécutez, il ne s'épargnera pas.

Voici ce qui a donné lieu à cette perſécution. Un Chrétien

fils d'un riche Marchand entretenoit une concubine. Les Missionnaires lui representerent sa faute si vivement, qu'il la chassa. Cette malheureuse, pour se venger, alla accuser le pere de ce Chrétien d'avoir chez lui des marchandises de contre-bande. On fit la visite de sa maison, on trouva les marchandises, & comme on foüilla par tout, on y trouva aussi des ornemens d'Autel, & beaucoup d'autres choses propres des Chrétiens. La Religion n'est que tolérée au Tonquin, & ce n'est qu'en secret qu'on l'y prêche : ainsi l'avidité du pillage, d'autres disent encore, la crainte que le Roi a euë quand il a appris le nombre des fideles qui est dans ses Etats, a fait porter des Arrêts terribles, & a causé les maux dont cette Chrétienté est affligée. Je recommande à vos

ſaintes prieres, & à celles de votre pieuſe & noble Maiſon ces Regions ſi fort enſevelies dans les ombres de la mort : je m'y recommande en particulier moi-même, & ſuis avec beaucoup d'eſtime & de reſpect, &c.





RELATION

DE CE QUI S'EST PASSÉ dans les Missions du Marava & de Tanjaor pendant les années 1714. & 1715.

Tirée d'un Mémoire Portugais adressé au Tres-Révérend Pere MICHEL-ANGE TAMBURINI, *Général de la Compagnie de* JESUS.



A Chrétienté du Marava étoit dans un état florissant, & la Foi y faisoit de jour en jour de nouveaux progrès. Le Mis-

ſionnaire de cette Contrée avoit baptiſé en peu d'années plus de deux mille Idolâtres ; il eſperoit de recueillir encore de plus grands fruits, lorſqu'il s'éleva tout à coup un orage qui mit la conſtance des nouveaux Fideles à une dure épreuve. Voici quelle en fut l'occaſion.

Les Gentils célébroient la fête de *Rameſceren*, fameuſe Idole qu'ils reverent. Le Prince accompagné des Seigneurs de ſa Cour & de pluſieurs Brames ſe mit en chemin pour ſe rendre au Pagode, & pour y prendre le bain, qui, ſelon eux, a la vertu d'effacer tous les pechez. Avant ſon départ il laiſſa le gouvernement de ſes Etats à *Tiruvaluvatheven* ſon parent & ſon beau-frere, qui étoit parmi les Néophytes un modele de piété & de vertu : mais il lui défen-

dit expressément de visiter l'Eglise des Chrétiens pendant son absence, & il accompagna sa défense des menaces les plus capables de l'intimider.

Le Prince étant arrivé au Pagode, & prenant le bain que les Gentils tiennent pour sacré, apperçut sur le rivage quelques-uns de ses soldats qui s'entretenoient ensemble. Il demanda aux Brames qui l'environnoient, pourquoi ces gens là ne prenoient point, à son exemple, un bain si efficace & si salutaire. Les Brames ennemis nez de la Loi chrétienne, saisirent l'occasion qui se presentoit d'aigrir l'esprit du Prince, & de l'animer contre les adorateurs du vrai Dieu. » Quoi, Seigneur, lui dirent-ils, pouvez-vous « ignorer que ces soldats sont « Chrétiens, que vous êtes ac- «

» tuellement l'objet de leur risée,
» qu'ils se mocquent & du culte
» que vous rendez à *Ramesceren*,
» & de la persuasion, où vous êtes
» que dans ces eaux sacrées vous
» recevez l'entiere remission de
» vos fautes? Pour vous en con-
» vaincre, vous n'avez qu'à or-
» donner qu'on leur presente des
» cendres dédiées au grand *Chi-*
» *ven*, & qu'on leur propose d'en
» marquer leur front selon notre
» usage, vous serez témoin vous-
» même du mépris qu'ils en fe-
» ront.

A peine eurent-ils achevé ces paroles, qu'un Brame, sans attendre l'ordre du Prince, se détacha de la troupe; & tirant d'un petit sac, qu'il portoit, des cendres consacrées à *Chiven*, s'avança vers les soldats Chrétiens, leur en offrit, & les invita de s'en mettre au front.

Les Néophytes en refusant de prendre ces signes de l'Idolatrie, ne purent s'empêcher de faire paroître de l'indignation: c'est aussi à quoi s'attendoit le Brame; & comme son dessein étoit de manifester au yeux du Prince l'aversion que les Chrétiens avoient pour ses Divinitez, il fit de nouvelles instances, & pressa fortement les soldats de s'appliquer au front ces marques de vénération pour *Chiven*.

Ces invitations réïterées impatienterent un des Néophytes: il étendit la main pour recevoir les cendres qu'on lui offroit, & aussi-tôt suivant l'ardeur de son zele, & sans faire reflexion qu'il étoit observé, il les jetta par terre avec dedain, & les foula aux pieds. Le Prince qui examinoit attentivement la conte-

nance des Néophytes, se livra dès-lors aux plus violens transports de fureur: on ne sçait même ce qui l'empêcha de venger sur le champ par la mort de ces Néophytes l'outrage qu'ils venoient de faire à sa Divinité.

On lui apprit au même moment qu'aussi-tôt après son départ *Tiruvaluvatheven* son beau-frere avoit contre sa défense visité l'Eglise des Chrétiens, & avoit participé à leurs mysteres. Cet avis, qui étoit véritable, redoubla les accès de sa fureur; il sortit du bain transporté de rage, & après avoir pris ses vêtemens, il prit la route de sa Capitale dans la résolution d'exterminer le Christianisme de ses Etats.

A peine fut-il entré dans son Palais, qu'il ordonna à ses soldats de se répandre dans l'étenduë

tenduë de sa Principauté, de parcourir les maisons des Chrétiens, & de leur enlever tout ce qu'ils y trouveroient de vestiges du Christianisme. Cet ordre impie fut exécuté avec la derniere rigueur : il n'y eut aucun des Fideles qui pût échaper à l'exacte perquisition des soldats : on leur arracha avec violence les Chapelets, les Croix, les Medailles, les Images, & les Reliques, qu'ils s'efforçoient inutilement de cacher & de dérober aux yeux de leurs persécuteurs. Ces précieuses dépoüilles furent apportées comme en triomphe aux pieds du Prince : il les fit mettre dans divers sacs, & les fit jetter dans un étang public au milieu des applaudissemens & des cris de joye d'une multitude innombrable d'Idolâtres.

Non content de cette pre-

miere expédition qui jetta la consternation parmi les nouveaux Fideles, il tâcha de les effrayer encore davantage par la maniere impitoyable avec laquelle il févit contre son propre sang. Il fit appeller *Tiruvaluvatheven* son parent, & jettant sur lui des regards menaçans, il lui signifia que pour conserver ses honneurs & sa vie, il n'avoit plus d'autre parti à prendre que d'abandonner à l'heure même l'infame Loi des *Pranguis*, (c'est le nom qu'il donnoit à la loi Chrétienne) & de sacrifier au grand *Chiven*; que s'il balançoit un moment, il alloit le méconnoître pour son parent, le dépoüiller de ses dignitez & de ses revenus, & lui faire souffrir un lent & rigoureux supplice; qu'enfin il lui ôteroit la vie, dont il se

rendoit indigne, par une mort également honteuſe & cruelle.

Ces menaces n'intimiderent point le généreux Néophyte ; il répondit comme un autre Eleazar avec une fermeté reſpectueuſe, que dès ſa plus tendre enfance il ſuivoit la Loi de JESUS-CHRIST ; qu'elle avoit été juſqu'ici la regle de ſa conduite ; qu'à ſon âge il ne lui étoit pas poſſible de l'abandonner ; qu'au reſte ſes biens & ſa vie étoient entre les mains du Prince pour en diſpoſer à ſon gré, mais que rien ne l'engageroit à deshonorer ſa vieilleſſe par une auſſi lâche déſertion, que celle qu'on lui propoſoit.

Une réponſe ſi ferme irrita de plus en plus le Prince : au même inſtant il dégrada le Néophyte de ſon rang, il le deſtitua de ſes emplois, & après

avoir éprouvé ſa conſtance par diverſes tortures plus cruelles les unes que les autres, il le confina dans une priſon obſcure, juſqu'au tems qu'il avoit reſolu de le faire mourir.

Comme on n'avoit pû ébranler ſa fermeté par la voye des ſupplices, on l'attaqua par un autre endroit qui lui fut très-ſenſible. On permit à ſa femme & à ſes enfans de l'aller trouver dans ſa priſon. Cette Famille déſolée y entra dans le plus triſte équipage : de vieux haillons leur ſervoient de vêtemens, & ils tenoient à la main quelques morceaux de pots caſſez, tels qu'en ont aux Indes les Mendians qui vivent des aumônes qu'ils ramaſſent. Sa femme en l'abordant toute en pleurs, » Seigneur, lui dit-» elle, (car je n'oſe plus vous

appeller du doux nom de ma- «
ri ;) vous voyez le déplora- «
ble état où votre imprudence «
nous a reduits : si vous n'avez «
pas compassion de vous-mê- «
me , du moins soyez tou- «
chez de ma misere, & de celle «
de ces infortunez gages de «
notre amitié conjugale : qu'- «
ont-ils fait ces chers enfans pour «
n'avoir pas même dequoi se «
couvrir ? Tout innocens qu'ils «
sont, ils portent la peine d'u- «
ne resistance aussi opiniâtre & «
aussi déraisonnable qu'est la «
vôtre aux volontez du Prince. «
Que deviendront-ils si vous «
vous obstinez à vouloir mou- «
rir ? serez-vous insensible au «
point de les laisser perir de faim «
& de misere ? «

Ces dernieres paroles furent entrecoupées de sanglots, & de cris lamentables qui percerent

jusqu'au vif le cœur du Néophyte. Cependant il eut la force de resister à une tentation si délicate, & sa fidelité au service de Dieu l'emporta sur les plus tendres sentimens de la nature. Heureux s'il eût persévéré jusqu'à la fin dans son attachement à la foi ! Mais ce courage qui n'avoit pû être surmonté ni par l'horreur des tourmens & de la mort, ni par la tendresse naturelle, ceda enfin à la ruse & à l'artifice.

On introduisit dans sa prison un de ces hommes adroits & subtils, qui sçavent s'insinuer dans les esprits par une fausse éloquence, & qui ont l'art de colorer les actions les plus odieuses en les faisant passer pour indifferentes. Il commença dabord à se rendre agréable au prisonnier par des complaisan-

ces affectées : ensuite il parut vivement touché de voir un homme de son rang traitté d'une maniere si indigne & si barbare : puis il lui demanda quel étoit donc le crime, qui lui avoit attiré une suite de châtimens si rigoureux ? Et ayant appris qu'il n'avoit irrité le Prince contre lui à cet excès, que pour n'avoir pas voulu abandonner la Loi de JESUS-CHRIST. » Ah ! Seigneur, lui dit-il d'un ton tendre & radouci, est-il possible que vous « donniez dans cette erreur po- « pulaire ? c'est vouloir de gaye- « té de cœur vous perdre vous « & votre famille : Je suis Chré- « tien ainsi que vous, je sçai « quels sont les devoirs que m'im- « pose ma Religion, & je veux « certainement me sauver ; mais « il y a certaines conjonctures, «

» où je n'ai aucun ſcrupule de
» feindre & de diſſimuler, pour
» me mettre à couvert de la
» perſécution des Gentils : a-
» lors je ne fais nulle difficul-
» té de dire ſeulement de bou-
» che & à l'extérieur, que je
» renonce à la Foi : Dieu qui
» ſonde le cœur des hommes,
» ne s'arrête point à de vaines
» paroles ; il ſuffit qu'il connoiſ-
» ſe mes diſpoſitions ſécrettes,
» & qu'il ſçache que je conſerve
» ſa Loi gravée au fond du cœur :
» Faites de même ; ſoyez at-
» taché de cœur à la foi, & di-
» tes ſimplement de bouche
» que vous y renoncez : le Prin-
» ce ſera content, vous ſerez
» retabli dans vos premiers
» honneurs, & la perſécution
» ceſſera. Quel avantage n'en
» reviendra-t'il pas à la Reli-
» gion ? Il appuya ce diſcours

séduisant de tant de raisons apparentes & avec des termes si persuasifs ; que le malheureux Néophyte se laissa entamer, & crut que dans des occasions importantes, où il s'agissoit de procurer un grand bien à la Religion, il lui étoit permis d'user de feinte & de dissimulation. A la verité il ne fut pas long-tems sans reconnoître sa faute ; des Catechistes lui en representerent l'énormité, il en conçut une vive douleur, & il tâcha de l'expier par l'abondance de ses larmes, & par des pénitences extraordinaires. Mais son exemple ne laissa pas d'être pernicieux à quelques lâches Chrétiens, dont le courage chancela à la vûë des tourmens, & qui prétexterent la même raison pour s'en délivrer.

Cette foiblesse d'un petit nombre de Chrétiens affligea sensiblement le reste des nouveaux fideles : l'horreur qu'ils en conçurent ne servit qu'à fortifier davantage leur foi, & à ranimer leur constance, que les outrages & les mauvais traittemens pouvoient affoiblir. Aux uns on coupa le nez & les oreilles, ce qui imprime parmi ces peuples un caractere d'infamie. Les autres furent contraints d'abandonner leurs maisons & leurs biens, & de chercher un asile dans d'autres Etats plus paisibles. C'étoit un triste spectacle de voir de nombreuses troupes d'hommes & de femmes suivis de leurs petits enfans, ou qui les portoient entre leurs bras, n'ayant pour tout bien qu'un méchant morceau de toile dont ils étoient

couverts, tombans en défaillance faute de nourriture au milieu des chemins, sans que qui que ce soit eût compassion de leur misere. Ce ne fut qu'après avoir gagné les terres du Royaume voisin, que ces généreux Confesseurs de JESUS-CHRIST trouverent dans la charité des Fideles quelque soulagement à leurs maux.

Au milieu d'une désolation si générale, on peut juger quelles furent les agitations du Missionnaire, & combien de mouvemens il se donna pour calmer l'esprit du Prince, & appaiser cette tempête. Il s'adressa d'abord au frere du Prince, qui étoit son appui à la Cour & qui lui avoit permis de bâtir une Eglise sur ses Terres : il sollicita la protection de personnes puissantes, & entre autres d'un

Prince More intime ami du Prince de *Marava*. Le Prince More écrivit une Lettre fort pressante, par laquelle il supplioit le Prince de *Marava* de traitter plus favorablement le Pere & ses Disciples. La réponse qu'il fit au Prince More, fut qu'il le supplioit à son tour de l'excuser, si dans cette occasion il ne lui accordoit pas la grace qu'il lui demandoit, mais que la chose ne lui étoit pas possible ; que ses Etats étoient sous la protection du grand *Chiven* ; qu'il ne lui étoit pas libre de tolerer une Religion, qui n'inspiroit que de l'horreur & du mépris pour cette Divinité ; que le culte de ses Dieux seroit bientôt anéanti, s'il donnoit plus de licence aux Chrétiens ; & que ses propres soldats, qui s'étoient faits Dis-

ciples de celui en faveur duquel il parloit, avoient si peu respecté sa presence, qu'à ses yeux ils avoient eu l'insolence de fouler aux pieds les cendres consacrées à *Chiven.*

Cette réponse qui fut communiquée au Missionnaire lui déchira le cœur. Il crut que, comme dans les grands maux on a recours aux remedes extrêmes, il devoit aussi tenter quelque moyen extraordinaire d'étonner le Prince Barbare, & d'amollir la dureté de son cœur. Il consulta Dieu par la priere, & il redoubla ses austéritez à cette intention. Enfin après quelques jours ayant assemblé ses Catechistes : *Que ceux-là me suivent*, leur dit-il, *qui sont prêts de verser leur sang pour la foi.*

Par ces paroles & par quel-

ques autres qui étoient échapées au Missionnaire, les Catechistes comprirent que son dessein étoit d'aller droit à la Cour, de reprocher au Prince son impieté, & de lui remettre devant les yeux l'énormité du crime qu'il commettoit en se déclarant l'ennemi & le persécuteur de la vraye Religion. Comme ils étoient anciens dans la Mission, & qu'ils avoient plus de connoissance des usages du payis que le Missionnaire, qui ne gouvernoit cette Chrétienté que depuis peu d'années; ils lui representerent que cette démarche seroit non seulement inutile, mais qu'elle auroit des suites funestes à la prédication de l'Evangile, & qu'elle avanceroit infailliblement la ruine du Christianisme, sans lui laisser aucune ressource pour l'a-

venir. Il ne se rendit point à leurs raisons, & il les regarda comme un effet de leur timidité naturelle. Sur quoi les Catechistes dépêcherent sécrettement un Courier au Supérieur général, pour l'instruire du dessein qu'avoit pris le Missionnaire, & des inconveniens qui ne manqueroient pas d'en resulter.

Le Pere Superieur qui avoit vieilli dans les travaux de cette Mission, & à qui une longue expérience avoit appris comment il falloit se comporter dans ces sortes de persécutions si ordinaires parmi les Idolâtres, sçachant d'ailleurs que le Missionnaire naturellement vif & plein de feu, étoit capable de se laisser emporter au mouvement d'un zele peu discret, songea aussi-tôt à en mo-

dérer l'activité : Il lui écrivit une Lettre honnête & consolante, mais par laquelle il lui ordonnoit deux choses : la premiere de revenir sur ses pas, & de ne point paroître à la Cour ; la seconde de sortir incessament du *Marava*, selon le conseil que lui avoit donné le frere du Prince.

En effet le frere du Prince qui honoroit le Missionnaire de son estime, lui avoit remontré que la prudence vouloit qu'il se retirât pour quelque tems sous une autre domination ; qu'on ne pouvoit maintenant appaiser la colere de son frere, que sa presence ne servoit qu'à l'aigrir davantage contre ses Disciples, que le tems pourroit adoucir cet esprit irrité ; qu'alors les conjonctures devenant plus favorables, il ne man-

queroit pas de l'en informer, & d'employer son crédit en sa faveur ; qu'il avoit un nombre de Catechistes prudens & zelez, lesquels en son absence pourroient sécretement & sans aucun risque consoler ses Disciples, & fortifier leur courage ; que d'ailleurs il ne devoit avoir nulle inquiétude pour son Eglise ; qu'il se faisoit fort de la garantir de toute insulte, & qu'il se promettoit de la lui rendre dans le même état qu'il la laissoit.

Le Missionnaire qui n'avoit pû goûter ce conseil, se soûmit sans hésiter aux ordres de son Superieur. Mais son obéïssance lui coûta bien des larmes ; il voyoit son troupeau désolé, sur le point d'être destitué de Pasteur, & de devenir la proye du plus cruel ennemi de la foi :

cette pensée l'accabloit de douleur. Il sortit du *Marava* le cœur flétri d'amertume. L'accablement de tristesse où il étoit, joint aux fatigues qu'il venoit d'essuyer durant le cours de cet orage, lui causa plusieurs accez de fievre, dont il ne fut jamais bien rétabli. Cependant après plusieurs Lettres qu'il écrivit à son Superieur, pour lui marquer l'affliction où il étoit de se voir séparé de son troupeau, il obtint la permission d'aller s'établir sur les confins du *Marava*, à condition neanmoins qu'il ne mettroit pas le pied sur les terres de ce Royaume.

Cette Lettre, qui étoit si fort selon ses desirs, lui fit oublier ses incommoditez presentes. A l'instant il partit, & en moins de cinq jours de marche, il arriva dans une Peuplade de la

dépendance de Maduré, qui confine avec le *Marava*, & où y a une Eglise que de continuelles persécutions avoient fait abandonner depuis longtems. C'est-là qu'il s'établit dabord ; mais ensuite ayant découvert un lieu secret & retiré qui étoit beaucoup plus proche du *Marava*, il y fixa sa demeure. Ses Catechistes vinrent l'y joindre, & il y eut bien-tôt rassemblé ses Néophytes dispersez & fugitifs. Il n'écouta alors que l'ardeur de son zele, & il s'y livra avec excez. Il étoit sans cesse occupé à soulager leur affliction par des paroles consolantes, à les animer à la persévérance chrétienne, & à les affermir dans la foi par de continuelles exhortations & par la participation des Sacremens.

Ces travaux pris sans mena-

gement redoublerent la fievre dont il avoit eu plusieurs accez, & lui causerent d'autres indispositions, qui le réduisirent à une extrême foiblesse. Il succomba enfin à la violence du mal, & il fut obligé de garder le lit. Les Catechistes lui procurerent toute l'assistance dont ils étoient capables : Ils firent venir un Medecin Gentil, qui présumant trop de son habileté promit de le guérir. Mais soit que ce Médecin ne fût pas aussi habile qu'il se vantoit de l'être, soit que la maladie fût plus forte que les remedes, il se trouva beaucoup plus mal après les remedes qu'on lui fit prendre, qu'il n'étoit auparavant, & on commença à désesperer de sa guérison.

Le P. Vieyra qui n'étoit éloigné que d'une journée & de-

mie du malade accourut pour le ſecourir dans ce danger extrême. Il entendit ſa confeſſion, il lui adminiſtra le ſaint Viatique, que le moribond malgré ſa foibleſſe reçut à genoux avec de tendres ſentimens de pieté, il lui donna enfin l'Extrême-Onction, & ne le quitta point qu'il n'eût rendu le dernier ſoupir. Le Memoire Portugais dont on a tiré cette Relation ne marque point le nom de ce Miſſionnaire. Le P. Vieyra ne ſurvêcut pas longtems à celui auquel il venoit de donner les dernieres preuves de ſa charité.

Son Egliſe étoit ſituée ſur les Terres d'un Raja qui avoit conçu une averſion mortelle contre le Chriſtianiſme. Cette averſion ne lui étoit pas naturelle, mais elle lui avoit été inſ-

pirée par un Brame, qui lui ſervoit de *Gourou*, * & qui s'étant rendu maître abſolu de ſon eſprit, le gouvernoit deſpotiquement. Le Brame avoit rendu ſon Diſciple ſi dévot à *Vichnou*, qu'il ne pouvoit ſortir du Temple conſacré à cet Idole, & que par un reſpect ridicule pour un lieu qui lui ſembloit ſi ſaint, il ſe faiſoit un devoir d'en balayer le pavé avec ſa langue. Plus le Raja ſe perfectionnoit dans les folles pratiques du culte ſuperſtitieux qu'il rendoit à ſa fauſſe Divinité, plus ſa haine s'allumoit contre la Religion Chrétienne. Le Brame qui avoit diſpoſé inſenſiblement ſon cœur à cette haine, n'eut pas de peine à lui perſuader qu'il falloit détruire l'Egliſe des Fi-

* C'eſt ainſi que les Indiens appellent leur Pere ſpirituel.

deles, & chasser le Missionnaire. Un autre Raja plus humain donna au P. Vieyra une retraitte sur ses Terres, & lui accorda la permission d'y bâtir une Eglise qui subsiste encore aujourd'hui.

Le Pere ne se trouva pas peu embarrassé dans sa nouvelle Eglise : l'entrée du Payis qui dépend de ce *Raja*, étoit entierement fermée aux Indiens de basse Caste, parmi lesquels il comptoit un grand nombre de fervens Chrétiens. Il ne put pas se resoudre à laisser sans secours spirituels cette portion de son troupeau, qui lui étoit d'autant plus chere, que la naissance la rendoit plus méprisable aux Gentils de haute Caste. Il chercha pour cela un expédient, & il y réüssit.

Non loin des Terres dépendantes du Raja, étoit un bois solitai-

re & peu frequenté des Indiens: c'eſt là qu'il ſe retira pour quelque tems. Il ſe logea dans une étable à chevres à demi ruinée, qui ne pouvoit le défendre ni de l'humidité de la nuit, ni de la roſée du matin, dont la malignité eſt fort contagieuſe aux Indes. Pendant deux mois qu'il y demeura, il fut continuellement occupé à inſtruire ou à baptiſer les Catechumenes, & à adminiſtrer les Sacremens aux anciens Fidelles. Après avoir rempli de ce côté-là ſon miniſtere, il prit la route de *Camien-naikempati* pour y reparer ſes forces, & pour ſe remettre d'une fievre lente, qui le minoit à vuë d'œil, & qui le menaçoit d'une prochaine phtiſie. Se ſentant un peu mieux, il alla exercer les mêmes fonctions à *Uttimapaleam*, & enſuite il ſe

ſe tourna du côté de Maduré, La pluye qui le prit en chemin, & qu'il eſſuya durant une journée entiere dans des lieux déſerts & dépourvûs de tout abri, renouvella ſes indiſpoſitions & ſa langueur. On lui conſeilla d'aller ſe rétablir ſur la côte, & il ſe rendit à Ponticheri, où le repos & tout ce que les Jeſuites François firent pour lui rendre la ſanté, furent inutiles. Son extenuation étant toujours la même, il paſſa à Meliapor, où il crut trouver un meilleur air; mais à peine y fut-il trois jours, qu'il ſentit approcher ſa derniere heure: il ſe fit adminiſtrer les derniers Sacremens, & il finit ſa courſe apoſtolique par une mort ſainte & édifiante.

La Miſſion établie dans le Royaume de Tanjaor n'a pas

été plus tranquille que celle du Marava. Un Gentil chef de la Peuplade nommée *Vallam*, où le Pere Emmanuel Machado avoit ſon Egliſe, fut le principal auteur de l'orage, qui s'éleva contre les Chrétiens. Il étoit extrêmement attaché au culte de ſes Idoles, & dans le deſſein qu'il eut de leur élever un Temple, il voulut engager les Chrétiens, ainſi que les Idolâtres, à y contribuer de leur argent & de leur travail en charriant les pierres deſtinées à la conſtruction de l'édifice. Ayant trouvé de la reſiſtance dans les Chrétiens, qui refuſerent conſtamment de prêter leur miniſtere à un pareil ouvrage, il tâcha de les y contraindre à force de coups & de mauvais traitemens.

Tirumularavam Viceroi de la Province qui aimoit le P. Machado, fut bientôt informé de

l'injuste vexation que le Gentil faisoit aux nouveaux fideles : il lui envoya ordre de venir rendre compte de sa conduite, & après lui avoir fait une severe reprimande, il l'obligea d'aller faire ses excuses au Missionnaire, & de lui promettre que désormais il laisseroit en paix ses Disciples.

Cette demarche étoit humiliante pour un homme rempli de fierté & d'orgueil, tel qu'étoit ce Gentil. Il dissimula pour lors son ressentiment, parce que le P. Machado, outre l'affection dont le Viceroi l'honoroit, avoit encore à la Cour une protection puissante dans la personne du premier Ministre du Roi de Tanjaor. Mais s'il sçeut se contrefaire dans cette conjoncture, son cœur n'en fut pas moins ulceré, &

il n'attendoit que l'occaſion de faire éclater ſa vengeance. Cette occaſion ſe préſenta bientôt, & il s'empreſſa de la ſaiſir. A peine l'année fut-elle écoulée, que la mort enleva au P. Machado ſon protecteur de la Cour ; & en même tems *Tirumularavam* ſon ami fut dépoſſedé de ſa Viceroiauté. Elle fut donnée à un autre Brame ſon ennemi, & qui par cette ſeule raiſon étoit diſpoſé à haïr & à perſécuter ceux, que ſon predeceſſeur affectionnoit.

Le perfide Gentil attentif aux moyens de ſe venger, vit bien que le changement du miniſtere étoit favorable à ſon reſſentiment. Il alla viſiter le nouveau Viceroi ; & après les premiers complimens, » Il eſt » important pour vous & pour » le bien de la Province, lui

dit-il, que vous y ſignaliez vo- «
tre entrée par la deſtruction «
de l'Egliſe des Chrétiens. Laiſ- «
ſez la ſubſiſter encore quel- «
que tems, vous verrez tom- «
ber tout-à-fait le culte de nos «
Divinitez, & elles ſeront bien- «
tôt ſans adorateurs. Suivez «
donc un conſeil utile, car je «
n'ai en vuë que votre repos «
& votre gloire; commencez «
par vous aſſurer de la per- «
ſonne du Miſſionnaire : je «
ſçai, à n'en pouvoir douter, «
que vous trouverez chez lui «
plus de dix mille pataques : «
cette ſomme n'eſt pas indiffe- «
rente au commencement d'une «
adminiſtration. »

Il n'en falloit pas tant pour reveiller la cupidité du nouveau Viceroi : Il partit ſur l'heure pour la Cour, & promit au Roi 4000. pataques ſi

Sa Majeſté lui permettoit de renverſer l'Egliſe des Chrétiens à *Vallam*, & ſi elle abandonnoit le Miſſionnaire à ſa diſpoſition. C'eſt ainſi qu'il partageoit entre le Prince & lui un tréſor imaginaire. Le Roi oubliant les marques d'eſtime qu'il avoit données peu auparavant au P. Machado; *Que les pataques viennent*, répondit-il au Brame, *du reſte diſpoſez à votre gré & du Miſſionnaire & de ſon Egliſe.*

Une permiſſion ſi ample combla de joye le Viceroi; il confera auſſi-tôt avec le Gentil ſur les meſures qu'ils devoient prendre pour ſe ſaiſir ſûrement du P. Machado : mais la choſe ne ne fut pas ſi ſecrette, qu'elle ne vint aux oreilles de *Tirumulavaram.* Cet ami fidele dépêcha deux exprès au Pere, pour

lui donner avis des desseins qu'on tramoit contre sa personne, & pour faciliter son évasion dans quelque endroit inconnu à ceux qui avoient comploté de l'arrêter. Mais soit que le P. Machado comptât sur les démonstrations encore recentes d'estime & d'affection que lui avoit donné le Roi, soit qu'il jugeât que rien n'étoit plus triste pour un homme apostolique, que d'être sans cesse errant & fugitif, il ne profita pas de l'avis, & il demeura dans son Eglise. Mais il ne fut pas longtems sans reconnoître la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre cet avis.

Un Vendredi le Viceroi parut à la tête de deux cens soldats, qui environnerent l'Eglise & la maison du Pere : une partie des soldats se saisit de sa personne & de trois Catechis-

tes qui étoient avec lui. Les autres se mirent à démolir l'Eglise, & en peu de tems elle fut abbatuë. Le Viceroi de son côté furetoit des yeux tous les coins & recoins de la chambre du Missionnaire, & dans l'impatience de trouver les paraques, à chaque pas qu'il faisoit, il demandoit au Gentil où étoit le trésor. Mais nonobstant les plus exactes recherches ce prétendu trésor ne paroissoit point. Le Gentil honteux du mauvais succès de son entreprise, & entrevoyant dans les yeux du Viceroi la colere dont il commençoit à s'enflammer, songea sérieusement à la retraitte:il disparut en un instant, & se déroba au juste châtiment qu'il devoit attendre, par la fuite & par l'abandon de la maison & des biens qu'il possedoit dans la

Peuplade. Le Viceroi de son côté s'en retourna bien confus à Tanjaor.

Quand le P. Machado fut pris, il n'avoit eu que le tems de mettre à couvert les ornemens de l'autel : les vases, tant ceux qui renfermoient les saintes huiles, que ceux qui servoient à l'Eglise, furent enlevez par les soldats, portez au Roi, & exposez à la profanation de ce Prince & des Idolâtres.

C'est une opinion constante de cette aveugle Gentilité, que nous tirons les saintes huiles des ossemens des Défunts, & que nous nous en servons pour ensorceler les Peuples, & les transformer en d'autres hommes. Ce qui a fait naître aux Gentils cette pensée ridicule, c'est que d'un côté ils sçavent

que nous employons l'Onction sainte dans l'administration du Baptême, & que d'un autre côté ils voyent qu'effectivement ceux qui sont baptisez changent aussi-tôt de mœurs & de coustumes; qu'ils abhorrent les Idoles pour lesquelles ils étoient auparavant pleins de veneration; qu'ils se contentent d'une seule femme après avoir entretenu un grand nombre de concubines; qu'enfin ils menent après le Baptême une vie toute contraire à celle qu'ils menoient avant leur conversion au Christianisme. C'est ce qui leur fait dire, que nous troublons l'esprit des peuples par des secrets magiques, & que nous les enchantons de telle sorte, qu'ils ne peuvent se défendre d'embrasser le Christianisme.

Le Roi fut curieux de voir faire en sa presence de ces sortes de métamorphoses. C'est pourquoi il ordonna à quelques soldats Gentils de se frotter le corps de cette huile dont les effets étoient si surprenans. Cet ordre les fit trembler de peur, & après avoir balancé pendant quelque tems sans oser répondre, enfin ils supplierent Sa Majesté de ne pas exiger d'eux une chose qui leur seroit si préjudiciable, puisque si cette huile touchoit seulement leur chair, ils deviendroient tout autres qu'ils ne sont, & seroient forcez malgré eux d'embrasser la Loi des *Pranguis*. Quelques Mores moins timides que les soldats, s'offrirent d'eux-mêmes à en faire l'épreuve; & comme par cette Onction plusieurs fois réïterée il ne se fit

aucun changement dans leur perſonne, le Prince ſe déſabuſa d'une erreur ſi extravagante, & témoigna de l'indignation contre le Brame & contre les auteurs d'une ſemblable impoſture. Un Catechiſte qui étoit preſent, prit de là occaſion de parler en faveur de la Religion Chrétienne, & il montra avec une éloquence naturelle mais vive & animée, qu'on ne pouvoit l'attaquer que par des menſonges & des calomnies. Son diſcours fut applaudi, mais il ne produiſit aucun effet; car en cette Cour, comme parmi tous ceux qui gouvernent dans l'Inde, dès qu'il ſe preſente une lueur d'intérêt, il n'y a ni veritez ni raiſonnemens qui prévalent.

Le Brame doublement mortifié & du mécontentement que

le Roi venoit de témoigner, & de l'inutilité de son entreprise contre le P. Machado, eut recours à un artifice, lequel s'il eut réüssi, auroit mis le Christianisme à deux doigts de sa ruine. Son dessein étoit d'avoir un témoignage autentique que le Pere étoit *Prangui*, * & qu'il ne differoit en rien des Europeans qui habitent les Côtes. Un Protestant Anglois qui s'étoit enfui de Madras, avoit trouvé accès auprès du Roi de Tanjaor, & étoit parvenu à être son Ecuyer. Ce fut de lui que le Brame voulut tirer un aveu du Pranguinisme du Mis-

* C'est ainsi que les Indiens appellent les Europeans. On a souvent expliqué dans les précédens Recueils quelle est la source de l'aversion que les Peuples de l'Inde ont pour les Europeans.

ſionnaire. Il le fit venir chez lui, & après des démonſtrations extraordinaires de politeſſe & d'amitié, comme à deſſein de reparer une offenſe qu'il lui auroit faite ſans le ſçavoir : » Vous êtes ſans doute » fâché, lui dit-il, & vous me » voulez du mal, parce que j'ai » fait mettre en priſon un hom- » me de votre Caſte, & qui eſt » même, à ce qu'on m'a aſſu- » ré, votre *Gourou* : mais ſi à » cette occaſion vous gardiez » quelque reſſentiment contre » moi, certainement vous n'au- » riez pas tout-à-fait raiſon : je » n'ai eu juſqu'ici nulle con- » noiſſance de l'interêt que vous » prenez à ce priſonnier : je vous » honore & je vous affectionne » trop, pour ne pas reſpecter vos » inclinations ; & ſi vous m'aſ-

surez qu'il est de votre Caste «
& que vous l'honorez de vo- «
tre protection, à l'heure mê- «
me je le fais sortir de prison «
avec honneur, & je le remets «
entre vos mains. «

La Providence permit que le Protestant, qui ne pouvoit ignorer que nous fussions les mêmes que les Missionnaires de la Côte, fit une réponse telle qu'on auroit pû l'attendre du Catholique le plus sage & le plus discret. » Je vous proteste, lui dit-il, que je n'ai jamais ni vu «
ni entretenu le *Gourou* dont «
vous me parlez : ainsi je ne «
puis vous dire s'il est *Prangui* «
ou non ; mais c'est un fait «
qu'il vous est trés-aisé de ve- «
rifier. Si comme moi il mange «
de la viande, s'il boit du vin, «
s'il frequente les *Parias*, il «
n'y a point à douter qu'il ne «

» ſoit de ma Caſte. Mais ſi au
» contraire il obſerve toutes vos
» coûtumes, s'il n'a à ſon ſer-
» vice que des gens de haute
» Caſte, on ne peut pas raiſon-
» nablement le ſoupçonner d'ê-
» tre *Prangui*, & de la même
» Caſte que moi.

Le Brame ne s'attendoit pas à une réponſe qui lui ôtoit un moyen preſent de juſtifier ſa haine contre le Miſſionnaire & contre ſes Diſciples. L'artifice lui ayant ſi mal réüſſi, il en vint à des voyes de fait & à des executions cruelles. Il fit venir en ſa preſence deux des Catechiſtes priſonniers, & leur ordonna de renoncer à la Loi des *Pranguis* & de ſacrifier aux Idoles, ſinon qu'il alloit les faire expirer ſous les coups de foüet. Ces genereux Chrétiens répondirent d'une voix haute & fer-

me, qu'on leur arracheroit plûtôt mille fois la vie que de consentir à ce crime. Aussi-tôt on leur ôta leurs vêtemens, & on les battit d'une maniere cruelle. Leur constance lassa enfin le Brame, il eut honte de sa barbarie, & sans parler des pataques qui lui tenoient plus au cœur que tout le reste, il mit les Catechistes en liberté, & les renvoya dans leurs maisons.

Peu après il se fit amener le troisiéme Catechiste dont il crut venir plus aisément à bout. C'étoit un jeune homme âgé de 18. ans plein de ferveur & de courage nommé *Xinamutu*. Le Brame n'épargna rien pour le gagner : détours, artifices, caresses, flatteries, promesses, menaces, il mit tout en œuvre pour lui faire découvrir l'endroit où le P. Machado avoit

enterré son prétendu trésor. Toute la réponse qu'il tira, fut que la pauvreté du Missionnaire étoit extrême, & qu'il manquoit même des choses les plus nécessaires à la vie.

Le Brame chagrin & mécontent de cette réponse s'emporta contre le jeune homme, & éprouva sa fermeté par plusieurs sortes de tourmens qu'il lui fit souffrir durant quelques jours & à plusieurs reprises : mais il ne put vaincre sa constance & son amour de la verité. *Xinamutu* répondit toujours la même chose, sçavoir que le Pere étoit un pauvre *Sanias* * qui n'avoit rien à lui, & qu'il ne recevoit rien de ses Disciples : » On peut, ajouta-» t'il, me trancher la tête, mais

* Penitent des Indes.

on ne me forcera pas à re- «
presenter des tresors imagi- «
naires & qui n'éxisterent ja- «
mais. »

Le Brame voyant ses efforts inutiles, tourna toute sa rage contre le P. Machado. Ce Pere étoit detenu dans une prison trés-incommode, qui n'avoit que cinq à six pieds de longueur sur deux de largeur : elle étoit remplie de toutes sortes d'insectes, qui ne lui permettoient pas même de sommeiller, & il ne commença à prendre du repos, qu'aprés que de charitables Chrétiens eurent trouvé le secret de faire passer en cachette jusques dans sa prison des sacs de cendre, dont il couvrit la terre, afin d'y reposer moins durement, & de se garantir des piquûres importunes de ces animaux. Le matin & le soir on

ne lui donnoit pour toute nourriture qu'une porcelaine de ris cuit à l'eau avec un peu de lait. Les Gentils même ne pouvoient comprendre comment il vivoit si long-tems dans une abstinence si rigoureuse. Enfin on lui fit endurer deux sortes de supplices.

Le premier se nomme *Catté* en langue Indienne ; c'est une torture tres-cruelle. On fait joindre les mains au patient, & on lui insere entre les doigts des morceaux de bois qu'on lie étroitement ensemble : on le fait asseoir ensuite les jambes croisées à la maniere du payis, & lui posant les mains à terre, on les presse violemment avec des planches & des pierres tres-pesantes, de telle sorte que le sang sort de tous côtez par les ongles. Il suppor-

ta durant une demie heure un supplice si douloureux, mais enfin les forces lui manquerent, & il tomba en défaillance. Alors les soldats, soit par un effet de la compassion naturelle, soit par la crainte de le voir expirer dans ce tourment, lui dégagerent les mains, & cesserent de le tourmenter. Il y en a qui assurent que ce fut un More dont le cœur s'attendrit à ce spectacle, qui donna de l'argent aux soldats pour obtenir sa délivrance.

L'autre supplice qu'on lui fit souffrir, bien qu'il ne fût pas sanglant, n'étoit guéres plus supportable. On le dépoüilla de ses vêtemens, ne lui laissant qu'un morceau de toile au milieu du corps; & au tems que le soleil darde ses rayons avec le plus de

violence, on le mit ſur un mur qui s'élevoit en forme de talut, de même que le chevalet, & on lui attacha deux groſſes pierres aux pieds. Ceux qui ſçavent juſqu'à quel point le Ciel eſt brûlant aux Indes, peuvent juger de la rigueur de ce ſupplice. Il fut expoſé de la ſorte à un ſoleil trés-ardent pendant trois heures : & comme il commençoit à s'affoiblir, on le reconduiſit en priſon.

Je ne parle point des inſultes & des outrages auſquels il fut journellement expoſé pendant deux ans moins 20. ou 22. jours que dura ſa priſon : chaque jour on l'en tiroit pour le promener honteuſement dans une Peuplade voiſine, où il ſervoit de joüet à une populace inſenſée qui l'accabloit à l'envi de tou-

te sorte d'injures. Plusieurs fois il pensa être assommé par une grêle de pierres, qu'une soldatesque insolente lui jettoit de toutes parts. Il s'attendoit de finir enfin sa vie par la rigueur de sa prison, ou par les mains des ennemis de Jesus-Christ ; mais il n'eut pas ce bonheur après lequel il soupiroit. La liberté lui fut renduë par les soins charitables de Monsieur de Saint Hilaire, qui sert si utilement la Religion par le credit que son merite lui donne auprès du Nabab, * auquel le Roi de Tanjaor paye tous les ans le tribut qu'il doit au Mogol. On devroit, ce semble, raconter ici la maniere dont le Pere Machado fut élargi ;

* Viceroi pour le Mogol dans le Carnate.

mais on s'en diſpenſera pour ne pas repeter ce qui en a déja été dit dans le XIV Recueil,* où les circonſtances de ſon élargiſſement ſont détaillées.

* Pag. 469.



LETTRE



LETTRE DU PERE LE CARON, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

A Mesdames ses Sœurs Religieuses Ursulines.

De la Mission de Carnate aux Indes, ce 20. Novembre 1720.

La P. de N. S.

JE cherche, comme vous voyez, à vous contenter, mes cheres Sœurs, & la distance des lieux ne me fait pas oublier

ce que vous me demandâtes ſi inſtamment, lorſque je vous dîs le dernier adieu. Je vous entretiendrai d'abord en peu de mots des mœurs & des coûtumes de ces Nations éloignées , & je m'étendrai un peu plus au long ſur ce qui regarde les fonctions du ſaint Miniſtere auquel la divine Providence m'a appellé.

La Religion des Indiens eſt un composé monſtrueux de toute ſorte de fables. Ils admettent, ſelon ce qu'on voit dans leurs Livres, juſqu'à trente millions de Dieux. Il y en a trois principaux dont les fonctions ſont differentes. Ils attribuent à l'un la Création du monde , à l'autre la Conſervation, & au troiſiéme le pouvoir de le détruire. Ces trois Dieux ſont indépendans les uns des autres, ils ont chacun leur Pa-

radis ; souvent ils se sont fait la guerre, & l'un a coupé la tête à l'autre. Ils ont paru plusieurs fois sur la terre sous differentes figures, sous celle de poisson, de pourceau &c. Tout ce qui a servi à ces Dieux est divinisé. C'est pourquoi on voit presque dans tous les Temples la figure d'un Bœuf, auquel on offre des sacrifices, parce qu'il servoit autrefois de monture à un de leurs Dieux. Mais ce qui m'a le plus surpris au milieu de ces fables, c'est que ces peuples ont un Dieu nommé *Chrisnen* né à minuit dans une étable & adoré par des Bergers. Ils observent un jeûne la veille de sa fête, qu'ils célebrent avec grand bruit. La vie de ce Dieu est un tissu d'actions infames.

C'est dans ce tintamare que consiste toute la solemnité de

la Fête: boire, manger, chanter, ſe divertir ; ce ſont là leurs exercices de pieté. Ils ne s'aſſemblent gueres dans leurs Temples qui ſont de vrayes demeures de Demons. Il ne vient de jour dans ces Temples que par une porte tres-étroite, du moins dans ceux que j'ai vus. Ceux qui ont quelque dévotion particuliere aux Dieux, envoyent au Sacrificateur dequoi faire le Sacrifice : Ce ſont d'ordinaire des fleurs, de l'encens, du ris, & des légumes. Perſonne n'aſſiſte au Sacrifice. Comme j'ai été témoin d'un de ces Sacrifices, je puis vous en faire le recit.

Dans un Voyage que je fis le mois paſſé, je me retirai le ſoir dans un Temple à deſſein d'y paſſer la nuit. J'y trouvai le Prêtre des Idoles qui ſe diſ-

posoit à leur faire son Sacrifice. On venoit de lui envoyer de l'encens, du ris, & des legumes. Je pris de-là occasion de lui faire sentir quel étoit son aveuglement d'adorer des Dieux insensibles; je l'entretins assez longtems du vrai Dieu, & je m'apperçus que mes paroles faisoient impression sur son esprit, il convint même de la verité de ce que je lui disois. Après quoi prenant la parole : » Vous avez tort, me dit-il avec amitié, de « passer ici la nuit : cette Contrée est remplie de voleurs qui « pourroient vous faire insulte; « croyez-moi, retirez-vous dans « le prochain Village, vous y se- « rez plus en sûreté. » Comme je ne deferois pas à ses conseils, & que ma presence l'importunoit, il excita tout à coup une fumée si épaisse, qu'elle me

contraignit de gagner la porte. Ce fut de là que je contemplai son manege. Il prépara le repas au coin du Temple, puis il versa sur ses Idoles plusieurs cruches d'eau, & les frotta longtems, il mit du feu sur un têt de pot cassé, où il brûla de l'encens qu'il presenta au nez de chaque Idole, en prononçant certaines paroles dont je ne compris pas le sens. Ensuite il arrangea sur un plat, c'est-à-dire, sur sept ou huit feuilles cousuës ensemble, le ris & les legumes, après quoi se promenant autour des Idoles, il leur fit plusieurs reverences, comme pour les inviter au festin. Puis il se mit à manger avec grand appetit ce qu'il avoit presenté à ses Dieux. Ainsi se termina le Sacrifice.

Presque tous les Princes de

ces Contrées sont fort supers-titieux. Il en coûte à plusieurs de grosses sommes pour célebrer la fête des Idoles. Ils entreprennent quelquefois de longs & penibles voyages pour porter des sommes d'argent considerables à quelque Divinité, lesquelles passent bientôt entre les mains des Mores qui sont les maîtres du Payis. Dans la Ville de *Ballabaram* où nous avons une Eglise, le Prince regnant fait porter continuellement un de ses Dieux sur un Palanquin, qui est précédé d'un Cheval & d'un Elephant richement caparaçonnez, dont il lui a fait present. Le bruit de quantité d'instrumens attire une foule incroyable d'Infideles, qui viennent adorer l'Idole. Par intervalle un Herault fait faire silence, & il recite les

loüanges de la Divinité.

L'année derniere la Princesse regnante se trouva fort mal. Le Prince son mari eut recours à toutes les Idoles, & leur fit faire des Sacrifices pour obtenir sa guérison ; & afin de les fléchir, il fit appliquer avec un fer rouge sur les deux épaules de cette Princesse, la figure d'une de ses principales Divinitez. La douleur abregea sans doute ses jours, car elle mourut après cette cruelle operation. Le Prince en fut si irrité contre ses Dieux, qu'il cessa entierement de faire des Fêtes en leur honneur. Sa colere s'est enfin radoucie, & le mois dernier il commença une nouvelle Fête plus magnifique que toutes les autres.

Ces Peuples sont divisez par Castes ou tribus, comme étoit

autrefois le Peuple Juif avec lequel il paroît qu'ils ont eu commerce ; car dans leurs coûtumes, dans leurs cérémonies, dans leurs Sacrifices on découvre quantité de vestiges de l'ancienne Loi, qu'ils ont défigurez par une infinité de fables. Cette distinction de Castes est un grand obstacle au progrès de l'Evangile, sur tout dans les lieux où il y a peu de Chrétiens. Comme on ne peut se marier que dans sa Caste & même dans sa Parenté ; un Idolâtre qui a dessein de se convertir, dit souvent : » Si je me fais Chrétien il faut renoncer « à tout établissement, il n'y « a point encore de Chrétiens « dans ma famille, j'en devien- « drai l'opprobre, & mes parens « ne voudront plus communi- « quer avec moi. » Ainsi il faut

que ces Infideles commencent par l'acte du monde le plus heroïque, pour se faire instruire d'une Religion, contre laquelle ils sont déja prevenus d'ailleurs par mille idées superstitieuses. Le Seigneur par sa misericorde infinie a sçu applanir ces difficultez.

Il y a une Caste de gens qui portent le *Lingan*, (c'est une figure qu'ils portent au col pour marquer leur dévoüement à un de leurs Dieux) ils le conservent avec un soin extrême, & lui offrent chaque jour des Sacrifices. Les *Gouroux* ont sçû leur persuader que s'ils venoient à le perdre, il n'y auroit que la mort qui pût expier leur faute.

J'ai lû dans un Livre Indien L'Histoire suivante : Un de ces Linganistes ayant perdu son *Lin-*

gan, alla s'accuser de sa faute à son *Gourou* : celui-cy lui déclara qu'il devoit se résoudre à mourir, & que sa mort étoit le seul moyen qu'il eût d'appaiser le courroux des Dieux, & en même tems il le conduisit vers les bords d'un Etang pour l'y précipiter. Le Linganiste parut y consentir, mais il demanda en grace au *Gourou* de lui prêter le *Lingan* qu'il portoit, afin de lui faire pour la derniere fois son Sacrifice. Aussitôt qu'il l'eut entre les mains, il le laissa tomber dans l'eau. Nous voila tous deux sans *Lingan*, lui dit-il, ainsi nous devons nous précipiter de compagnie dans l'Etang, pour appaiser la colere de nos Dieux ; & déja il le tiroit par les pieds pour s'y jetter ensemble, lorsque le *Gourou* lui prenant la main, » Attendez,

» mon fils, lui dit-il, il ne faut
» pas vous presser, je puis vous
» dispenser de la peine que vous
» avez meritée, je reparerai vo-
» tre faute en vous donnant un
» autre *Lingan*.

Il regne ici une coûtume assez extraordinaire dans la Caste des Laboureurs. Lorsqu'ils se font percer les oreilles, ou qu'ils se marient, ils sont obligez de se faire couper deux doigts de la main, & de les presenter à l'Idole. Ils vont ce jour-là au Temple comme en triomphe. Là en presence de l'Idole on leur fait sauter deux doigts d'un coup de ciseau, & aussitôt on y applique le feu pour étancher le sang. On est dispensé de cette cérémonie, quand on fait présent de deux doigts d'or à la Divinité. D'autres coupent le nez à ceux qu'ils peuvent attra-

per : leur Prince les récompense à proportion des nez qu'ils apportent : il les fait enfiler ensemble, & on les suspend à la porte d'une de leurs Déesses.

En France on applique la fleur de Lys aux malfaiteurs : ici on donne de l'argent pour se faire brûler les épaules. Ces misérables esclaves du Démon vont en foule chez le *Gourou* qui a toujours un fer tout prêt sur un brasier ardent. Il commence par se faire bien payer, sans quoi ni pleurs, ni prieres ne pourroient l'engager à accorder la grace qu'on lui demande. Quand il a touché la somme prescrite, il leur applique sur les épaules le fer rouge, qui leur imprime l'image de leurs Divinitez, sans que durant ce tourment ils fassent pa-

roître le moindre ſentiment de douleur. Vous voyez par là juſqu'à quel point le Demon ſe fait obéïr.

Le Gouvernement n'eſt gueres moins bizarre que la Religion. La volonté des Princes, & la raiſon du plus fort tiennent lieu de toute juſtice. Les peuples y vivent dans une eſpece de ſervitude : ils ne poſſedent aucune terre en propre. Elles appartiennent toutes au Prince qui les fait cultiver par ſes ſujets : au tems de la recolte il fait enlever le grain, & laiſſe à peine dequoi ſubſiſter à ceux qui ont cultivé les terres. C'eſt un crime aux particuliers d'avoir de l'argent : ceux qui en ont l'enterrent avec ſoin, autrement ſous mille faux prétextes on trouve le moyen de le leur enlever. Les Princes n'é-

xercent ces vexations sur leurs Peuples, que parce que les Mores qui ont subjugué les Indes, levent sur ces Princes des impôts exorbitans, qu'ils sont obligez de fournir, sans quoi le Payis seroit mis au pillage.

Les plus grands crimes ne sont point punis de mort; pourvû qu'on fournisse de l'argent, on est assuré de l'impunité. On s'est contenté de bannir un homme qui avoit tué sa femme & sa fille. Une femme qui avoit tué son mari, fut conduite dans la place publique, où on lui couvrit le visage de bouë: ce fut tout son supplice. Un homme qui avoit volé le trésor du Prince de *Ballabaram*, en fut quitte pour quelques coups de baton. Quelques jours après on le surprit faisant le même vol: au lieu de le punir, on le garda à vuë

comme une perſonne utile à l'Etat, & qui dans l'occaſion pouvoit lui rendre un ſervice important. Ce ſervice étoit qu'en cas de ſiege dont la Ville étoit menacée, on pourroit employer un homme ſi adroit à enlever la caiſſe militaire des ennemis, & par là déconcerter leurs projets.

En Europe ce ſont les meilleures Familles qui occupent les trônes : de tous les Princes de Carnate je n'en connois pas un ſeul qui ſoit de la premiere Caſte : quelques-uns même ſont d'une Caſte fort obſcure. De là vient qu'il y a des Princes dont les Cuiſiniers ſe croiroient deſhonorez, & le ſeroient effectivement, s'ils mangeoient avec les Princes qu'ils ſervent : leurs Parens les chaſſeroientd e leurs Caſtes comme des gens perdus

d'honneur. C'est ici un noble emploi que de se faire la cuisine à soi-même. C'est pour cela que quelquefois pour me faire honneur on m'a dit : C'est-vous sans doute, mon Pere, qui vous faites votre cuisine : voulant par là me faire entendre qu'il n'y avoit personne d'une naissance, ni d'un mérite assez distingué pour me la faire.

On est ici fort à plaindre quand on est malade. Ce n'est pas qu'il n'y ait grand nombre de Medecins : mais ce sont de vrais charlatans, fort ignorans, & qui font leurs experiences aux dépens de la vie de ceux qu'ils traittent. Leurs drogues & leurs remedes se trouvent dans les bois : ce sont quelques simples dont ils expriment le jus, & qu'ils font prendre au malade. Dans les fievres, du-

raſſent-elles trente ou quarante jours, on ne donne au malade qu'un peu d'eau chaude. Leur maxime eſt de chaſſer le mal en affoibliſſant la nature. Si le malade meurt, c'eſt, diſent-ils, la force du mal qui l'emporte, & non pas le défaut de nourriture. J'étois fort contraire à ce regime lorſque j'entrai dans la miſſion, mais ayant vû mourir trois ou quatre de nos Catechiſtes pour avoir pris de la nourriture après quinze ou ſeize jours d'abſtinence, je changeai de ſentiment. Et en effet je fus témoin qu'un jeune enfant de quinze ans de la premiere Caſte, étant tombé malade, on ne lui donna pendant un mois qu'un peu d'eau chaude. La fiévre le quitta le 27. jour de ſa maladie; & comme il avoit encore un peu de for-

ce, on ne lui donna à manger que de trois jours, de crainte que la fievre ne le reprit. Le 30. & les cinq ou six jours suivans on ne lui fit prendre que plein la main de ris. Il s'est tout-à-fait retabli, & je le fais actuellement instruire pour lui donner le Baptême.

Il n'y a parmi ces Peuples ni Academie ni Science : ils ont quelque connoissance de l'Astronomie, & ils predisent les éclypses avec assez de justesse. Quoique leur Payis ait été sujet a de fréquentes révolutions, dont la memoire meritoit d'être transmise à la Posterité ; on n'en trouve rien dans leurs Livres, qui ne sont remplis que de contes & de fables.

Voilà, mes cheres Sœurs, un precis de ce qui regarde la Religion & le Gouvernement

des Peuples du Carnate : Vous ſouhaittez quelque choſe de plus particulier ſur ce qui me regarde, & ſur les benedictions que le Seigneur verſe ſur cette Chrétienté naiſſante : c'eſt à quoi je vais ſatisfaire.

J'entrai dans cette Miſſion le 20. du mois de Mars de l'année 1719. Je n'y fus pas trois ſemaines qu'il penſa m'arriver un petit accident. La nuit du Samedi Saint on vint m'avertir qu'un Miſſionnaire qui demeuroit à trois lieuës, étoit tombé malade, & hors d'état de célébrer la fête de Pâques. Je partis ſur l'heure, & j'arrivai à ſon Egliſe le jour de Pâques à trois heures du matin. Les Chrétiens dont toute la campagne étoit couverte, ſe tenoient en garde contre les voleurs, qui depuis peu avoient

pillé cette Eglise. Comme ils me prirent moi & mes Catechistes pour ces voleurs, ils s'armerent de pierre & de batons poussans des cris affreux, & je vis le moment qu'ils alloient fondre sur nous. Mais le Seigneur permit que je me fisse enfin reconnoître. Je baptisai ce jour-là 28. personnes : à dix heures du soir, je commençai dans une vaste pleine une belle Procession, où l'on porta sur un brancard bien orné la Statuë de la sainte Vierge. La nuit fut éclairée par trois cens flambeaux, & par quantité de feux d'artifice qui joüoient sans discontinuer. Une grande multitude de Chrétiens & d'Idolâtres furent charmez de cette cérémonie, qui dura depuis dix heures du soir jusqu'à trois heures du matin. L'appareil de

ces ſortes de Fêtes contribuë beaucoup à donner aux Indiens une grande idée de nos Myſteres.

Vous ne ſçauriez croire avec quelle foi, quelle piété, quelle ferveur ces nouveaux fideles s'approchent des Sacremens. Dès que le Miſſionnaire eſt arrivé dans une Egliſe, ils s'y rendent de fort loin pour participer aux Saints Myſteres. Après avoir voyagé tout le jour ſous un ſoleil brûlant, n'ayant pris le matin qu'un peu de ris froid, ils arrivent ſur le ſoir accablé de ſueurs & de fatigues. Ils boivent pour tout ſoulagement un peu d'eau, & paſſent la nuit couchez ſur la terre. Ils fondent en larmes & ſont inconſolables en s'accuſant des fautes les plus légéres. A la priere du ſoir lorſqu'on recite

l'acte de Contrition, ils se frappent la poitrine, & ne s'expriment que par des sanglots réïterez.

Aux Fêtes solemnelles les Chrétiens les plus aisez mettent en commun quelque argent pour donner à manger à tous les autres, & par là ils entretiennent entre eux cet esprit d'union & de charité qui édifie les Payens même. C'est ordinairement à ces Fêtes qu'on administre le saint Baptême. Les Catechistes nous amenent par troupe ces pauvres Idolâtres, qui n'ont pas plûtôt connu le vrai Dieu qu'ils secoüent avec joïe le joug du Demon qui les a tenus si long-tems captifs. J'admire quelque fois les miracles de la grace dans certains vieillards, qui nonobstant les plus forts préjugez touchant

leurs Divinitez, reçoivent le ſaint Baptême, ſans que la foi de nos Myſteres trouve dans leurs eſprits la moindre reſiſtance.

Ceux qui ſe convertiſſent à la foi, ont ſouvent de cruelles contradictions à ſoûtenir du côté de leurs Parens Idolâtres, qui les maltraitent, & les chaſſent de leurs familles ſans vouloir communiquer avec eux. Dans cet excès de tribulation, ils viennent nous faire le recit de leurs peines. » Mon Pere,
» diſent-ils, avec une foi vive,
» je ſouffre infiniment, mais je
» ſuis content pouvû que la vo-
» lonté de Dieu s'accompliſſe,
» & que le Ciel devienne le
» prix de mes ſouffrances. J'ai vû pluſieurs Chrétiens qu'on a voulu forcer de donner leurs filles en mariage aux Idolâtres,

&

& qui l'ayant refusé constamment, ont été exposez aux plus indignes traittemens: quelques-uns sont morts de miseres, tous furent chassez de leur Payis : leur crime étoit d'adorer le vrai Dieu. Ils ont soutenu cette persécution, avec une fermeté, une foi, & un courage dignes des heros de la primitive Eglise. On les voyoit abandonner leurs emplois, leurs maisons, leurs parens, leurs amis, sans se plaindre, ni murmurer, chargez de leurs petits enfans, obligez de chercher un asile dans une terre étrangere, n'ayant d'autre ressource pour vivre que dans une ferme confiance en la Providence. Ces exemples d'une vertu héroïque dans de nouveaux Fidelles, nous consolent des pas que nous faisons pour les faire entrer

dans la voye du ſalut, & nous rempliſſent d'une joye pure & ſolide.

A la derniere fête de Noël le Seigneur glorifia ſon ſaint Nom d'une façon ſinguliere dans les Etats d'un Prince, où l'Evangile n'avoit pû encore pénétrer. Il y avoit quatre mois que ſept perſonnes y étoient cruellement tourmentées du Démon : deux moururent dans l'obſeſſion : les cinq autres n'ayant plus d'autre reſſource que dans le vrai Dieu, furent amenez à l'Egliſe de *Chruchſnabouram* les fers aux pieds, & les mains liées derriere le dos. Dès qu'ils furent arrivez, je chargeai un Catechiſte d'aller enlever de ſa maiſon & de celle de ſes parens toutes les Idoles & toutes les marques de ſuperſtition qu'ils y trouveroient. Le lendemain

après la Messe, je commençai l'exorcisme : j'avois fait illuminer l'Eglise pour rendre la Fête plus éclatante. La nouveauté du spectacle y avoit attiré une grande foule de Chrétiens & d'Idolâtres. Le Seigneur exauça la foi de ces malheureux esclaves du Demon. A la fin de l'exorcisme, ils se trouverent tranquilles & tout-à-fait affranchis d'une si cruelle servitude. Je leur fis ôter les fers : leurs Compatriotes étoient étonnez de voir tant de douceur en des personnes dont ils n'avoient pû moderer la fureur.

Le Prince qui avoit été témoin de l'obsession & qui avoit fait enchaîner l'un de ces cinq Idolâtres qui étoit son Intendant, ne fut pas moins surpris. Il me fit dire qu'il avoit dessein de me venir voir. Il vint

en effet le jour de Noël en grand cortege ſur les quatre heures du ſoir. C'eſt un vieillard âgé de 65. ans. Dans mon entretien j'inſiſtai fort ſur la délivrance de ces poſſedez , comme ſur une preuve de la verité de la Religion , que j'étois venu de ſix mille lieuës lui annoncer pour le ſalut de ſon ame. Le Prince & ceux de ſa ſuite convinrent qu'un Dieu ſi puiſſant ne pouvoit être que le vrai Dieu. Après une demie heure d'entretien , il ſe retira auprès de l'Egliſe , & il me fit dire qu'il vouloit me parler en ſecret. Il ſe fit lire durant plus d'une heure les principales preuves de la Divinité ; & de tems en tems il ſe recrioit : c'eſt ici la pure verité.

L'Egliſe étoit aſſez bien ornée : quand l'heure de la prie-

re eut sonné, le Prince y assistea, & il parut trés édifié de la pieté & de la modestie des Fidelles. La priere finit : » Qu'on reste ici, dit-il à ceux de sa « Cour, je vais prendre con- « gé du Pere. » Il vint seul dans un endroit où je l'attendois, & là durant un quart d'heure je l'entretins du vrai Dieu, du Paradis, de l'Enfer, de la fausseté des Divinitez qu'il adoroit. Il convint de tout : » Je veux, dit-il, embrasser votre Re- « ligion, admettez-moi, je « vous prie, dès ce moment « au nombre de vos Disciples. « Alors il me salua en portant les deux mains jointes sur la tête, qui est la marque du plus grand respect, & il se retira. Le lendemain je lui envoyai un Catechiste avec des Livres où nos Mysteres sont expliquez.

Il se les fit lire durant quelques jours sans se déclarer, & il n'a point encore fait paroître qu'il voulût soûtenir les démarches qu'il avoit faites le jour de Noël.

Ce Prince a parmi ses Courtisans grand nombre de Brames, qui nous traversent presque dans toutes les Cours où ils ont les premieres charges. J'ai appris qu'ils avoient persuadé à ce Prince que j'étois le plus grand Magicien qu'il y eût dans les Indes, & que ce n'étoit que par la vertu de mes enchantemens, que les cinq personnes avoient été délivrées du Demon. Ce Prince est trés-foible sur cet article : il entretient même à sa Cour un Magicien pour lever les sorts qu'on pourroit jetter sur lui. J'ai invité ce Magicien à me venir voir,

afin de nous communiquer l'un à l'autre nos secrets. Il m'avoit donné sa parole, mais il ne l'a pas tenuë.

Six ou sept jours après la visite du Prince, je lui envoyai un panier de raisins auquel j'avois appliqué quelques cachets : c'est un fruit rare en ce Payis. Les Brames qui étoient auprès de lui, l'avertirent de n'y pas toucher. » Voyez-vous ces cachets, dirent-ils, ils couvrent « quelque sortilege, & si vous « touchiez il vous arriveroit « uelque malheur. » Le Prince rop credule n'osa toucher au iisin, quelque envie qu'il eût 'en manger. Peu de jours arès un de mes Catechistes éant allé le saluer de ma part :)tez les cachets de ce panier, « ii dit-il, le respect que j'ai « our le Pere m'empêche de «

les lever moi-même. » Le Catechiſte obéït, & le Prince mangea des raiſins avec avidité. Les Brames furent un peu déconcertez de cet expédient.

Une autre fois que j'envoyai ſaluer un autre Prince par un Catechiſte, je lui ordonnai de porter ſur ſon bras un Livre de la Religion d'une forme particuliere, afin de piquer ſa curioſité. Cet innocent ſtratageme réüſſit : le Prince demanda au Catechiſte quel étoit ce Livre ; & ayant appris que c'étoit la Loi du vrai Dieu, il ſe le fit lire bien avant dans la nuit. Un Brame Aſtrologue ſouffrant avec impatience que le Prince prît goût à cette lecture, vint avec ſon Livre d'Aſtrologie à la main : » Prince, lui dit-il avec » une eſpece d'entouſiaſme, » ſelon le cours preſent des é-

toiles, il ne vous eſt plus «
permis de reſter ici ; retirez- «
vous au plûtôt. Le Prince o- «
béït, & congedia ſon Lecteur.

La ſeconde ſemaine de Carême, comme je finiſſois ma retraite annuelle ; il m'arriva une petite humiliation. Un parti conſidérable de Mores vint pour m'enlever dans l'Egliſe de *Chruchſnabouram*. Dès le matin ils demanderent à me parler : on leur répondit que j'étois en prieres, & que je ne voyois perſonne. Ce refus les ſurprit : ils entrerent dans l'enceinte de la maiſon, & ce fut toute la journée un flux & reflux continuel de ces gens-là, ſans rien communiquer de leur deſſein. Ils avoient deux Brames à leur tête, qui, comme je crois, étoient les auteurs de cette entrepriſe. Comme ils craignirent que les Chrétiens

ne priſſent ma défenſe,ils s'adreſſerent au Prince tributaire du Seigneur More qui commandoit le détachement, & le firent prier d'envoyer la garniſon de la fortereſſe pour tenir mes Diſciples en reſpect. Le Prince qui m'affectionnoit, s'en excuſa ſur ce qu'il ne pouvoit pas exercer des actes d'hoſtilité ſur les terres d'un Prince ſon voiſin avec qui il étoit en paix. Sur quoi les Mores prirent le deſſein de m'enlever dans l'obſcurité de la nuit & ſans éclat. Je n'appris ce détail que le lendemain. Je ne ſçai comment le Commandant de la fortereſſe de *Chruchſnabouram* eut connoiſſance de leur deſſein : il vint me trouver à cinq heures & demie du ſoir pour me donner avis que les Mores tramoient un complot contre ma perſon-

ne, qu'ils s'étoient déja empa-
rez de toutes les avenuës de ma
maiſon ; & il me conſeilla de
me réfugier dans la fortereſſe.
Je ſuivis ſon conſeil, je ſortis
par une iſſuë inconnuë aux Mo-
res, & je me retirai dans la
Fortereſſe où je paſſai la nuit.
Les Mores s'étant apperçus de
quelque mouvement, & ayant
appris enſuite que j'étois dans
la Fortereſſe, ſe retirerent à leur
camp. A huit heures du ſoir ils
m'envoyerent inviter à me ren-
dre au camp, où leur Com-
mandant ſouhaittoit avec paſ-
ſion de me voir. Je leur fis ré-
ponſe qu'un pénitent & un ſo-
litaire comme moi, ne voyoit
pas volontiers le grand monde.
Comme ils décamperent le len-
demain matin, je retournai
dans mon Egliſe, où mes Chré-
tiens m'accompagnerent.

Je ne sçai quel étoit le dessein de ces Mores, ni quel parti ils m'eussent fait, si j'étois tombé entre leurs mains. Tout ce que je sçai, c'est que les Brames nous ont souvent suscité de facheuses persécutions, en leur persuadant que nous avons l'art de faire de l'or. C'est sous cette fausse accusation qu'ils maltraittent quelquefois les Indiens d'une maniere cruelle; & que tout recemment ils retinrent un de nos Missionnaires deux ans entiers dans une rude prison, & qu'ils l'appliquerent deux fois à la torture.

Quelque tems avant que les Mores entreprissent de m'enlever, j'admirai des effets bien sensibles de la Providence de Dieu sur ses Elus. Un Idolâtre étant venu par hazard de fort loin dans le Village où je me

trouvois, y tomba dangereusement malade : des Chrétiens lui parlerent du vrai Dieu : il demanda à me voir, je l'instruisis autant que la nécessité pressante pouvoit le permettre, je lui conferai le Baptême qu'il demandoit avec ferveur, & il mourut le lendemain dans de grands sentimens de pieté.

Quatre autres Adultes furent favorisez presque en même tems de la même grace. Il y avoit parmi eux un Brame qui seroit mort infailliblement dans l'Idolâtrie, s'il fut resté dans sa famille. La conversion d'un Brame est un vrai miracle de la grace, tant ils ont d'obstacles à surmonter. Celui dont je parle étoit âgé de 65. ans, & contre la coutume de ceux de sa Caste, il aimoit assez les Prédicateurs de l'Evangile : il a-

voit même contribué à nous faire avoir un emplacement dans la ville de *Devandapallé* pour y bâtir une Eglise. Dieu a voulu sans doute récompenser cette bonne œuvre : il arriva de trente lieuës loin dans une Eglise où j'étois, il tombe malade, il envoye à deux heures après minuit me demander quelque soulagement. Je lui portai de l'eau de melisse qui le fortifia. Bien qu'il eût toute sa presence d'esprit, je m'apperçus qu'il étoit dans un danger extrême, & comme il étoit assez instruit de nos Mysteres, je lui administrai le saint Baptême qu'il me demanda, & une heure après il mourut.

Ces miracles continuels de la misericorde du Seigneur dont nous sommes témoins, nous dédommagent au centuple des

croix que nous avons à souffrir, & de la penitence continuelle qu'il nous faut pratiquer. La vie que nous menons est assurément austere, soit par la qualité des alimens, soit par la fatigue des voyages, soit par les persécutions & les dangers ausquels nous sommes sans cesse exposez. Vous sçavez sans doute que le ris, quelques légumes, & de l'eau sont toute notre nourriture : cette austerité est absolument nécessaire en ces Contrées, sans quoi il ne seroit pas possible d'y établir la Religion. Les Castes honorables ne vivent que de ris & de légumes, & on a le dernier mépris pour ceux qui usent d'autres alimens. D'ailleurs les Pénitens Gentils, car le Démon a aussi ses martyrs, observent cette austerité de vie. Nous avons auprès de

nous un Chrétien qui a été autrefois au ſervice d'un de ces Pénitens. Il nous a rapporté que ce Penitent ne mangeoit à midi que du ris & des légumes, & que le ſoir il ſe contentoit de boire un peu d'eau, s'occupant tout le reſte de la journée à reciter les loüanges de ſes faux Dieux. Si nôtre vie étoit moins auſtere que la leur, & le Miſſionnaire, & la Religion qu'il prêche, tomberoient dans le mépris.

Nos voyages ſont penibles : on ne trouve ſur la route aucun lieu pour ſe retirer. Juſqu'à preſent j'ai preſque paſſé toutes les nuits ſous un arbre expoſé aux vents & à la pluye. Quelquefois je me retire dans un Temple d'Idoles, quand il s'en trouve ſur le chemin : mais on y eſt d'ordinaire mangé d'in-

ſectes. Tandis que les Chrétiens qui m'accompagnent me preparent un peu de ris & des legumes, je recite mon Office, & après quelques heures d'un repos aſſez interrompu, je continuë mon voyage. Je n'en fais gueres que je n'aye le viſage, les mains & les pieds tout brûlez, ſans trouver une ſeule goutte d'eau pour appaiſer une ſoif ardente. C'eſt par une protection particuliere de Dieu qu'il nous arrive ſi peu d'accidens dans ces voyages : car outre que le payis eſt rempli de voleurs, nous avons par tout des ennemis du nom Chrétien, qui ſçavent les routes que nous tenons, & qui pourroient aiſément nous égorger pendant la nuit.

Voila, mes cheres Sœurs, un recit vrai dans toutes ſes circonſtances de la vie que je me-

ne depuis 16. mois que j'ai eu le bonheur d'entrer dans cette Miſſion. Je vous demande plus que jamais le ſecours de vos prieres, c'eſt ce que j'attends de votre amitié. Je ſuis, &c.





LETTRE DU PERE LE GAC,

Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

A Monsieur le Chevalier HEBERT *Gouverneur de Pontichery.*

A Chruchsnabouram ce 10. Decembre 1718.



MONSIEUR,

La P. de N. S.

Le desir que vous avez d'être instruit des bénédictions que Dieu répand sur nos travaux,

est l'effet de votre zele pour le progrès de la foi dans ces Contrées idolâtres. Le devoir aussi bien que la reconnoissance me portent également à satisfaire une inclination si digne de votre pieté. D'ailleurs les dernieres paroles que vous me dites, lorsque je partis de Pontichery pour retourner dans les Terres, sont pour moi des ordres, ausquels je me ferois scrupule de manquer. C'est donc pour m'y conformer que j'ai l'honneur de vous entretenir de ce qui est arrivé de plus considérable depuis deux ou trois ans dans notre Mission de Carnate.

L'experience que vous avez, Monsieur, de ce qui se passe dans l'Inde, ne vous laisse pas ignorer combien il s'y trouve d'obstacles à la propagation de l'Evangile. Un des plus grands

vient de la part des *Gouroux*, que les Indiens regardent à peu près ici de même que nous regardons en Europe les Directeurs & les Peres Spirituels; avec cette difference que ces *Gouroux* n'ont d'autre application que d'amasser de l'argent; & d'en tirer par toute sorte de voyes de ceux qui s'abandonnent à leur conduite.

Mais ce qui m'a étrangement surpris, c'est de voir que les Indiens qui la plûpart sont convaincus de la vie déréglée de ces prétendus Directeurs, & qui même sont souvent les témoins & les complices de leurs désordres, ne laissent pas d'avoir pour eux la plus profonde vénération, & de regarder comme un peché énorme les plus légeres fautes qu'ils commettroient à leur égard.

Quelques-uus d'eux gardent en apparence le celibat, tandis qu'en ſécret ils ſe livrent aux plus grands excès du libertinage. Les autres ſont mariez, & c'eſt des vexations faites à leurs Diſciples qu'ils entretiennent leur nombreuſe famille. L'argent qu'on leur preſente, ce n'eſt point à titre d'aumône qu'ils le reçoivent : ils le regardent, comme une dette, à laquelle on ne peut manquer de ſatisfaire ſans mériter les plus cruelles inſultes. Ils ont une liſte exacte de leurs Diſciples : ils ſçavent en quel lieu ils demeurent, & ſur tout s'ils ſont riches. Il y en a qui envoyent de tems en tems quelque Domeſtique pour viſiter leurs Diſciples, & pour lever le tribut ordinaire : mais comme la preſence du *Gourou* a quelque cho-

ſe de plus impoſant, la plûpart ne s'en fiant qu'à eux-mêmes, parcourent en perſonne les Villes & les Bourgades où demeurent leurs dévots & dévotes. Ils marchent preſque toujours accompagnez de leurs femmes, de leurs enfans, & de leurs Domeſtiques. On juge de leur mérite & de la ſomme qu'on doit leur payer, à proportion que leur ſuite eſt nombreuſe.

Quand le *Gourou* eſt prêt d'arriver en un lieu, on a ſoin d'en donner avis à ſes Diſciples : les principaux de ce lieu vont le recevoir, & le conduiſent au ſon des inſtrumens, dans le logement qu'on lui a préparé. on le défraye lui & ſa ſuite durant ſon ſéjour, c'eſt-à dire, juſqu'à ce qu'on lui ait remis la ſomme dont on eſt convenu : car il n'y a point de cré-

dit à eſperer, il faut vendre ou emprunter dequoi le ſatisfaire. Si quelqu'un refuſe de payer ſa taxe, il eſt cité auſſi-tôt devant le *Gourou*, qui lui reproche ſon peu de zele & de pieté. Si ces reproches ſont inutiles, il le fait battre en ſa preſence, ou bien, ce qui eſt le comble de l'infamie, il lui fait couvrir le viſage de fiente de vache, il le déclare retranché de ſa Caſte; & il n'eſt réhabilité qu'en donnant beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en demandoit d'abord.

On voit de ces *Gouroux* qui impriment un fer rouge ſur les épaules de leurs Diſciples: mais c'eſt là une grace qu'ils n'accordent qu'après avoir tiré d'eux quelques fanons. * En d'autres endroits ils tien-

* Un fanon vaut cinq ſols de notre monnoye.

nent des assemblées nocturnes, où se rendent les plus fervens Disciples de tout sexe. Là après avoir bû abondamment de la raque, & s'être remplis de toute sorte de viandes, ils s'abandonnent aux plus infames excès. Tels sont les Ministres dont le Demon se sert pour retenir ces peuples dans l'Idolâtrie, & pour arrêter le progrès de l'Evangile.

Un de ces *Gouroux* vint il y a peu de tems à *Cotta Cotta*, où quelques-uns de ses Disciples avoient embrassé la Loi Chrétienne. Il se déchaîna fort contre eux & contre la Religion qu'ils professoient. Ces généreux Néophytes allerent le trouver, & lui demanderent si c'étoit un crime de reconnoître & adorer le seul vrai Dieu. Le *Gourou* qui n'avoit point de rai-

ſons ſolides à leur oppoſer, eut recours aux menaces ordinaires de les déclarer déchus de leur Caſte. Les Néophytes donnerent avis de ce qui ſe paſſoit aux Chrétiens des Villages voiſins : ceux-cy s'aſſemblerent en foule dans cette petite Ville, & là ſous les yeux du *Gourou*, ils paſſerent la plus grande partie du jour & de la nuit à reciter leurs prieres, à chanter des Cantiques ſpirituels, & à lire publiquement les Livres qui traittent des veritez de la foi, & qui refutent les erreurs des Gentils.

Le Prince qui fut informé du tumulte qu'excitoit le *Gourou*, le blâma de ſon imprudence, & lui conſeilla de ſe retirer le plus ſecrettement qu'il lui ſeroit poſſible. Il ſuivit ce conſeil, & perdant l'eſperance de

reduire ses anciens Disciples, il sortit de la Ville à petit bruit. Les Chrétiens qui se douterent, qu'il iroit publier ailleurs que sa presence avoit confondu les déserteurs d'entre ses Disciples & qu'il les avoit punis, comme ils le méritoient, le suivirent de Bourgade en Bourgade, & enfin s'étant trouvez dans une petite Ville où le *Gourou* s'étoit retiré, & où ils l'avoient encore poursuivi, ils assemblerent les principaux habitans, & en leur presence, celui des Chrétiens qui portoit la parole au nom de tous, refuta d'abord avec autant de modestie que de force les calomnies que répandoit effrontément le *Gourou*, & il exposa ensuite en peu de mots l'excellence de la Religion Chrétienne, & les raisons qu'ils avoient

euës de l'embraſſer. Dieu donna tant de bénédictions à ſes paroles, que les Gentils même ſe déclarerent en faveur des Chrétiens : ce qui acheva de confondre ce faux Docteur. Les Chrétiens euſſent pû lui reprocher ſa vie ſcandaleuſe, mais un reſte de reſpect qu'ils conſervoient pour lui, les empêcha de reveler publiquement ſes honteux excès.

Voici un autre trait de la malice des *Gouroux*. Un infidele nommé *Rangappa* de la Caſte des Tiſſerans, & qui avoit la réputation d'un homme d'eſprit & de probité, ſe détermina à ſe faire inſtruire des veritez du Chriſtianiſme. Son exemple fut imité de pluſieurs Idolâtres. On s'aſſembloit chez lui tous les ſoirs, la priere s'y faiſoit en commun, & elle étoit ſuivie de

l'explication de nos Mysteres que faisoit le Catechiste. Le *Gourou* qui n'étoit qu'à trois lieuës de là, fut averti du dessein de *Rangappa*, & il se rendit aussi-tôt au Village, ne pouvant se resoudre à perdre un de ses plus fideles Disciples, c'est-à-dire, celui dont il tiroit le plus d'aumônes. Il assembla ses autres Disciples, & leur déclara le dessein qu'il avoit de punir d'une maniere éclatante le perfide qui vouloit l'abandonner. Quelques-uns d'eux lui remontrerent modestement que le Catechiste étoit chez *Rangappa*; qu'il ne manqueroit pas de le défier à la dispute en presence des principaux du Village; que selon les apparences il n'en sortiroit pas à son honneur; que du caractere dont étoit son ancien Disciple on ne

devoit pas eſperer qu'il changeât de réſolution ; que d'uſer contre lui de violence & d'en venir aux voyes de fait, c'étoit s'expoſer à être cité devant le Prince ; que l'affaire portée à ce tribunal diminueroit le zele & les liberalitez de ſes Diſciples ; qu'enfin tout ce qu'il pouvoit faire pour le preſent, c'étoit d'uſer de menaces. Ce fut en effet le parti qu'il prit : il menaça, il invectiva contre le Miſſionnaire, & il ſe livra à tous les emportemens d'une fureur inutile.

La maniere dont ce *Gourou* reçoit ſes aumônes, eſt tout-à-fait riſible. Il s'entoure le corps d'une ſimple toile : il tient d'une main une petite bequille, & de l'autre un panier d'ozier. Il a ſur la tête un petit panier ouvert en forme de bonnet.

Dans cet équipage il marche à grands pas chantant les louanges de son Dieu : il ne s'arrête point pour demander l'aumône : ceux qui la doivent faire, se presentent à la porte de leur maison, & lui, baissant la tête, reçoit ce qu'on lui donne dans son bonnet d'ozier : quand ce bonnet est presque plein, il le vuide dans le panier qu'il tient à la main.

Rangappa avoit eu auparavant un autre *Gourou* dont il raconte toute sorte d'infamies. Pour toute instruction il lui avoit donné une demie aulne de toile sur laquelle il avoit imprimé ses deux pieds, lui ordonnant de faire tous les jours un sacrifice à cette toile. C'étoit, disoit il, un moyen infaillible d'expier ses pechez, & d'obtenir le Ciel. Ce prétendu sacrifice consistoit à étendre la toile par terre, à y jetter quel-

ques fleurs, & à brûler de l'encens. C'est ainsi que le Démon se jouë de ces pauvres Idolâtres. *Rangappa* cherchoit depuis long-tems la verité, depuis qu'il l'a trouvée, il est rempli d'un saint zele pour la faire connoître aux autres.

On ne commence gueres à faire des Instructions dans une Bourgade, que l'ennemi du nom Chrétien n'y excite incontinent quelque orage. Quelques familles de Gentils convaincus de la verité de notre sainte Religion, avoient fait prier un de mes Catechistes de venir dans leur Village pour les instruire. A peine y fut-il arrivé, que deux soldats Maures entrerent dans la maison où les Proselytes étoient assemblez: » Nous venons icy, dirent-ils, de » la part du Brame à qui ap-

partient ce Village : il a ap- «
pris qu'un eſpion s'y étoit «
refugié, & nous avons ordre «
de nous ſaiſir de ſa perſonne. «
Le Catechiſte qui eſt encore
jeune, mais qui a beaucoup
de fermeté : C'eſt à moi, «
leur répondit-il, que vous «
en voulez : C'eſt volontiers «
que j'irai trouver le Brame. «
Incontinent il ſuivit les ſoldats.

Lorſqu'il fut en preſence du
Brame, il lui dit d'un ton ferme ; » Vous ſouhaittez ſçavoir «
qui je ſuis & ce que je viens «
faire dans votre Village : j'y «
viens enſeigner la verité à «
ceux qui veulent la connoî- «
tre. » Le Brame après quelques
railleries, chercha à l'intimider, ſuppoſant toujours qu'il
étoit l'eſpion d'une Ville voiſine avec laquelle il étoit en

guerre ; & le faiſant dépoüiller de ſes vêtemens il étala avec affectation les divers inſtrumens dont on ſe ſert pour punir les criminels. Le Catechiſte parut peu touché de cet appareil : » La Religion que je » prêche, dit-il, eſt connuë » dans pluſieurs villes voiſines : » le principal Brame qui les » gouverne a reçu avec eſtime » le *Saniaſſi* * dont j'exécute les » ordres : j'arrive d'une Bourgade qui n'eſt qu'à une demie » lieuë d'ici, où j'ai demeuré » quelques jours : ceux qui y ſont » les plus diſtinguez par leur rang » ne pouvoient ſe laſſer d'entendre la lecture des Livres qui » expliquent les veritez que » j'enſeigne.

Ces paroles ne firent nulle

* C'eſt le nom qu'aux Indes on donne aux Miſſionnaires.

impression sur le Brame, & il ordonna que le Catechiste fût renfermé pendant la nuit dans une étroite prison. Cette prison touchoit la maison du Brame, & il lui fallut entendre toute la nuit la lecture que le Catechiste faisoit à haute voix des Livres qui contiennent l'explication de nos saints Mysteres. Le Brame le fit comparoître le lendemain : Deux principaux habitans d'un Village voisin qui se trouverent presens, & qui connoissoient le Catechiste, rendirent un témoignage honorable à son innocence & à sa vertu ; de sorte que le Brame ne put se défendre de lui rendre la liberté ; mais il lui défendit expressément de reparoître sur les Terres de sa dépendance. » Vos Terres, repliqua le Catechiste, « ne s'étendent tout au plus «

» qu'à deux ou trois lieuës d'i-
» ci : tout l'univers eſt de la dé-
» pendance du vrai Dieu que
» j'adore : c'eſt à ſon tribunal
» que je vous cite, pour y rendre
» compte des obſtacles que vous
» apportez à la prédication de
» ſa ſainte Loi. Ce qui eſt à
craindre, c'eſt que ces pauvres
Infideles qui témoignoient tant
d'ardeur de ſe ſoumettre à l'E-
vangile ne perſeverent dans leur
infidelité. C'eſt ce qui arrivera,
à moins que Dieu par ſon infi-
nie miſéricorde ne leur inſpi-
re le courage d'aller ailleurs
pour achever de ſe faire inſ-
truire.

L'oppoſition que ces peuples
ont à la verité eſt ſi grande, que
ce qui devroit produire dans
leurs eſprits de l'eſtime pour la
Religion, ne ſert ſouvent qu'à
leur en donner plus d'horreur.

La lumiere ne ſemble luire à leurs yeux que pour les aveugler davantage. Une fervente Chrétienne aſſiſtoit avec beaucoup de charité une pauvre femme idolâtre qui étoit malade, & que ſes plus proches avoient abandonnée : ſon deſſein étoit de ſauver ſon ame en la ſoulageant dans les beſoins de ſon corps. Dieu benit ſes intentions ; & elle eut la conſolation de lui faire adminiſtrer le ſaint Baptême , auquel elle l'avoit diſpoſée depuis long-tems. Après ſa mort qui ſuivit de près ſon Baptême , elle aida à l'enſevelir , & à lui rendre les derniers devoirs. Ses parens Gentils au lieu d'applaudir , comme ils le devoient , à une action ſi charitable , prétendirent que par cette action même elle étoit déchuë de ſa Caſte, & qu'il

falloit la chaſſer non ſeulement de leur maiſon, mais encore du Village. En effet comme elle revenoit de l'enterrement avec une autre Chrétienne, les Chefs du Village ſe preſenterent à elles, & les yeux étincellans de fureur les menacerent de les lier avec le cadavre dont elles venoient de faire les obſeques. » Ce ſeroit un grand » honneur pour nous, répondi- » rent-elles, ſi Dieu nous ju- » geoit dignes de ſouffrir la mort » pour la foi que nous avons » embraſſée.

La conſtance des nouveaux Chrétiens & des Proſelytes eſt ſouvent éprouvée par des maladies ou par des pertes qui leur ſurviennent. C'eſt alors qu'ils ont à ſoûtenir les reproches des Infideles, qui ne manquent pas de regarder ces diſ-

graces comme un châtiment de leurs Dieux abandonnez. J'en ai vû qui étant sur le point de recevoir le Baptême auquel on les avoit long-temps préparez, se sont replongez dans l'idolâtrie, & toute la raison qu'ils apportoient de leur inconstance, c'est que leurs Dieux leur avoient apparu en songe, & les avoient menacez de les exterminer eux & leur famille, s'ils renonçoient à la Religion de leurs Peres.

Depuis peu un Gentil qui a des parens Chrétiens, & qui n'attend que la conclusion d'un mariage pour suivre leur exemple, étant assis à la porte de sa maison au clair de la lune, vit un homme tel qu'on represente un de leurs faux Dieux qui vint s'asseoir auprès de lui: il tenoit d'une main un trident,

& de l'autre une petite cloche avec une calebaſſe dont on ſe ſert pour demander l'aumône. Le Spectre jetta ſur lui un regard menaçant : mais le Proſelyte qui avoit oüi parler de la vertu du ſigne de la croix, fit ſur ſoi ce ſigne adorable, & le Spectre diſparut.

Cette Miſſion de *Chruchſnabouram* eſt nouvellement établie, & cependant c'eſt une de celles où la Religion fait le plus de progrès. Je ne doute pas que la reception honorable que le Prince de *Tatimini* fit il y a quelques mois au P. de la Fontaine, n'y ait beaucoup contribué. Ce Prince qui eſt jeune, mais qui a plus de maturité d'eſprit qu'on en a d'ordinaire à ſon âge, envoya prier le Miſſionnaire de le venir trouver. Il lui aſſigna un logement, de-

vant lequel il fit dresser une grande tente pour ses Catechistes. A peine le Pere y fut-il arrivé, que le Prince vint le saluer : Il lui dit des choses obligeantes sur ce qu'il avoit appris de sa réputation, de son désintéressement, & de la pureté de la Loi qu'il enseignoit. Le Pere prit de là occasion de lui exposer les veritez de la Religion ; & l'attention du Prince ne laissa pas douter du plaisir qu'il prenoit à l'entendre.

Pendant les trois jours que le Pere demeura à *Tatimini*, le Prince lui rendit plusieurs visites. Il l'invita le troisiéme jour à venir voir un nouvel appartement qu'il faisoit bâtir dans son Palais ; & il lui donna des marques de bonté & même de respect qui surprirent

toute sa Cour. Enfin ayant appris que le Missionnaire vouloit se rendre le lendemain à son Eglise éloignée de 4. à 5. lieuës, il ordonna que douze porteurs de Palanquin coucheroient auprès de son logis, afin d'être à portée de partir au moment qu'il le souhaitteroit. Ces marques publiques d'estime de la part du Prince, ont fort accrédité la Religion dans cette Contrée.

La conversion du Chef d'un gros Village, de la Caste des *Rettis*, a été accompagnée de circonstances si singulieres & si édifiantes, que je ne puis me dispenser de vous en faire le recit. Depuis deux ans il étoit attaqué d'une maladie qu'on regardoit comme incurable, & que quelques-uns attribuoient à un malefice. Comme il est riche, il n'y a point de remedes

qu'on n'ait tenté inutilement pour ſa guériſon. Les Brames, ſelon leur coûtume, l'ont exhorté à appaiſer la colere des Dieux par des Sacrifices & ſur tout par de groſſes aumônes. Le malade fatigué de tant de remedes & de tant de vaines dépenſes, ſe livra à la plus noire mélancolie. Le déſeſpoir même le porta juſqu'à demander du poiſon pour terminer avec ſa vie les maux qu'il ſouffroit.

Un zelé Chrétien vint alors dans le Village pour des affaires domeſtiques. Le *Retti* eut la curioſité de le voir : le fruit de pluſieurs entretiens qu'ils eurent enſemble, fut que le malade demanda avec inſtance qu'on lui fît venir un Catechiſte pour lui expliquer la doctrine Chrétienne. Il y en avoit un à *Darmavaram*. Le plus jeu-

ne des freres du malade nommé *Condappa* se chargea de l'aller chercher. Il est surprenant combien ce jeune Gentil s'est toujours déclaré contre les fausses Divinitez : Il ne pouvoit souffrir qu'on leur fît des Sacrifices, ni qu'on leur rendît dans sa maison aucun culte : » Quelle » vertu, disoit-il, peuvent avoir » des Statuës de pierres & de » bois ! Comment exauceroient-» elles des vœux qu'elles n'en-» tendent point ? Comment re-» medieroient-elles à des maux » qu'elles ne connoissent point ? » Peut-on mettre au rang des » Dieux, des hommes dont la vie » infame feroit rougir les plus » grands scelerats ? C'étoit là le sujet ordinaire des contestations domestiques. Il avoua, depuis qu'il eût reçu le Baptême, que cette aversion des faux Dieux lui étoit comme naturelle.

Il alla donc trouver le Catechiſte à *Darmavaram*, & il le pria de venir à ſon Village. Le Catechiſte s'en excuſa d'abord ſur divers pretextes : enfin ne pouvant reſiſter aux prieres réïterées du Gentil, il s'y rendit ſécrettement, mais il n'y reſta que trois jours. La frayeur eut beaucoup de part à cette conduite du Catechiſte : il ſçavoit que dans le Payis où eſt le Village du *Retti*, on avoit fait couper une main & une oreille à des Etrangers pour un ſujet aſſez frivole, & il craignoit le même ſort, pour peu qu'on vînt à ſçavoir la raiſon qui l'avoit amené dans le Village.

Peu de jours après ſon départ, l'inquietude du *Retti*, & l'empreſſement qu'il avoit de ſe faire inſtruire, obligerent *Condappa* à aller trouver une ſeconde fois le Catechiſte, pour

l'engager à venir revoir le malade. Mais ayant appris à ſon arrivée que le Miſſionnaire étoit de retour dans ſon Egliſe de *Chruchſnabouram*, tranſporté de joye il partit dès le lendemain pour cet endroit accompagné du Catechiſte & d'un de ſes Parens. Il expoſa au Miſſionnaire tout ce qui s'étoit paſſé durant ſon abſence, le deſir ardent qu'avoit ſon frere d'apprendre les veritez de la foi, & il le pria de permettre qu'on tranſportât le malade à ſon Egliſe, afin qu'il eût le bonheur de recevoir le Baptême & de mourir à ſes pieds.

Le Pere blâma la timidité du Catechiſte, & conſentit avec plaiſir à la propoſition que lui faiſoit le jeune Gentil. » Mais, ajouta-t'il, faites reflexion que ſi vous ne » cherchez que la ſanté de vo-

tre frere, je ne vous réponds «
pas de sa guérison : notre pro- «
fession n'est pas de donner des «
remedes, mais d'enseigner la «
Loi du vrai Dieu. «

Condappa étant de retour à son Village, assembla tous les parens du malade, & il fut conclu qu'on le transporteroit au plûtôt à *Chruchsnabouram.* » Il faut vous avertir, dit *Condappa*, « que le Prédicateur de la Loi « Chrétienne commencera par « nous demander si nous avons « dans notre maison des Sta- « tues des faux Dieux, ou quel- « que autre signe d'Idolatrie : « & si cela est, il ne se fiera point « à nos paroles, il se persuade- « ra au contraire, que nous n'a- « vons en vuë que le rétablis- « sement de la santé de mon « frere. » Les parens du malade avoient de la peine à se laisser enlever leurs Divinitez, dans la

crainte qu'elles ne ſe vengeaſſent de cet affront. Je me
» charge, dit *Condappa*, de la
» colere de ces prétendus Dieux.
Après quoi les ayant mis dans un ſac, il alla les jetter dans un puits hors du Village.

Le lendemain on tranſporta le malade dans un brancart. Vingt de ſes parens l'accompagnerent, & en deux jours de marche ils arriverent à *Chruchſnabouram*. L'état du *Retti* excitoit la compaſſion. Outre la fiévre continuë, il étoit tourmenté d'une toux ſi violente, qu'on eût dit dans ſes fréquens accès qu'il étoit prêt d'étouffer : ſes mains & ſes pieds étoient couverts d'ulceres qui lui cauſoient des douleurs trés-aiguës. On le logea dans la maiſon du Miſſionnaire avec trois de ſes parens pour le ſoigner. Il n'y avoit qu'environ

huit jours qu'il y étoit arrivé, lorsque sur le minuit il cria au secours : le Pere y accourut, & le trouvant dans les convulsions d'un homme mourant, il lui jetta de l'eau benite & fit sur lui le signe de la Croix. Le malade revenant à soi : » Ah ! mon Pere, s'écria-t'il, ils me « tenoient à la gorge, je vous « conjure de ne pas differer plus « long-tems à m'accorder la « grace du Baptême. » On le porta le lendemain à l'Eglise & il y fut baptisé.

Depuis que le Néophyte eut été régénéré dans les eaux du Baptême, sa maladie diminua de jour en jour, & on commença à bien esperer de sa guérison. Ce fut alors que les Chrétiens de *Ballabaram* dépêcherent un exprès au Missionnaire afin de l'avertir que sa pre-

ſence étoit néceſſaire pour les conſoler & pour les fortifier dans le danger prochain où étoit leur Ville d'être aſſiégée par l'armée du Prince de *Maïſſour*. Le Miſſionnaire partit à l'inſtant, & à ſon arrivée il confera le Baptême à quatorze Catechumenes. Il en avoit baptiſé dix-huit deux mois auparavant. Après un aſſez long ſéjour qu'il fit dans cette Ville, comme il ſe diſpoſoit à aller viſiter les Chrétientez de *Devandapallé* & de *Ponganour*, il apprit que le *Retti* étoit tout-à-fait déſeſperé. C'eſt ce qui l'obligea de retourner à *Chruchſnabouram* dans l'eſperance de convertir à la foi pluſieurs parens du malade. Il y en avoit déja huit qui avoient reçu le Baptême, & vingt autres ſe diſpoſoient à le recevoir.

Lorſqu'on ſçut dans le Vil-

lage du *Retti* qu'il n'avoit plus que peu de jours à vivre, son frere aîné qui est *Dasseri*, c'est-à-dire, entierement dévoüé au culte de *Vichnou*, vint le trouver pour lui persuader de retourner dans sa maison. Le Neophyte lui répondit d'un ton ferme en presence de plusieurs Gentils, qu'il ne consentiroit jamais qu'on le tirât de l'Eglise du vrai Dieu, qu'il avoit mis en lui toute sa confiance, qu'il étoit le maître d'ordonner de sa vie & de sa mort, & qu'il étoit entierement soûmis à ses volontez. Alors *Condappa* adressant la parole à son frere aîné: Vous ê- «
tes témoin, lui dit-il, des senti- «
mens où est mon frere: j'ai ap- «
porté ici ses os, il est vrai, non «
pas pour lui procurer la santé, «
mais pour le mettre dans la voïe «
du salut; & vous voudriez les re- «

» porter dans notre village pour
» le précipiter dans l'enfer ! C'eſt
» à quoi je m'oppoſerai de toutes
» mes forces. Et ſur ce que dit le *Daſſery* que ſes parens étoient dans l'impatience de voir le malade avant ſa mort ; » Ils
» peuvent venir ici , répondit
» le moribond , comme ils y
» ſont déja venus. Pour moi
» je ne ferai jamais ce deshon-
» neur à la Religion du vrai
» Dieu que j'ai embraſſée. Puis parlant des ſoins que le Miſſionnaire avoit pris de lui : » Où
» trouverois-je un Pere , dit-
» il , qui eût pour moi une éga-
» le tendreſſe ? C'eſt à ſes pieds
» que je veux mourir.

Il mourut en effet la veille de Noël : ſes parens Gentils qui arriverent peu d'heures avant ſa mort , & qui avoient été preparez au Baptême par le Catechiſte , le demanderent

avec empressément. » Ne seroit-il pas à propos, leur dit le « Missionnaire, d'éprouver en- « core quelque tems votre conf- « tance ? Vous croyiez trouver « votre parent en meilleure san- « té, & vous le voyez prêt de « mourir. Votre foi n'en est-elle « pas ébranlée, & n'auroit-elle « pas besoin d'être affermie ? « Comme ils redoublerent leurs instances, le Pere ne crut pas devoir leur refuser ce qu'ils demandoient avec tant d'ardeur ? Il les baptisa au nombre de quatorze. Comme il faisoit le même jour son instruction aux Fideles dans l'Eglise, il fut obligé de la quitter pour venir faire la récommandation de l'ame du *Retti* qui agonisoit. Tous les Chrétiens le suivirent, & la douleur fut generale. Les larmes que le Ministre du Sei-

gneur ne put s'empêcher de répandre, jointes aux ſanglots des nouveaux Fideles, interrompirent pluſieurs fois les prieres. Enfin le malade mourut entre les bras du Miſſionnaire, comme il l'avoit ſouhaitté.

Ce qu'il y eut de particulier, c'eſt que la douleur qu'on venoit de témoigner, ſe changea tout à coup en des tranſports de joye. » Que je m'eſtimerois heu-
» reux, s'écrioit-on, de mourir
» de la ſorte, muni des Sacremens
» de l'Egliſe, & parmi le con-
» cours de tant de Fideles qui
» feront monter leurs prieres &
» leurs aumônes vers le Ciel
» pour l'ame du Défunt. La cérémonie des obſeques qui ſe fit le lendemain, ne contribua pas peu à confirmer dans la foi ſes parens nouvellement baptiſez. Le corps étoit porté ſur un

brancart couvert de toiles peintes, & orné de festons de fleurs & d'un beau luminaire. Tous les Chrétiens suivoient deux à deux recitant à haute voix les prieres de l'Eglise. Les Gentils même en furent surpris & édifiez : car toute la piété des Infideles en de pareilles cérémonies, se réduit à accompagner le corps du Défunt, à remplir l'air de cris lugubres, à se frapper les jouës & la poitrine, & à mettre un peu de ris cuit auprès du Cadavre qu'on va brûler ou enterrer.

Quand les *Rettis* Chrétiens furent de retour dans leur Village, ils eurent à essuyer des reproches amers de leurs Compatriotes. » Qu'étoit-il nécessaire, disoient-ils, de porter si « loin le cadavre d'un mourant ? « N'étoit-il pas plus à propos «

» de le laiſſer mourir au milieu
» de ſa famille, que d'aller inu-
» tilement implorer le ſecours
» d'un étranger ! ſa mort n'eſt-
« elle pas une preuve de la co-
» lere des Dieux auſquels vous
» l'avez fait renoncer ? Vous
» parlez en aveugles, répondi-
» dirent les Fideles, c'eſt le ſa-
» lut de l'ame de notre frere
» que nous ſommes allez cher-
» cher, & non pas la ſanté de
» ſon corps. Si vous aviez été
» témoins comme nous, de la
» charité avec laquelle on l'a
» traitté pendant quatre mois
» qu'a duré ſa maladie, vous
» prendriez des ſentimens plus
» favorables à la Loi chrétienne,
» & vous vous garderiez bien
» de blâmer notre conduite.

Ces reproches mêlez de railleries & d'inſultes que les Gentils faiſoient aux *Rettis* Chré-

tiens, les porterent à écrire au Missionnaire pour le prier de venir dans leur village : & afin de l'y engager plus efficacement, ils l'assurerent qu'il y trouveroit trente personnes disposées à recevoir le Baptême. Le Missionnaire se rendit à leurs prieres. Au moment qu'il approcha du village, les nouveaux Fideles allerent au devant de lui, escortez de soldats & des principaux de la Bourgade, avec des flambeaux & de la simphonie. Comme on avoit publié son arrivée dans les Bourgades circonvoisines, une foule de peuples se rendit au village, soit par curiosité, soit par le désir de connoître la nouvelle Loi dont ils avoient si souvent entendu parler.

Ce fut alors que les Neophytes fortifiez par la presence du

Miſſionnaire, reprocherent à leur tour aux Infideles leur aveuglement. » Nous paſſons dans vo-
» tre eſprit pour des inſenſez,
» leur dirent-ils, parce que nous
» ſuivons la Religion du vrai
» Dieu : Voilà celui qui nous l'a
» enſeignée : il eſt bien diffé-
» rent de vos Gouroux qui ne
» cherchent que votre argent.
» Celui-ci ne demande rien, & ce
» n'eſt que le déſir de nous pro-
» curer un bonheur éternel qui
» l'a attiré de ſi loin dans nos
» Contrées. Qu'avez-vous à ré-
» pondre aux ſalutaires inſtruc-
» tions qu'il nous fait ? Eſt-ce
» donc une folie de n'adorer
» qu'un ſeul Dieu ? & quelle eſt
» votre ſageſſe de croire que des
» Idoles de bronze & de pier-
» re ſoient de veritables Divi-
» nitez ? C'eſt ainſi qu'ils confondoient les Idolâtres. Mais

ſur tout ils ne pouvoient contenir leur joye, lorſqu'ils voyoient que les Brames qui paſſent pour les plus habiles du Payis, n'avoient rien à répondre aux queſtions que leur faiſoit le Miſſionnaire ſur divers points de Religion & de ſcience. Pendant le peu de jours que le Pere demeura avec ſes Néophytes, il baptiſa plus de cinquante perſonnes.

Peu de jours après ſon départ, un mariage qui ſe fit dans le voiſinage, mit les Fideles à une nouvelle épreuve. Le mari étoit Chrétien, & il obtint des parens de la fille qu'il épouſoit, qu'on n'obſerveroit dans ſon mariage que les cérémonies preſcrites par l'Egliſe, ſans y mêler aucune de celles qui s'obſervent parmi les Idolâtres : ce qui fut exécuté ponctuellement.

Le *Gourou* nommé *Chivalingam* le persécuteur le plus déclaré du Christianisme, se rendit aussi-tôt au village avec une suite nombreuse de ses Disciples. Son dessein étoit de faire casser le mariage, parce qu'il s'étoit fait sans sa permission ; ou du moins, s'il n'y pouvoit pas réüssir, de tirer une grossea mende. Après bien des invectives contre la Religion, il menaça de porter cette affaire au Tribunal du Prince ; il ne se promettoit rien moins que de faire condamner les nouveaux Fideles, & de faire proscrire le Christianisme.

Prasappa-Naidou (c'est le nom de celui qui gouverne tout ce Payis qu'on appelle l'*Ande-varou*) passoit pour un Prince également éclairé & infléxible. Deux exemples de sévérité lui avoient acquis cette réputation.

Comme il visitoit une de ses fortereſſes, des mécontens prirent le deſſein de l'y renfermer le reste de ses jours, & de lui substituer son frere dans le gouvernement. Le Prince fut averti du complot formé contre sa personne, & il partit lorsqu'on s'y attendoit le moins pour retourner à *Anantabouram* qui est sa Ville Capitale. Son retour précipité rompit les mesures des Conjurez, qui furent tous mis à mort à la reserve de son frere. Une autre fois qu'il étoit en voyage, ses porteurs le croyant endormi dans son Palanquin, s'échaperent en des discours peu respectueux pour sa personne. Il dissimula jusqu'à son retour. Quelques jours après il assembla les principaux de sa Cour, & il leur demanda quel châtiment méritoient

des ſerviteurs qui parloient a-
vec mépris de leur maître. Tous
répondirent qu'ils méritoient
la mort. Dès le lendemain ils
furent exécutez. Une juſtice ſi
rigide n'eſt pas ordinaire aux
Indes, où communément les
plus grands crimes ne ſont pu-
nis que de l'exil ou de quelque
amende pécuniaire.

Le *Gourou* dont je viens de
parler, alla donc à *Anantabou-
ram* pour préſenter au Prince
ſa Requête contre les Chré-
tiens. Mais quelque mouvement
qu'il ſe donnât, il ne put ja-
mais obtenir d'audience. Un
jour que le Prince alloit à la
promenade, il parut devant ſon
Palanquin le corps tout couvert
de cendres, l'épée nuë à la
main, & déclamant de toutes
ſes forces contre les Prédica-
teurs de la Loi chrétienne. Le

Prince l'écouta assez froidement, & il lui fit dire que les *Saniassis Romains* ne demeuroient pas dans ses terres, qu'ils residoient dans le payis de *Ballabaram* & que c'étoit là qu'il devoit porter ses plaintes.

Ces mouvemens du *Gourou*, qui ne laisserent pas d'inquiéter les nouveaux Fideles, furent suivis d'une autre épreuve. L'armée des Marastes dont le Payis est vers la hauteur du Goa, fait de fréquentes excursions dans cette partie de l'Inde, qui est habitée par les *Rettis* : elle y a porté le ravage tout récemment, & les Chrétiens y ont fait de grosses pertes soit en grains soit en troupeaux. Dès qu'il arrive quelque perte ou quelque disgrace à un Chrétien, les Gentils l'attribuent d'abord à ce qu'ils ont

quitté la Religion de leurs Peres : » C'eſt, diſent-ils, une pu» nition manifeſte de nos Dieux » irritez. » Les Chrétiens ne manquent pas de leur répondre que ces pertes les entretiennent dans l'humilité, qu'elles les détachent inſenſiblement de l'affection aux biens de la terre, pour les faire aſpirer aux ſeuls biens ſolides & veritables qui ſont les éternels. Mais ce qui dut édifier les Gentils, c'eſt de voir que les Chrétiens, nonobſtant leurs pertes, ſoulagerent par de groſſes aumônes, ceux que le fleau de la guerre avoit reduits à une extrême indigence.

Dans de ſi triſtes conjonctures ces fervens Chrétiens ne perdoient pas de vuë le deſſein qu'ils avoient de bâtir chez eux une Egliſe. Ils députerent deux

Néophytes à *Chruchsnabouram* Ville éloignée de 12. lieuës de leur Payis, pour representer au Missionnaire combien il étoit difficile qu'eux & leurs familles se rendissent de si loin à l'Eglise ; que s'il y en avoit une au milieu d'eux, le nombre & la ferveur des Fideles augmenteroient d'une maniere sensible. C'est dequoi le Missionaire étoit bien convaincu : mais la difficulté étoit d'en obtenir la permission du Prince, & c'étoit une démarche à laquelle on n'osoit s'exposer. Le Pere se hasarda néanmoins à lui envoyer un Catéchiste pour lui presenter des raisins de sa part : Ce fruit est estimé dans l'Inde, parce qu'il y est extrêmement rare. Le Prince reçut le present avec de grands témoignages d'estime pour le Pere, & il lui fit dire

qu'il ſeroit ravi de le voir. Ce favorable accueil raſſura les eſprits, & le Miſſionnaire après avoir imploré le ſecours de Dieu par l'interceſſion de ſaint Joſeph, ne ſongea plus qu'à ſe rendre dans le payis de *l'Andevarou.*

Le Prince ne fut pas plûtôt informé de ſon arrivée, qu'il dépêcha ſon premier Miniſtre pour le recevoir à la porte de la Ville. Il fut conduit au Palais à la clarté des flambeaux & au ſon des inſtrumens. Des *Maldars* (ce ſont des ſoldats Maures) ſe trouverent ſur ſa route pour le prier de hâter ſa marche, parce qu'il étoit attendu avec impatience. Le Prince étoit dans ſa grande ſalle d'audience : c'eſt une eſpece de théatre élevé de terre de trois à quatre pieds : le toict qui eſt

une platteforme, eſt ſoûtenu par de hautes colomnes : le parterre qui eſt vaſte & à découvert, eſt embelli de deux jets d'eau, l'un au bas du théatre, & l'autre à 60. pieds environ plus loin au milieu de deux rangs d'arbres. Le pavé étoit couvert d'un tapis de Turquie, ſur lequel le Prince étoit aſſis, appuyé à la maniere des Orientaux ſur un grand couſſin en broderie. Il avoit à côté de lui un poignard & une épée dont les poignées étoient d'agathe enrichies d'or : ſes parens & ſes principaux Officiers l'environnoient : les Brames occupoient le fonds de la ſalle, & le parterre étoit rempli de ſoldats & de bas officiers.

Auſſi tôt que le Prince apperçut le Miſſionnaire, il ſe le-

va, & après l'avoir ſalué, il lui fit ſigne de s'aſſeoir ſur des couſſins qui étoient auprès de lui. Le Pere refuſa cet honneur, & prit place à deux ou trois pas plus loin. Les Catechiſtes qui l'accompagnoient mirent aux pieds du Prince une Sphere, une Mappemonde, & d'autres ſemblables curioſitez. Puis le Pere fit tomber inſenſiblement l'entretien ſur la toute puiſſance du premier Etre, ſur ſon immenſité, ſon éternité, & ſur la fin qu'il s'eſt propoſée en creant l'homme raiſonnable. Le Prince l'ayant écouté attentivement ſuggera aux Brames de queſtionner le Miſſionnaire ſur ce qu'il penſoit de leurs Sacrifices. » Dans vos Sa-
» crifices, répondit le Pere,
» j'ai oüi dire que vous égorgez
» des Victimes, & que vous pre-
» ſentez à vos Divinitez du ris,

du beure, & d'autres choses « de cette nature. Croyez-vous « de bonne foi que Dieu se nour- « risse du sang de ces victimes, « & qu'il ait besoin des choses « que vous lui offrez ? Dieu est « un pur esprit, c'est en esprit « & en verité qu'il veut être a- « doré : l'honneur, la loüan- « ge, l'amour, voilà le tribut « qu'il exige de ses Créatures. « C'est-à-dire, interrompit le « Prince, que nos Sacrifices ne « conviennent pas à la Majesté « de Dieu. Mais je voudrois « bien sçavoir, poursuivit-il, « quel est votre sentiment sur « les métamorphoses de nos « Dieux. Commençons par cel- « les de *Rama*. «

On trouve dans vos Histoi- « res, répondit le Pere, que « *Vichnou* s'est métamorphosé « en un homme que vous appel- «

» lez *Rama*, pour tuer le Geant
» *Ravenen.* Sans entrer dans les
» abſurditez que renferme cette
» fable & qui choquent le bon
» ſens, quelle idée auriez-vous
» d'un puiſſant Roi qui ſe met-
» troit à la tête d'une nombreu-
» ſe armée pour aller combat-
» tre une mouche ! Dieu qui
» d'une ſeule parole peut faire
» rentrer ce vaſte Univers dans
» le néant d'où il l'a tiré, avoit-
» il beſoin de tant d'appareil
» pour ſe défaire d'un ſeul hom-
» me ? à quoi bon cette multi-
» tude d'Ours & de Singes que
» vous donnez pour eſcorte à
» votre *Rama* ?

» Comprenez-vous ce qu'il
» dit, répliqua le Prince en s'a-
» dreſſant aux Brames ; puis re-
» gardant le Miſſionnaire, en ſera-
» t'il, dit-il, de même des autres
» métamorphoſes ? Prince, ré-

pondit le Pere, ma réponse «
ne sera pas du goût de bien «
des personnes, & elle pourra «
peut-être les aigrir. Que cela «
ne vous inquiéte point, re- «
partit le Prince; je sçai que «
vous faites profession de dire «
la verité : expliquez-vous li- «
brement. Peut-on se persua- «
der, poursuivit le Missionnai- «
re, qu'un Dieu se soit méta- «
morphosé en Lion, en Pois- «
son, en Pourceau ? Telle est «
donc la majesté des Dieux «
que vous adorez ! » Il s'éleva
alors un murmure confus dans
l'assemblée : le Prince de son
côté affectoit un air sévere, &
gardoit un profond silence.
» J'ose me promettre, continua
le Pere en regardant le Prin-
ce, que vous serez de mon «
sentiment : N'examinons «
point quelle créance méritent «
ceux qui ont composé l'His- «

» toire de ces Métamorpho-
» ſes : que la ſeule verité ſoit no-
» tre regle : ſi pour vous don-
» ner quelque idée de ce que je
» ſuis, je paroiſſois devant vous
» ſous la figure d'un pourceau,
» & affectant les geſtes de cet
» animal, pour qui paſſerois-je
» dans votre eſprit ? Le Prince
fit ſigne au Pere d'en demeurer
là. Puis ſe tournant vers les
Brames qui ne pouvoient diſſi-
muler leur embarras, » Paſſez,
» leur dit-il, à l'article des *Ve-*
» *dams*, c'eſt-à-dire, des Loix
» divines. Les Indiens en recon-
noiſſent quatre, qu'ils ſuppoſent
être ſorties des quatre viſages
de leur Dieu *Brama*.

» Vous me feriez plaiſir, dit
» le Miſſionnaire en parlant aux
» Brames, de m'expliquer ce
» que vous entendez par Loi di-
» vine. Votre malheur, ou plû-
tôt

tôt votre orgueil fait que vous « n'examinez rien à fond : « vous vous contentez de re- « citer quelques vers que vous « avez appris dans les écoles, « & dont le sens vous est le plus « souvent inconnu. Les plus sin- « ceres d'entre vous avoüent de « bonne foi qu'il y a plusieurs « choses dans vos *Vedams* qui « blessent la raison, & qu'un « homme d'honneur ne peut li- « re sans rougir. De telles infa- « mies peuvent-elles sortir de « la bouche d'un Dieu ? mais, « ajouta-t'il, voici le point « décisif : une de vos loix « apprend à faire des malefi- « ces, à jetter des sorts, « & à les lever : une pareil- « le loi peut-elle venir du « vrai Dieu ? » Les Brames se re-crierent, disant que leur Loi ne contenoit pas des secrets magi-

ques. » La chose est vraie, dit » le Prince, & il seroit inutile » de la désavoüer. On agita plusieurs autres questions qu'il seroit inutile de rapporter.

Sur la fin de l'audience le Pere s'adressant au Prince : » Je ne » cesserai point, lui dit-il, de » prier Dieu pour votre person» ne : je ne vous souhaite point » de plus grands biens tempo» rels, le Ciel vous en a com» blé. Mais il y a des biens d'u» ne autre nature & qui sont » éternels : ce sont ceux-là que » je conjurerai la divine Provi» dence de ne pas vous refuser. Un Brame croyant faire sa cour, dit sur cela en interrompant le Pere ; » Que ces prétendus biens » soient votre partage ; pour » nous, nous souhaitterons dans » ce monde au Prince une for» tune encore plus florissante

que celle dont il joüit. Vous «
avez tort, reprit le Prince, «
ce partage seroit trop inégal : «
je souhaitte avec le secours «
de ses prieres d'avoir quelque «
part aux biens du Ciel. » Il y
avoit plus d'une heure & demie
que duroit la dispute : le Pere
prit congé du Prince qui se le-
va en joignant les mains devant
la poitrine, & faisant une pro-
fonde inclination de tête. Le
Pere se retira dans le Logis qui
lui avoit été assigné, & il y passa
la nuit.

Le lendemain deux Brames
vinrent le chercher pour le con-
duire au Palais : il y alla accom-
pagné de ses Catechistes. Le
Prince sortit de son apparte-
ment & vint au devant de lui.
Je suis un étranger, dit le Pe- «
re, & je ne mérite pas cet «
honneur. Un étranger, reprit «

» le Prince ! ce n'eſt pas ainſi
» que je vous regarde:je vous ho-
» nore comme je ferois mon pro-
» pre *Gourou*. Il fallut pour obéïr
» au Prince que non ſeulement
le Pere, mais encore les Cate-
chiſtes entraſſent les premiers
dans la ſalle d'audience. L'aſ-
ſemblée y étoit encore plus
nombreuſe que le jour précé-
dent. La diſpute avec les Bra-
mes roula preſque toute ſur les
même points de controverſe.
Ce qu'il y eut de particulier,
c'eſt que le Prince refuta lui-
même les raiſonnemens des Bra-
mes, & il le fit avec vivacité &
ſans nul menagement.

A ces marques d'affection
que témoignoit le Prince : » Sei-
» gneur, lui dit le Pere, il faut que
» vous ſoyez bien convaincu de
» la bonté de la cauſe que je
» ſoûtiens, puiſque vous me ſuſ-

citez tant d'adversaires : je me «
promets de vos lumieres & de «
votre équité que vous vous «
interesserez pour ma défense. «
Je vous seconderai, repliqua le «
Prince avec un visage ouvert. «
Ensuite s'adressant aux Bra- «
mes, vous convenez avec le «
Saniassi-Romain, dit-il, de la «
necessité d'un seul premier «
Etre, & cependant vous ne «
pouvez nier que nous admet- «
tons trois Dieux. Vous, pour- «
suivit-il, s'adressant à un *Vich-* «
nouviste, vous dites que ce pre- «
mier Etre est *Vichnou* : & vous, «
parlant à un autre, vous soû- «
tenez que c'est *Brama* : moi «
selon les principes de ma sec- «
te je maintiens que c'est *Issou-* «
ren. Convenons d'abord entre «
nous quel est ce souverain E- «
tre, & nous disputerons en- «
suite contre le *Saniassi*. Ces «

» trois Divinitez, reprirent les
» Brames, n'en font qu'une seu-
» le. Cela ne peut pas être, dit
» le Prince, nous lisons dans
» nos Histoires que de cinq tê-
» tes que vous attribuez à *Bra-*
» *ma*, *Issouren* lui en a coupé
» une, & nous ne sçavons pas
» qu'il ait eu le pouvoir de re-
» produire cette tête coupée.
» De pareilles absurditez, re-
» prit le Pere, ne prouvent-el-
» les pas manifestement la faus-
» seté de ces chimeriques Divi-
» nitez ?

On reprit ensuite ce que le Pere avoit dit le soir précédent, que les quatre *Vedams* ne pouvoient pas être appellez des Loix divines. » Quelle est donc cette
» Loi que vous dites être la seu-
» le divine, demanderent les
» Brames ? Le Prince sans don-
» ner au Pere le tems de ré-

pondre : Ecoutez , leur dit-il , «
mettons-nous vous & moi au «
rang de ses Disciples , & il «
nous l'enseignera ; sans quoi «
quel fruit retirerions-nous de «
ce qu'il prendroit la peine de «
nous dire ? » Le Pere fit à son tour
quelques questions aux Brames
sur la nature de l'ame : Le Prince
qui s'apperçut que ces questions
les embarassoient : » Vous
leur demandez , dit-il , ce que «
c'est que l'ame , faites-les con- «
venir d'abord qu'ils en ayent «
une : du moins je sçai que «
toute l'occupation de leur a- «
me est d'inventer des moyens «
d'abuser les Peuples & d'en «
tirer des aumônes. Vous vou- «
lez dire sans doute , ajouta le «
Pere , que leur ventre leur «
tient lieu d'ame & de Divi- «
nité. »

Ce n'est point pour disputer , «

» reprit le Prince, que je vous ai
» fait appeller aujourd'hui : c'eſt
» pour vous demander une gra-
» ce : faites-moi le plaiſir de vous
» établir dans ma Ville capitale,
» je ſerai bien aiſe de vous entre-
» tenir de tems en tems. Le Pere
après l'avoir remercié de ſes
bontez, lui témoigna que ſa
profeſſion de *Saniaſſi* ne s'accor-
doit pas avec le fracas & le tu-
multe d'une grande Ville. » Vous
» ne ſerez importuné, dit le
» Prince, qu'autant que vous le
» voudrez, j'y donnerai bon or-
» dre, & moi-même quand j'i-
» rai vous voir, ce ſera ſans au-
» cune ſuite : cependant je ne
» veux pas vous gêner, & vous
» êtes le maître de choiſir dans
» toute l'étenduë de mes Etats
» le lieu qui vous conviendra
» le mieux ; mon inclination
» ſeroit que vous demeuraſſiez

dans ma Capitale. » Le Pere le pria de trouver bon que pour le present il bâtît une Eglise à *Madigoubba* où il avoit plusieurs Disciples, que ce Village n'étant qu'à deux lieuës de la Capitale, il seroit à portée de le venir trouver au premier ordre qu'il recevroit de sa part.

Pendant le tems de cette audience le Prince fut obligé de sortir deux fois. Rentrant dans la salle, & voyant le Missionnaire debout, il ne voulut jamais reprendre sa place, qu'il ne l'eût vû assis. C'est par ces distinctions qu'un Prince idolâtre témoignoit à toute sa Cour, le respect qu'il avoit pour la Loi du vrai Dieu & pour le dernier de ses Ministres. Avant que de le congédier, il lui fit voir quelques curiositez qu'il avoit dans son Palais, & il fit promener

ſes chevaux richement caparaçonnez. Il alla enſuite à la promenade, & appercevant un des *Rettis* Chrétiens : » Faites bâ-
» tir au plûtôt, lui dit-il, la
» maiſon du *Saniaſſi-Romain* : je
» vous permets de faire couper
» tout le bois qui vous ſera né-
» ceſſaire. Un moment après l'ayant fait rappeller : » Je n'ai
» conſenti qu'avec peine, ajoû-
» ta t'il, que le Miſſionnaire fi-
» xât ſa demeure dans votre vil-
» lage : puiſque vous avez le
» bonheur d'être du nombre
» de ſes Diſciples, je vous re-
» garde come mes enfans : mais
» joignez vos prieres aux mien-
» nes, pour l'engager à demeu-
» rer dans ma Capitale. J'ai
» encore à lui parler, avertiſ-
» ſez-le de ne pas partir ſi-tôt.

Au retour de la promenade, il renvoya au Palais la Princeſſe

avec ses Elephans, ses chevaux, & la plus grande partie de sa Cour, & il se rendit en palanquin accompagné de ses seuls Gardes au logis du Missionnaire. Après les avoir fait retirer pour être seul avec le Pere, il lui dit : » Il n'y a qu'un article qui m'arrête. Si vous me « le passez, je me fais dès-à- « present votre Disciple. Je por- « te le *Lingam*, comme vous « voyez ; « (c'étoit un bijou d'or enrichi de pierreries, où apparemment étoit enfermée la pierre qu'on appelle *Lingam* : il le portoit attaché à sa veste, comme les Chevaliers portent la Croix de leur Ordre) » Je suis bien éloigné de croire, ajoûta-t'il, « que ce soit une Divinité ; je « ne lui fais point de sacrifices ; « mais vous sçavez que c'est la « marque qui distingue ma Caf- «

» te : si je le quittois, je passerois
» pour un insensé, & je revol-
» terois contre moi toute ma
» famille.

» Prince, lui répondit le Mis-
» sionnaire, la chose vous pa-
» roît impossible, mais le Dieu
» que je vous prêche peut faire
» de plus grands miracles. Non,
» repliqua le Prince, le Dieu que
» vous adorez me sauvera où
» me damnera avec le *Lingam*. Je
» regarde les Temples & les Ido-
» les comme de la bouë ; je les
» ferai renverser, si vous le ju-
» gez à propos, mais pour ce
» qui est du *Lingam*, je ne le
» quitterai jamais. Le Pere les
larmes aux yeux prit les mains
du Prince, & les serrant étroi-
tement ? » Ce n'est pas encore, lui
» dit-il, dequoi il s'agit : don-
» nez-vous la peine & le loisir
» de réflechir sur les importan-

tes veritez que je vous annon- «
ce : Dieu vous donnera la for- «
ce d'exécuter ce qu'il vous «
inſpire par le foible organe de «
ſon Miniſtre : il ne vous a pas «
créé pour vous précipiter dans «
les flammes de l'enfer : ſa gra- «
ce diſſipera toutes vos crain- «
tes, ſi vous la demandez a- «
vec confiance : mes Diſciples «
& moi nous le prierons ſans «
ceſſe de vous accorder ce puiſ- «
ſant ſecours. »

A ces paroles il parut s'appaiſer : puis changeant de diſcours : » Pourquoi refuſez-vous, dit-il, de fixer ici votre demeu- «
re : je vous l'ai déja dit que «
vous ne ſerez point interrom- «
pu dans vos ſaints exercices : «
votre plaiſir, dites-vous, eſt «
d'être avec les pauvres, pour «
leur enſeigner le chemin du «
Ciel ; ſçachez que je ne regar- «

» de pas cet éclat qui m'envi-
» ronne, ni ces biens que je
» possede, comme quelque cho-
» se qui m'appartienne : je ne les
» ai point apportez en naissant :
» ils ne me suivront point après
» ma mort : mon pere posse-
» doit ces biens, & ils ne l'ont
» point garanti du tombeau ;
» j'en joüis maintenant, & d'au-
» tres les posséderont après moi :
» ainsi regardez-moi comme un
» pauvre, & ne me refusez pas
» la grace je vous demande.

Des reflexions si chrétiennes de la part d'un Prince Idolâtre surprirent les Néophytes qui étoient presens. » Le vrai Dieu,
» répondit le Pere, qui vous
» met dans le cœur de si gene-
» reux sentimens, a sans doute
» de grands desseins sur votre
» personne. Vous voulez que je
» bâtisse ici un *Matam*, (c'est le

nom qu'on donne à nos Egli- «
ses) j'y consens, & j'espere que «
Dieu en tirera sa gloire. Du «
moins je pourrai vous entrete- «
nir plus souvent de ses divines «
perfections, & de l'importan- «
ce qu'il y a de travailler serieu- «
sement à votre salut. »

Le Prince ne pouvant dissimuler sa joye, renouvella aux *Rettis* Chrétiens la permission qu'il leur avoit donnée de couper tous les bois nécessaires pour la construction de l'Eglise, sans épargner même les arbres de son jardin de plaisance qui est à *Madigoubba*. Plaise à la divine misericorde de benir de si heureux commencemens, & de fortifier ce Prince contre les obstacles qui s'opposeront à sa conversion.

J'avois encore, Monsieur, d'autres particularitez à vous

mander : mais j'apprends à ce moment la mort du Pere de la Fontaine notre Superieur general. Quelle perte pour cette Mission ! Dieu nous l'enleve dans un tems où sa presence sembloit être le plus nécessaire. Sa douceur, son humilité, ses manieres affables & obligeantes lui avoient gagné le cœur des François & des Malabares. Les Eglises qu'il a fondées dans cette Mission, seront des monumens durables du zele dont il brûloit pour la gloire de Dieu & pour le salut des ames. Madame la Vicomtesse d'Harnoncourt sa mere lui faisoit tenir chaque année une aumône considerable, qui le mettoit en état de fournir aux frais qui sont indispensables, lorsqu'on entreprend d'ouvrir une nouvelle Mission. La Mission de Carna-

te, ſur tout celle qui eſt en deçà des Montagnes, le regarde avec juſtice comme ſon Fondateur. Il eſt difficile de montrer plus de courage, plus d'activité, & plus de tranquilité d'ame, qu'il en a fait paroître dans diverſes perſécutions qu'il a euës à ſoûtenir. Dans celle de *Ballabaram*, ſa douceur charma tellement les ſoldats envoyez pour le prendre, qu'ils furent tout à coup changez en d'autres hommes, & que ſe jettant à ſes pieds, ils lui demanderent pardon des indignitez qu'ils avoient exercées à ſon égard. Dans une autre perſécution où l'on avoit ſoulevé toute la Ville contre les Miſſionnaires & les Chrétiens, un ſeul entretien qu'il eut avec le chef des troupes, le convainquit des veritez de la Religion; & ſur le rapport qu'il en fit au Prince,

il y eut défenſe d'inquiéter les nouveaux Fideles. Je ne puis vous exprimer avec combien de peines & de fatigues il a recouvré l'Egliſe de *Devandappallé* que les ennemis de la foi nous avoient enlevée. Depuis qu'il fut nommé Superieur general, il ne penſoit qu'à ramener les eſprits prevenus, ſans perdre de vûë cette Miſſion qui étoit le principal objet de ſes ſoins. Il eſperoit l'affermir davantage, & il portoit ſes vûës encore plus loin afin d'étendre de plus en plus le Royaume de JESUS-CHRIST; ſi vous pouviez être le témoin de la douleur que reſſentiront les Fideles, lorſqu'ils apprendront la mort de leur cher Pere en JESUS-CHRIST, vous jugeriez mieux quelle eſt la grandeur de notre perte. Adorons les juſtes juge-

mens de Dieu, & conformons-nous à sa trés-sainte volonté. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, &c.





SECONDE LETTRE DU PERE LE GAC,

Au même.

A Ballabaram, ce 12. Janvier 1722.



ONSIEUR,

La P. de N. S.

JE continuë à vous faire part du progrès que fait la Religion dans cette Mission naissante du Carnate. La connoissance que

j'ai de votre zele pour l'établissement de la Foi dans ces Contrées barbares me persuade, qu'en cela je reponds le mieux que je puis à vos intentions & aux bontez dont vous m'avez honoré, lorsque vous gouverniez la Nation Françoise dans l'Inde.

Je finissois la derniere Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, par le recit de la protection dont *Prasappa-Naïdou* (c'est le Prince qui gouverne le Payis d'*Andevarou*) favorisoit les prédicateurs de l'Evangile. Je vous ai mandé que non seulement il avoit permis de bâtir une Eglise à *Madigoubba*, mais qu'il avoit même fourni les bois nécessaires pour la construction de cette Eglise. Ce monument qui s'élevoit au milieu de la Gentilité, ne pouvoit manquer d'irriter les ennemis de la Foi.

Auſſi les *Daſſeris*, fideles adorateurs de *Vichnou*, * ne cherchoient qu'une occaſion de faire éclater la fureur dont ils étoient tranſportez.

L'abſence du Miſſionnaire qui viſitoit les autres Chrétientez, fut le ſignal de leur revolte. Ils s'aſſemblerent en grand nombre à *Cloumourou*, où il y a pluſieurs familles de Chrétiens : ils prétendoient piller les Maiſons des Néophytes, aller enſuite à *Madigoubba*, qui n'eſt qu'à une demie lieuë de ce village, & mettre le feu aux materiaux qu'on employoit à bâtir l'Egliſe.

En effet le *Retti* qui eſt le Chef des Chrétiens de cette Contrée, revenant dans ſa maiſon, la trouva inveſtie par ces ſéditieux, & il eut bien de

* Fauſſe Divinité du Pays.

la peine à percer la foule. Sans entrer en de Vaines disputes il cita les plus distinguez d'entre les *Dasseris* devant les Brames du Village : puis interposant le nom du Prince, selon la coûtume du Payis ; » je remets, « leur dit il, mes biens entre « vos mains, vous en serez respon- « sables. »

Cet expedient réüssit : Les Brames firent comprendre aux *Dasseris*, qu'on ne leur demandoit que le tems nécessaire pour informer le Prince, qui ne manqueroit pas de leur rendre justice. La réponse du Prince, vint dès le soir même. Des Maures dépêchez de sa part aux *Dasseris*, leur ordonnerent de se rendre à la Capitale pour y porter leurs plaintes contre les Chrétiens. Ils y allerent en foule : les *Dasseris* de la Ville se joi-

gnirent à ceux des villages : les Brames ſoit *Vichnouviſtes*, ſoit *Linganiſtes*, qui ſont en grand nombre, intervinrent dans la cauſe commune : les ſoldats & les marchands groſſirent le parti : enfin le nomble s'accrut de telle ſorte, que le Prince qui apperçut leur multitude, quitta le deſſein d'aller à la promenade, & rentra dans ſon Palais.

Un Officier fut envoyé de ſa part aux *Daſſeris* : » Le Prince, leur dit-il, a connoiſſance des accuſations que vous formez contre les Chrétiens : ils briſent vos Idoles, ils déclament contre vos Divinitez, ils ſuivent une Religion qui anéantit les coûtumes de vos ancêtres : voila le ſujet de vos plaintes. Le Prince eſt trop juſte pour ne pas reſerver une

oreille

oreille aux accusez; faites venir «
vos plus célebres Docteurs, & «
dès que le *Saniassi Romain* sera «
de retour, vos contestations se «
termineront dans une dispute «
reglée; le Prince veut lui-même en être le juge.

Le Missionnaire apprit ces nouvelles en venant de célébrer la fête de Noël à *Ballabaram*; il crut qu'il ne devoit pas differer de se rendre auprès de ses chers Néophytes. A son passage par *Darmavaram* qui est une ville considerable, les Chrétiens, à qui il communiqua le dessein où il étoit d'aller droit à la Capitale, lui representerent qu'il n'étoit pas de la prudence dans une pareille conjoncture de se livrer entre les mains d'un Prince Gentil; que bien qu'il ait paru être dans des sentimens favorables à la Reli-

gion, il étoit à craindre qu'une émeute si generale n'eût changé les inclinations de son cœur ; que du moins avant que de rien tenter dans une affaire si délicate, il sembloit être plus à propos d'en conferer avec les Chrétiens de *Madigoubba*, & de sonder la disposition presente du Prince. Le Pere répondit à ces representations que son parti étoit pris, & que le reste il l'abandonnoit aux soins de la divine Providence.

Il partit donc pour *Anantapouram* : dès qu'il y fut arrivé, il envoya prier le Prince par un de ses Catechistes de lui accorder un moment d'audience. » Vous me trompez, dit le Prin- » ce, il n'est pas possible que le » *Saniassi-Romain* soit icy. Il est » à la porte de la Ville, ré- » pondit le Catechiste, où il » attend vos ordres. Lui faut-il

un ordre, repliqua le Prin- «
ce, pour venir dans sa maison? «
Ne sçait-il pas que ce qui m'ap- «
partient est à lui : Allez, dit-il à «
un de ses Brames, lui marquer la «
joye que j'ai de son arrivée, & «
l'impatience où je suis de le «
voir.» Le Prince le reçut avec des démonstrations d'estime & d'amitié plus grandes qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il fit aussi-tôt appeller les Brames, & il engagea la dispute, où on traitta les mêmes questions dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans ma premiere Lettre. Le Pere s'étendit fort au long sur les perfections du premier Etre, & il fit voir d'une maniere palpable, que nulle de ces perfections ne convenoit aux Divinitez adorées dans l'Inde.

N'entrez point, dit le Prin- «
ce, dans un plus grand détail; «

» ce que vous me dites ſur ce-
» la il y a trois mois, m'eſt en-
» core preſent à l'eſprit. Vous
» êtes obligez, continua-t'il en
» s'adreſſant aux Brames, de
» convenir que *Vichnou* s'eſt
» métamorphoſé en pourceau ;
» le *Saniaſſi-Romain* vous le re-
» procha dans la derniere diſ-
» pute. Faites-moi voir que cet-
» te métamorphoſe eſt bien-
» ſéante à la Divinité, & alors
» je conviendrai avec vous de
» tout le reſte. Mais comme
» cela n'eſt pas facile à prou-
» ver, avoüons de bonne foi
» que nos Hiſtoires ne ſont qu'un
» tiſſu de fables.

» *Vichnou* ſe metamorphoſa
» de la ſorte, répondirent les
» Brames, pour exterminer un
» fameux Geant. Ne prenons
» pont le change, dit le Miſ-
» ſionnaire ; il ne s'agit pas icy

de la cause de la metamor- «
phose, mais de l'indecence ou «
plûtôt de la folie qu'il y a «
d'attribuer cette metamor- «
phose à la Divinité. Ne les «
poussez pas davantage, reprit «
le Prince en souriant : puis «
s'étant apperçu qu'un Brame
Vichnouviste parlant au Pere, «
se servoit de termes peu respec-
tueux ; il lui en fit une severe
reprimande. Souvenez-vous, «
lui dit-il, qui est celui à qui «
vous parlez, & ayez égard «
au lieu où vous êtes. Le Pere «
prit de là occasion de tou- «
cher un point qui regarde ces «
prétendus Docteurs : il est é- «
trange, dit-il, de voir jusqu'- «
où va l'orgueil des *Gouroux* «
dans cette partie de l'Inde : «
il y en a qui entrant dans la »
maison de leurs Disciples, se «
font laver les pieds par le «

» chef de famille, & qui ensui-
» te distribuent cette eau à boi-
» re comme une chose sacrée.
» La sainteté de mon état m'em-
» pêche de reveler icy certains
» Mysteres d'iniquité....

A ces paroles le Pere s'apperçut de quelque alteration sur le visage du Prince, parce que c'est sur tout dans la Caste des *Linganistes* que ces infames pratiques sont en usage; c'est-pourquoi il n'insista pas davantage sur cet article, d'autant plus qu'on comprenoit assez ce qu'il vouloit dire. » Il n'y a
» point d'artifice, poursuivit-il,
» que vos *Gouroux* n'employent
» pour mettre à contribution
» leurs Disciples. Que quelques-
» uns d'eux leur representent
» leur misere & leur pauvreté;
» n'ont-ils pas le front de leur
dire qu'ils n'ont qu'à emprun-

ter de l'argent, & mettre en «
gage leurs femmes & leurs «
enfans ? De tels Docteurs, «
conclut le Missionnaire, ne «
ressemblent-ils pas plûtôt à «
des sergens qu'à des Peres ?

Vous avez raison, inter- «
rompit le Prince, la qualité «
de sergens leur convient ad- «
mirablement bien, car ils en «
font les fonctions. Puis adres- «
sant la parole à un *Gourou* «
Vichnouviste nommé *Aja-* «
rioulou, pouvez-vous vous ins- «
crire en faux contre ce que «
dit le *Saniassi-Romain* ? Quoi «
donc, répondit le Gourou a- «
vec émotion, voudroit-il nous «
reduire à la mendicité ? Non, «
repliqua le Missionnaire, mais «
je voudrois qu'une sordide a- «
varice ne vous portât pas à «
faire des véxations indignes «
de votre ministere. »

Sur la fin de cette audience le Miſſionnaire voyant que le Prince ne lui diſoit mot de l'émeute que les Daſſeris avoient excitée à ſon occaſion, crut devoir le prevenir en général ſur les oppoſitions qu'on formoit de toutes parts contre le Chriſtianiſme. » Il n'eſt pas ſur-
» prenant, lui dit-il, que la verité
» trouve tant de contradicteurs.
» L'homme naturellement en-
» nemi de la contrainte, ne
» peut ſouffrir qu'on s'oppoſe
» au penchant qui l'entraîne
» vers le mal : le vice, ainſi
» que l'a dit un de vos Poëtes,
» paroît à l'homme de l'am-
» broſie, & la verité lui ſem-
» ble du poiſon. Si la Religion du
» vrai Dieu toleroit un ſeul des
» vices qui ſont autoriſez par
» les differentes Sectes de ce
» Payis, je pourrois me promet-

tre de trouver un grand nom- «
bre de Partiſans & de Diſci- »
ples : mais comme cette Re- «
ligion eſt ſi ſainte & ſi pure, «
qu'elle condamne juſqu'à l'ap- «
parence même du vice, faut- «
il s'étonner qu'on s'efforce de «
la décrier, & que tant d'en- «
nemis s'élevent contre ſes Mi- «
niſtres? Ma confiance eſt dans «
la protection du vrai Dieu «
que j'adore, & dont je publie la «
ſainte Loi. C'eſt le ſeul inté- «
rêt de ſa gloire qui m'a fait «
quitter mon Payis, pour venir «
vous enſeigner le chemin du «
Ciel. C'eſt ſon bras puiſſant «
qui me ſoûtiendra contre les «
efforts de tant d'ennemis. Sans «
ce ſecours dont je m'appuye, «
aurois-je la temerité, ſeul com- «
me je ſuis, d'entrer en lice a- «
vec une ſi grande multitude, «
& de m'expoſer à un danger «

» continuel de perdre la vie ?
» C'eſt le ſeul bien qu'on puiſſe
» me ravir, & je m'eſtimerois
» heureux de le ſacrifier mille
» fois en témoignage des veri-
» tez que je vous annonce. C'eſt
» ce vrai Dieu, Prince, dont je pu-
» blie les grandeurs, qui ſuſci-
» te des hommes amateurs de la
» verité, pour prendre en main
» ſa défenſe, & la ſoûtenir de
» leur autorité. C'eſt à ce ſeul
» vrai Dieu que je ſuis redevable
» des marques d'affection dont
» vous m'honorez, & de la per-
» miſſion que vous m'avez don-
» née de bâtir une Egliſe dans
» vos Etats. Que dites-vous, ré-
» pondit le Prince, quels avan-
» tages n'ai-je pas reçu moi mê-
» me depuis que vous êtes ve-
» nu à ma Cour ? Votre entrée
» dans mes Etats n'a-t-elle pas
» été pour moi une ſource de

prosperitez & de bénédictions? «

Vous avez sçu, Monsieur, que dans le tems que les Dasseris nous enleverent notre Eglise de *Devandappallé*, M. de saint Hilaire qui s'intéresse avec tant de zele pour le progrès de la Foi, nous obtint une patente du Nabab d'Arcade qui nous fit rendre notre Eglise, & appaisa tout-à-fait l'orage. Le Missionnaire jugea à propos de montrer au Prince cette patente, dont voici la teneur.

Ladoutoulla Cam Nabab à tous les *Fosdars Rajas*, *Quelidars*, *Paleacandloux*, & autres Ordres. Les *Saniassis Romains* ont des Eglises dans le payis de Carnate, où ils sont obligez de voyager pour instruire leurs Disciples : ce sont des penitens qui font profession d'enseigner la verité, & dont la probité

nous eſt connuë. Nous les conſiderons & nous les affectionnons : c'eſt pourquoi notre volonté eſt qu'eux & leurs Diſciples ſoient traittez par tout favorablement, ſans qu'on leur faſſe aucune peine. Tel eſt l'ordre que nous donnons.

Le Prince en finiſſant la lecture de cette patente: »Quels ſe-
» roient les enfans du Demon,
» dit-il, qui voudroient inquié-
» ter de ſi grands hommes ? Je
» me flatte, répondit le Pere,
» que quand vous connoîtrez
» encore mieux la ſainteté de la
» Loi Chrétienne, vous m'ho-
» norerez d'un ſemblable té-
» moignage. C'eſt à moi à en re-
» cevoir de vous, reprit le Prin-
» ce d'un air obligeant. Après quoi il réïtera ſes ordres afin qu'on continuât de fournir ce qui ſeroit néceſſaire pour la

construction dela nouvelle Eglise, & il ajoûta en congediant le Missionnaire qu'il vouloit assister à la premiere fête qui s'y célébreroit.

Comme le Pere étoit occupé à conduire le bâtiment de son Eglise, il reçut une Lettre que lui presenterent deux Députez d'un Prince Maure Gouverneur de *Manimadougou* petite ville éloignée de 18. à 20. lieuës de *Madigoubba*. Ce Gouverneur est homme d'esprit & curieux. Ayant appris qu'un *Saniassi - Romain* enseignoit une nouvelle doctrine, il souhaittoit de le voir & de l'entretenir ; c'est ce que contenoit sa Lettre qui étoit écrite sur du papier semé de fleurs d'argent. En voici à peu près les termes.

Moi *Secou-Aboulla-Rahimou*, *Cam*, Gouverneur de la Ville & Forteresse de *Manimadougou*,

je fais la réverence en preſence des pieds de celui qui brille de toute ſorte de belles qualitez, qui eſt dans la plus haute contemplation de la Divinité, qui enſeigne la Loi du ſouverain Maître de toutes choſes..... Il y a long-tems que j'ai un extrême deſir de joüir de votre preſence: & il n'y a que vous qui ſçachiez quand ce moment heureux pour moi arrivera. Les deux perſonnes que je vous envoye tâcheront de découvrir quelle eſt votre volonté, je finis en faiſant pluſieurs profondes révérences.

Le Pere qui ſçavoit que cette démarche du Prince Maure n'avoit pour principe que ſa curioſité naturelle, & qu'il n'y avoit nulle eſperance de lui faire goûter les veritez du Chriſtianiſme, lui fit la réponſe ſuivante.

Le Docteur de la Loi du vrai Dieu donne sa bénédiction à *Secou - Aboulla - Rahimou* &c. J'ai reçu avec toute la joye de mon ame la Lettre qu'il vous a plu de m'envoyer. N'étant que le dernier des esclaves du vrai Dieu qui a créé le Ciel & la Terre, & qui le gouverne par sa toute - puissance, je ne suis pas le maître de disposer de moi - même, pour aller ou pour demeurer en quelque lieu que ce soit. Je m'assurerai par la priere, quels sont les ordres & la volonté du souverain Maître que j'adore, & alors je tâcherai de contenter pleinement le desir de votre cœur. Je prierai ce grand Maître pour la conservation de votre personne.

Peu de jours après il reçut une autre Lettre de la femme

du Nabab de *Chirpi* : elle avoit déja envoyé deux fois le même exprès à *Ballabaram*, où elle croyoit qu'étoit le Missionnaire, pour le prier de la venir trouver. Le Pere s'en excusa sur l'obligation où il étoit de visiter ses différentes Chrétientez. Cette réponse ne l'ayant pas satisfaite, elle lui écrivit une seconde Lettre plus pressante que la premiere, & pour l'y engager, elle lui permettoit de bâtir une Eglise dans l'étenduë de son Gouvernement, le laissant le maître de choisir ou *Chirpi*, ou *Colalam*, ou *Cotta Cotta*, qui sont de grandes Villes & fort peuplées.

Le Missionnaire ne crut pas devoir se rendre aisément à ses sollicitatious, soit parce qu'il y a toujours du risque à se livrer entre les mains des Maures,

ſoit par le peu d'eſperance qu'il y a de les convertir. Il prit le parti d'envoyer un de ſes Catechiſtes pour la ſonder, & pour découvrir, s'il pouvoit, quel étoit ſon deſſein. Mais ſans vouloir autrement s'expliquer, elle répondit qu'elle avoit des choſes à dire au *Saniaſſi-Romain* qu'elle ne pouvoit confier à perſonne ; qu'elle le prioit de conſiderer qu'il n'étoit pas de la bienſéance, qu'une femme de ſon rang ſortît du Palais ſans en avoir la permiſſion expreſſe de ſon mari.

Le Pere touché de ces raiſons ſe rendit le lendemain à *Cotta Cotta* & il fut auſſi tôt conduit dans l'appartement de la Princeſſe Maure. C'étoit d'abord une pretenduë maladie ſur laquelle elle vouloit le conſulter. Il répondit qu'il n'avoit

nulle connoiſſance de la medecine, & que ſa profeſſion étoit d'enſeigner la verité. Une autre choſe lui donnoit de l'inquiétude, ſcavoir quelle étoit la ſituation de ſon fils aîné, qu'on retenoit à la Cour du Mogol, juſqu'à ce que ſon pere eût ſatisfait à une dette conſiderable. Enfin elle vint à la principale raiſon de ſon empreſſement à entretenir le Miſſionnaire.

Quatre ou cinq mois auparavant quelques Faquirs, (c'eſt le nom qu'on donne aux Penitens Maures) lui avoient fait dire qu'ils ſçavoient pluſieurs ſecrets, & entr'autres celui de faire de l'or. Elle les avoit fait venir, & ſur ce qu'ils dirent que malheureuſement ils n'étoient pas en état de fournir aux dépenſes néceſſaires pour

les préparatifs, elle se chargea d'en faire les frais. On leur donna plusieurs ouvriers pour travailler sous eux : trois ou quatre mois se passerent à chercher diverses plantes, à les broyer, & à préparer les métaux qui devoient entrer dans cette composition : ils firent fondre une grande quantité de cuivre qu'ils reduisirent en petits lingots. Ces lingots devoient se changer en or en les trempant dans une certaine eau. Après avoir fait l'épreuve de cette eau, ils presenterent à la Dame deux ou trois morceaux d'or, ausquels il ne manquoit, disoient-ils, que quelques carats pour être dans sa perfection. Pour cela, ajoûterent-ils, il n'y a plus qu'à faire tremper dans cette eau des perles & des pierres fines pendant deux

ou trois jours : mais il nous faut passer ce tems là en prieres sans manger, sans boire, sans parler à personne. La Dame eut la simplicité de leur confier ses bijoux : ils passerent le premier jour en prieres. Mais la seconde nuit ils disparurent, & emporterent les perles & les diamans qui leur avoient été confiez. La perte étoit grande, l'incertitude où étoit la pauvre Dame du traittement que lui feroit le Nabab à son retour, lui causoit de mortelles inquiétudes. Comme elle s'étoit laissée persuader que le Missionnaire avoit le secret de faire de l'or, elle le conjuroit avec larmes de la tirer du mauvais pas où elle s'étoit engagée. L'expérience qu'elle venoit de faire, ne pouvoit encore la guérir de son entêtement sur le secret

imaginaire de la pierre philoſophale. Le Pere eut beau dire qu'il n'entendoit rien dans cette Alchymie ; elle le preſſoit encore davantage , & enfin elle fit appeller ſon fils qui commandoit en l'abſence du Nabab , pour l'aider à vaincre ſa reſiſtance. Le fils plus raiſonnable que la mere fut convaincu de la ſincerité avec laquelle le Pere lui parloit, & il lui accorda la permiſſion de ſe retirer.

Cependant nonobſtant les bruits qui ſe repandoient d'une émeute nouvelle, que les Daſſeris étoient prêts d'exciter , on ſe diſpoſoit à célébrer la fête de Pâques dans la nouvelle Egliſe de *Madigoubba*. Comme le Prince s'y étoit invité lui-même, le Pere envoya ſes Catechiſtes pour le prier de ſa part d'honorer la Fête de ſa preſen-

ce. Il y avoit quelques jours qu'il étoit dans les remedes, & qu'il ne donnoit point d'audience. Les Catechiſtes ſe retirerent dans un corps de garde à la porte de la fortereſſe, où ils paſſerent la nuit. Les *Daſſeris* s'y étoient aſſemblez, & pas un deux ne reconnut les Catechiſtes. Un de leurs *Gouroux* s'y étant rendu, ils prirent enſemble des meſures pour l'entrepriſe qu'ils méditoient. Ils convinrent qu'il n'y avoit rien à gagner par la diſpute : » Soit » enchantement, diſoient-ils, ſoit » quelque autre vertu ſecrette, » dès la premiere queſtion que » nous fait le *Saniaſſi-Romain*, il » nous ferme la bouche. Il en faut » venir à un coup de main : c'eſt » le moyen le plus court & le » plus ſeur de réüſſir. Allons en » foule à ſon Egliſe au tems de

la Fête. Ayons chacun un pe- « tit pot de terre rempli de « poudre (c'eſt ce que nous « appellerions des grenades) « jettons-nous tumultuairement « dans ſa maiſon en criant *Go-* « *vinda* , *Govinda* : il eſt diffici- « le que dans le déſordre & la « confuſion le *Saniaſſi* nous é- « chappe. Vous ſerez, dit le *Gou-* « *rou* en leur applaudiſſant, vous « ſerez de dignes enfans de *Go-* « *vinda*, ſi vous réüſſiſſez dans « l'exécution d'un projet ſi bien « concerté. »

Le Prince étoit au lit lorſqu'il aprit l'invitation qu'on lui faiſoit : il voulut ſe lever & tenir ſa parole : mais ſur ce qu'on lui repreſenta que dans l'état où il étoit, il y avoit du danger de s'expoſer au grand air, il fit venir un de ſes parens avec qui il a été élevé, & il lui or-

donna d'aſſiſter à la Fête avec une nombreuſe eſcorte de ſoldats, d'y tenir ſa place, & d'obéïr en toutes choſes au *Saniaſſi Romain*. Il ne laiſſoit pas d'être informé de la nouvelle aſſemblée que tenoient les *Daſſeris* à la porte de la Fortereſſe ; mais il y fit ſi peu d'attention, que le lendemain de ſon propre mouvement & ſans en avoir été prié, il envoya ſes trompettes & ſes timballes, avec quantité de feux d'artifice, pour rendre la Fête plus célebre.

Des témoignages ſi publics de ſon affection pour le Miſſionnaire, ſurprirent tout le monde. Il faut que ce Prince ait un grande fermeté d'ame, pour s'inquiéter ſi peu des mouvemens de ces ſéditieux : car ils ſçavent ſe faire craindre par leur audace, par leur nombre,

& par leur opiniâtreté à ne pas désister de leurs prétentions. Un des moyens qu'ils employent pour cela est de faire un *Pavadam.* C'est une cérémonie que je vais vous expliquer.

Un des principaux *Dasseris* se fait une playe à la cuisse ou au côté. A l'instant l'air retentit de cris, de hurlemens, du bruit des cors & des plaques d'airain que ces mutins frappent à coups redoublez. On dresse une espece de tente pour enfermer le forcené qui s'est ainsi blessé. A les croire on le laisse là sans boire, sans manger, & même sans panser sa playe, jusqu'à ce que quelque fameux *Daßery* vienne ressusciter, pour ainsi dire, le prétendu mort. C'est pour cela qu'il en coûte toujours de l'argent à celui contre qui se fait le *Pavadam.* Com-

me les Indiens ſont perſuadez que ſi l'on ne reſſuſcite promptement le mort, il arrivera quelque grand malheur, chacun s'empreſſe à faire l'accommodement. Quand on eſt convenu de la ſomme qui doit ſe payer, les *Daſſeris* s'aſſemblent autour de la tente : les cris, les hurlemens recommencent, & on entend une multitude de voix confuſes qui appellent *Govinda*. Alors celui qui doit reſſuſciter le mort, après pluſieurs prieres, & diverſes ſingeries, comme s'il étoit poſſedé de ſon Dieu *Govinda*, ordonne qu'on leve la tente. Le prétendu mort ſe met auſſi-tôt à danſer avec les autres *Daſſeris* : on le conduit en triomphe dans la Ville, & la cérémonie ſe termine par un grand repas qu'on donne à ces ſéditieux, & par des pre-

ſens qu'on leur fait de pieces de toile.

Les Maures ne ſe payent pas de ces impoſtures : car s'il arrive, ce qui eſt rare, que les *Dasseris* faſſent de ces ſortes de *Pavadams* dans les lieux où ils ſont les maîtres, ce n'eſt qu'à coups de batons qu'ils font reſſuſciter le mort, & qu'ils diſſipent le tumulte. Il ſeroit à ſouhaitter que les Indiens employaſſent le même remede. Juſqu'à preſent les *Dasseris* n'ont pas tenté la voye des *Pavadams* contre les Chrétiens, ſoit qu'ils craignent de ne pas réüſſir par cet artifice ; ſoit qu'ils apprehendent, comme on le dit, que leurs prétendus morts ne le deviennent réellement.

La fête de Pâques ſe paſſa avec un grand ordre & avec beaucoup d'édification. Le Pa-

rent du Prince aſſiſta à toute la cérémonie, après laquelle quarante perſonnes reçurent le Baptême. Quatre Chefs de famille vinrent mettre aux pieds du Miſſionnaire le *Lingam*, & les autres ſignes d'Idolâtrie qu'ils portoient : on les inſtruit actuellement eux & leurs familles, & il y a lieu de croire qu'ils ſeront de fervens Chrétiens. Il n'y a gueres de Miſſion dans l'Inde où la Religion ait fait de ſi rapides progrès & en ſi peu de tems, & où les peuples paroiſſent plus diſpoſez à l'embraſſer. Certains engagemens les retiennent comme malgré eux dans l'Idolâtrie ; ſi cet obſtacle peut une fois ſe lever, la moiſſon ſera tres-abondante.

Auſſi tôt que le Prince d'*Anantapouram* commença à ſe mieux porter, le Miſſionnaire alla le

remercier de la bonté qu'il avoit euë de contribuer au bon ordre & à la célébrité de la Fête. Le Prince lui témoigna d'une maniere obligeante le déplaisir qu'il avoit de n'avoir pû y assister, & il ajoûta, que les calomnies qu'on ne cessoit de répandre contre la Loi Chrétienne, se détruisoient d'elles-mêmes.

On ne parloit alors à la Cour que du fameux Sacrifice appellé *Egnam*, qu'on venoit de faire par ordre du Prince, qui n'avoit pû resister aux sollicitations des Brames. Une inondation avoit renversé la chaussée du grand étang de la Ville, & le Prince se laissa persuader que la chaussée se romproit toujours si l'on ne faisoit ce Sacrifice. Peut-être serez-vous bien aise, Monsieur, de sçavoir les cérémo-

nies qu'on y obſerve.

Neuf jours de ſuite on ſacrifie un belier : le lieu où ſe fait le Sacrifice eſt hors de la Ville. Le Grand Sacrificateur qu'on appelle *Saumeagi*, eſt aſſiſté de douze autres Miniſtres ou Sacrificateurs, tous Brames : Ils ſont habillez de toiles neuves de couleur jaune : on bâtit exprès une maiſon hors de la Ville dans l'endroit où le Sacrifice doit ſe faire : on y creuſe une foſſe, dans laquelle on allume du feu qui doit brûler nuit & jour, & qu'ils appellent pour cette raiſon, feu perpetuel : ils y jettent differentes ſortes de bois odoriferant ; ils y verſent du beurre, de l'huile, & du lait, en recitant certaines prieres tirées du livre de leur Loi. On procede enſuite à la mort du bélier : on lui lie les pieds & le

muſeau, on lui bouche les na-
rines & les oreilles pour lui ô-
ter la reſpiration : après quoi
les plus robuſtes des Sacrifica-
teurs lui donnent des coups de
poings en prononçant à haute
voix certaines paroles. Lorſqu'il
eſt à demi tué, le Grand Sa-
crificateur lui ouvre le ventre,
& en tire le peritoine avec la
graiſſe qui ſe met ſur un petit
faiſceau d'épines, qu'on ſuſpend
au deſſus du feu perpetuel, en
ſorte que la graiſſe venant à
ſe fondre y tombe goutte à gout-
te. Le reſte du peritoine & de
la graiſſe ſe mêle avec du beur-
re que l'on fait frire, & dont
tous les Sacrificateurs doivent
manger : on en diſtribuë pa-
reillement aux plus conſidéra-
bles de l'aſſemblée comme une
choſe ſainte. Le reſte de la vic-
time eſt coupé par morceaux

qu'on fait boüillir, & qu'on jette par petites parties dans le feu : car il faut qu'il ne reſte rien de cette eſpece d'holocauſte. Le Sacrifice achevé on donne un feſtin à mille Brames : ce qui ſe pratique auſſi tous les jours de cette neuvaine.

Le neuviéme jour le Grand Sacrificateur entre dans la Ville porté ſur un char qui eſt tiré par les Brames. La cérémonie ſe termine par des préſens qu'on fait aux Brames, & ſur tout au grand Sacrificateur & à ſes douze aſſiſtans. Ces preſens ſont des pieces de coton & de ſoye, & de grands pendans d'oreille d'or qui leur tombent preſque ſur les épaules : ce qui eſt la marque qui diſtingue le Grand Sacrificateur & le Grand Docteur de la Loi. La dépenſe que fit le Prince pour ce Sacrifice,

monta à plus de onze mille livres.

Ce fut dans la même visite que le Pere demanda aux Brames, quelle étoit leur intention en portant le Prince à faire cette dépense, & quel avantage elle pouvoit lui procurer. Hé quoi ! répondirent «
les Brames, ne sçavez-vous «
pas que le *Chorkam*, ce lieu de «
délices, est la récompense de «
ceux qui font faire le Sacri- «
fice de l'*Egnam* ? Mais quelles «
sont ces délices, reprit le Pe- «
re, qu'on goûte dans votre «
Chorkam ? Il y en a de toutes «
sortes, répondirent les Bra- «
mes ; mais sur tout il y a un «
arbre qui fournit tous les mets «
qu'on peut désirer. N'y a-t'il «
rien de plus, dit le Pere ? A «
cela les Brames ne répondi- «
rent rien. Je vois bien, ajoû- «

» ta le Pere, que la honte vous
» retient, & vous empêche de
» me répondre. Faut-il que je
» revele icy les infamies que
» vos Hiſtoriens rapportent ſur
» ce *Chorkam*? Croyez-vous que
» j'ignore les noms de ces qua-
» tre femmes proſtituées qui en
» font la félicité? J'en dis aſ-
» ſez, & je n'ai garde d'entrer
» dans un plus grand détail:
» mais voulez vous ſçavoir l'i-
» dée que je me forme de vo-
» tre *Chorkam*? je le regarde
» comme une aſſemblée d'im-
» pudiques, ou plûtôt de bêtes
» immondes, dont l'occupation
» eſt d'aſſouvir leurs brutales
» paſſions. C'eſt auſſi l'occupation
» de vos prétenduës Divinitez.
» L'hiſtoire de *Devendroudou* n'en
» eſt-elle pas une preuve auten-
» tique? Le *Ramaïanam*, ce Li-
» vre ſi célebre parmi vous,

rapporte la malediction que le « Penitent *Caoutamoudou* lança « contre le premier Dieu du « *Chorkam* ? La métamorphose « d'*Emoudou* en chien que *Dar-ma-Rasou* vouloit introduire « dans ce lieu de délices, n'est- « elle pas rapportée fort au long « dans le *Baratam*, ce quatrié- « me Livre de votre Loi ? Cent « autres histoires semblables ti- « rées de vos Livres, ne prouvent- « elles pas manifestement quel « est le caractere de vos Dieux ? « Falloit-il engager le Prince à « de si grands frais, pour le pla- « cer dans une si infame assem- « blée ? »

La fureur étoit peinte sur le visage des Brames, & fremissant de rage ils se regardoient les uns les autres, sans oser parler. Le Prince attentif à ce qui se disoit de part & d'autre, sem-

bloit ne prendre aucun parti. Sur quoi le Missionnaire lui adressant la parole : » Prince, lui » dit-il, je ne sçaurois trahir mes » sentimens ; votre silence sur » une matiere si importante me » surprend. Je ne suis qu'un en- » fant, répondit le Prince, que » pourrois-je ajoûter à ce que » vous venez de dire? Puis se tour- » nant du côté des Brames, il » recita un vers dont le sens é- » toit : Voila quelle est la ma- » jesté des Dieux que nous ado- » rons.

» Que n'aurois-je pas encore » à vous dire, poursuivit le Pe- » re, de ces prieres tirées du » Livre de la Loi que vous re- » citez en assommant à coups » de poings la victime, & de » celles que vous dites lorsqu'- » on l'écorche & qu'on lui fend » le ventre ? Un Brame qui tou

cheroit la chair du moindre «
animal, passeroit chez vous «
pour un infame, & cependant «
c'est parmi vous un acte de Re- «
ligion de manger la graisse du «
bélier pendant le Sacrifice de «
l'*Egnam* : vous la vendez mê- «
me au poids de l'or. Que ne «
dirois je pas de ces mysteres «
d'iniquité que vous cachez «
avec tant de soin, & dont «
j'ai une parfaite connoissan- «
ce ? » Le Pere parloit d'un de leurs Sacrifices appellé *Sacti pouja*, où le Démon renouvelle dans l'Inde les abominations qui se pratiquoient dans l'ancienne Rome aux cérémonies de Cybele.

Ce discours qui confondoit les Brames ne pouvoit manquer de les irriter : c'est-pourquoi le Missionnaire, après avoir pris congé du Prince, leur parla

d'un ton plus affable : » Ne
» croyez pas, leur dit-il, que le
» ressentiment ou l'animosité
» ait aucune part à ce que je
» viens de dire. Si j'ai parlé a-
» vec plus de véhémence que je
» n'ai accoûtumé de faire, ne
» l'attribuez qu'au desir que j'ai
» de vous faire entrer dans le
» chemin du Ciel : le vrai Dieu
» qui connoît mes intentions,
» vous les manifestera un jour :
» je vous regarde tous comme
» mes freres, & je suis prêt à
» donner ma vie pour le salut
» de vos ames.

Ce fut-là la derniere dispute du Missionnaire avec les Brames. Ils l'éviterent, quand l'occasion s'en presenta : du reste il ne s'est passé rien de particulier jusqu'à la fête de Pâques de l'année 1720, si ce n'est quelques allarmes causées de tems en

tems par les *Dasseris* : car ils se sont souvent assemblez à dessein de renverser notre Eglise de *Madigoubba* : mais par la misericorde de Dieu leurs projets ont été inutiles.

On ne pouvoit gueres se dispenser d'inviter le Prince à cette seconde fête de Pâques. Il s'en excusa d'abord sur une affaire importante qui lui étoit survenuë : mais peu après il se ravisa, dans la crainte de mortifier le Missionnaire, & il lui envoya dire qu'il y assisteroit. Il y vint en effet avec un nombreux cortege de Cavaliers, de Soldats, & d'Elephans. Il avoit actuellement la fievre, & il ressentoit de vives douleurs d'un abcès qui l'empêchoit de se tenir assis. Il assista à toutes les cérémonies, après lesquelles il dit qu'il alloit prendre un peu

de repos, jusqu'au tems que devoit se faire la procession. On lui representa que, pour ne pas s'incommoder, il pouvoit voir la procession de sa chambre. Mais tout malade qu'il étoit, il voulut par respect venir à l'Eglise.

La Procession commença sur les sept heures du soir au son des instrumens, & à la lumiere de quantité de flambeaux & de feux d'artifice. On fit trois fois le tour de l'Eglise en recitant à haute voix les Litanies du saint Nom de JESUS, de la sainte Vierge, du saint Sacrement, & de saint François Xavier. La fievre ne quitta point le Prince : cependant avant que de partir, il vint encore à l'Eglise, & en presence de ceux qui étoient à sa suite & des nouveaux Fideles, il parla de

la Religion Chrétienne en des termes pleins d'estime & de veneration. Le Pere lui presenta les *Rettis* Chrétiens, en le priant de les prendre sous sa protection. Ils me sont infiniment « chers, répondit-il, depuis « qu'ils ont le bonheur d'être vos « Disciples. »

Les douleurs que lui causoit son abcès, augmenterent de jour en jour, sans qu'on pût le soulager par aucun remede. Il se fit apporter un couteau, & il se l'ouvrit lui-même: Mais bientôt la playe parut incurable, & il se crut désesperé. Aussi-tôt il fit faire son tombeau, & il en donna le dessein. Tout mourant qu'il étoit, il s'y fit transporter pour examiner si l'on suivoit le plan qu'il en avoit tracé. Plusieurs Princes du voisinage le visiterent : Il n'y eut

perſonne qui n'admirât l'intrépidité qu'il faiſoit paroître aux approches de la mort, dont il parloit ſans ceſſe. Belle leçon pour les Grands, qui même dans le Chriſtianiſme, ne peuvent ſouffrir qu'on leur annonce qu'il faut mourir.

Le Pere dans cette triſte occaſion tâcha de lui donner des marques de ſa reconnoiſſance, & de lui témoigner l'intérêt qu'il prenoit à ſa conſervation. Il lui envoya par un Catechiſte un peu de baume de *Capaïba*. » Ce n'eſt pas ici, dit le Prince, » un remede de mercenaire, c'eſt » un preſent d'ami. Dès le premier appareil il ſe ſentit ſoulagé, & le lendemain il dépêcha un Cavalier avec des ſoldats vers le Pere, pour le prier de le venir voir. Il avoit quitté ſon Palais : il étoit campé ſous des

Tentes hors de la Ville, ſur un petit côteau au pied duquel étoit le mauſolée qu'il faiſoit conſtruire. C'étoit un caveau revêtu de pierres de taille, où l'on deſcendoit par pluſieurs marches. Il y avoit fait pratiquer trois petites niches : celle du milieu qui ſe fermoit par une porte à deux battans, étoit deſtinée à mettre ſon corps. Sur le caveau étoit une platte-forme de pierres de taille, qui ſoûtenoit pluſieurs colomnes, ſur lequelles s'élevoit une piramide.

Il ne ſe peut rien ajoûter au reſpect & à la tendreſſe avec laquelle il reçut le Miſſionnaire. Après pluſieurs honnêtetez, « Ne penſez pas, lui dit-il, à « ſoulager mon corps : je me re- « garde déja comme enfermé « dans le tombeau. J'ai aſſez «

» vêcu : les maux que je ſouffre
» depuis deux ans m'ont dégoû-
» té de la vie : je ne ſuis plus
» occupé que de la penſée des
» biens éternels : c'eſt par vos
» prieres que j'eſpere les obte-
» nir. Faites-moi donc le plaiſir
» de demeurer quatre ou cinq
» jours avec moi. J'ai pourvû à
» tout, je ſçai que vous êtes
» ennemi du grand monde,
» vous ſerez dans un lieu retiré,
» où perſonne ne troublera vos
» ſaints exercices.

» C'eſt le vrai Dieu, reprit le
» Miſſionnaire, qui met dans vo-
» tre cœur de ſi ſaintes diſpoſi-
» tions. Ces preſſentimens que
» vous avez du bonheur de l'autre
» vie, ſont des graces qu'il vous
» fait & que vous devez crain-
» dre de rejetter. J'eſpere de ſon
» infinie bonté qu'il vous rendra
» la ſanté du corps, & qu'il

vous donnera le courage de « vaincre les obstacles qui s'op- « posent à la possession du veri- « table bonheur que vous dési- « rez. Ces obstacles, Prince, « ne vous sont pas inconnus : « vous avez besoin de fermeté « pour les surmonter. » Après ces paroles le Pere fut conduit dans le logement qu'on lui avoit pré- paré : c'étoit une grande Tente qui pouvoit contenir cinquante personnes. On l'avoit dressée sur une petite coline, vis-à-vis de celle où le Prince étoit campé.

Ce que je viens de rapporter fait bien voir l'estime que ce Prince avoit conçuë de la Religion Chrétienne & de ses Ministres. Le Missionnaire profita de ces dispositions favorables pour briser le reste des liens qui le retenoient dans l'Idolâ-

trie. » Ne vous y trompez pas,
» Prince, lui dit-il dans un au-
» tre entretien, ſans la con-
» noiſſance du vrai Dieu dont
» je vous ai ſi ſouvent parlé,
» vous ne parviendrez jamais à
» ce bonheur éternel après le-
» quel vous aſpirez. Je ne re-
» connois, répondit le Prince,
» qu'une ſeule Divinité : eſt-il
» poſſible que vous en doutiez
» encore ? & incontinent après
» il prononça le nom de *Chiva*.
» Ah ! Prince, interrompit le
» Miſſionnaire en lui ſerrant la
» main, ce *Chiva* n'eſt rien
» moins que le véritable Dieu :
» ce qui vous abuſe, eſt que vous
» lui donnez le nom de Maître
» ſouverain, & c'eſt un nom qui
» ne lui convient nullement :
» c'étoit autrefois un homme
» mortel comme vous, que vous
» avez érigé en Divinité. Ce

Chiva a eu des femmes & des « enfans : & le ſouverain Maî- « tre de toutes choſes, comme « vous l'avoüez vous-même, « eſt un être ſpirituel & inviſi- « ble. Cela eſt inconteſtable, « repartit le Prince. »

Le Miſſionnaire inſiſta enſuile ſur le *Lingam* qui eſt le Symbole de cette fauſſe Divinité, & auquel ce Prince eſt ſi fort attaché. Tandis que vous le « porterez, dit-il, n'eſperez pas « d'avoir part aux biens du « Ciel ; c'eſt une verité que je « ſuis prêt de ſceller de mon « ſang. » Le Prince à ces paroles, qui devoient naturellement l'aigrir, répondit avec douceur : Hé quoi ! Croyez-vous qu'on « me ſouffrît un moment dans « le poſte que j'occupe, ſi je « quittois le *Lingam* ? Oüi Prin- « ce, reprit le Pere, du ca- «

» ractere dont je vous connois,
» j'eſpere qu'avec le ſecours de
» Dieu vous n'auriez rien à crain-
» dre. Les Gardes qui la plûpart ſont Linganiſtes, prêtoient l'oreille à cet entretien, & le Catechiſte avoüa depuis qu'il trembloit, lorſqu'il entendit le Miſſionnaire parler avec tant de liberté. Il y a apparence que le Prince y fit réflexion, car il interrompit le diſcours, & le faiſant tomber ſur ſa maladie, il dit au Pere pluſieurs fois : Vous m'avez ſauvé la vie. La mauvaiſe odeur des emplâtres qu'on me donnoit, m'étoit plus inſupportable que mes douleurs : la ſeule odeur du baume que vous m'avez envoyé, m'a en quelque ſorte reſſuſcité : je ne ſens plus de douleur.

En effet l'abcès s'étoit entierement vuidé : la playe étoit bel-

le, & les chairs commençoient à se réünir, en sorte qu'on ne doutoit plus de sa prochaine guérison. Le Pere demanda la permission de se retirer dans son Eglise, mais ce ne fut que six jours après que le Prince se rendit à sa priere avec des témoignages de la plus tendre reconnoissance.

Quatre jours étoient à peine écoulez, qu'il envoya un exprès au Missionnaire, pour lui dire que sa santé se rétablissoit de jour en jour, & qu'il se recommandoit à ses prieres. Ce jour là même il alla à la promenade. Au retour il voulut aller coucher au Palais, mais sur ce qu'on lui representa qu'il étoit tard, & que difficilement les équipages pourroient être prêts, le voyage fut remis au lendemain.

Sur le minuit après que les Officiers se furent retirez & qu'on eût posé les sentinelles à l'ordinaire, il ne resta dans la tente du Prince qu'une concubine, & un jeune garçon dont la fonction étoit de chasser les mouches pendant son sommeil. Cette malheureuse éteignit les lampes, s'approcha du lit du Prince, & prenant son sabre lui en déchargea un coup qui lui porta sur la jouë. Le Prince s'éveilla & jetta un grand cri : elle, sans s'épouvanter, revint à la charge, & lui coupa le col. Au bruit qui se fit les Gardes entrerent dans la tente, & trouvant le Prince nageant dans son sang, ils saisirent la Concubine qui prenoit la fuite. Bien loin d'être étonnée, elle prit une contenance fiere, & dit au Général des Troupes qui mettoit

la main sur elle : » Est-ce donc ainsi que vous faites la gar- « de ? on vient d'égorger le Prin- « ce ; vous en répondrez. «

Cette femme étoit une espe-ce de Comedienne que le Prin-ce affectionna après l'avoir vû danser. Moyennant une somme d'argent donnée à ses parens, il la fit consentir à demeurer dans le Palais, où il lui fit pren-dre le *Lingam.* Comme sa pre-miere femme étoit stérile, il l'é-pousa, & il en eut quatre en-fans. Elle étoit plûtôt chargée qu'ornée de perles & de dia-mans. Il lui avoit donné le ti-tre & les honneurs de seconde femme, & il avoit en elle la plus intime confiance. Quelque agrément qu'elle eût dans le Pa-lais, elle n'en pouvoit suppor-ter la gêne, & elle regrettoit sans cesse son premier genre de

vie. La maladie dangereuſe du Prince lui avoit donné l'eſperance de recouvrer bientôt ſa liberté. Cette eſperance s'étant évanouïe par le rétabliſſement de ſa ſanté, l'ennui de la contrainte, & l'amour du libertinage la porterent à acheter ſa liberté par un ſi noir attentat. On ne l'a pas fait mourir, on s'eſt contenté de l'enfermer pour le reſte de ſes jours.

La mort de ce Prince fut un coup ſenſible pour le Miſſionnaire & pour les nouveaux Fideles. Il aimoit la verité, & bien qu'il fût naturellement imperieux & colere, il l'écoutoit avec docilité & avec plaiſir. Quelques uns même ſe perſuadoient qu'il avoit embraſſé la foi, parce que depuis qu'il avoit entendu parler du vrai Dieu, ſon naturel s'étoit radouci, & qu'on ne voyoit plus de

ces exemples d'une justice séve-re, avec laquelle il punissoit auparavant jusqu'aux moindres fautes.

Dans la derniere conversation que le Pere eut avec lui, le discours tomba sur le pardon des injures ; & le Missionnaire lui ayant dit que la bonté étoit un des attributs de Dieu, & que les Princes, qui sont ses images sur la terre, doivent exceller dans cette vertu. » Vous me faites plaisir, répondit-il, « je vous assure que je vais m'at- « tacher plus que jamais à ac- « quérir de la douceur & à u- « ser de clemence. Dieu vous a « donné un fonds de droiture, « lui dit le Pere dans le même « entretien, qui est une grande « disposition pour connoître & « embrasser la verité : mais à « cette connoissance vous mêlez «

» quelquefois des idées de Gen-
» tilisme qui alterent beaucoup
» ces heureuses semences. J'es-
» pere que quand vous serez par-
» faitement rétabli, vous lirez
» volontiers les Livres qui trait-
» tent de la vraie Religion : nous
» agiterons ensemble certains
» points sur lesquels il est im-
» portant qu'il ne vous reste au-
» cun doute : la dispute les é-
» claircira. Moi, répondit-il,
» disputer contre vous ? Je ne
» suis pas assez téméraire pour
» l'entreprendre. J'écouterai a-
» vec la simplicité d'un enfant
» tout ce que vous voudrez bien
» me dire pour mon instruc-
» tion.

On avoit raison de craindre que la perte de ce Prince ne fût fatale à la Religion, & que les Brames & les *Dasseris* ne profitassent de cette conjoncture

pour susciter quelque nouvel orage : ceux-là parce qu'ayant été regardez jusqu'alors comme les Oracles de la Nation, ils sentoient chaque jour que leur crédit & leur réputation s'affoiblissoient : ceux-ci, parce que le nombre de leurs Disciples diminuoit, c'est-à-dire, que les aumônes devenoient plus rares.

La conduite que vient de tenir le frere successeur du Prince défunt, a entierement dissipé nos craintes. Comme il revenoit de l'armée du Nabab de *Cadappa*, & qu'il passoit auprès de *Chruchsnabouram*, où il sçavoit que nous avions une Eglise, il fit demander si le *Saniassi-Romain* y étoit. Les Gentils ne voulant point donner entrée dans la Peuplade à un Prince étranger, répondirent fausse-

ment qu'il étoit allé à *Ballabaram.* Le Pere qui en eut avis, alla dès le lendemain ſaluer le Prince qui s'étoit arrêté à une de ſes Fortereſſes peu éloignée. Le Prince fut extraordinairement ſenſible à cette démarche du Miſſionnaire, & il l'aſſura que lui & les Chrétiens pouvoient compter ſur ſon affection, comme ils avoient compté ſur celle de ſon frere. Un mois après ayant appris que le Pere étoit de retour à *Madigoubba*, il vint le voir avec toute ſa Cour, & il promit, ce qu'il a exécuté depuis, d'entretenir une ſymphonie pour l'E'gliſe, & de fournirles bois néceſſaires pour conſtruire un grand char, où l'on porte en proceſſion les ſtatuës de Notre Seigneur & de la ſainte Vierge.

Quelques jours après cette vi-

site, il envoya prier le Missionnaire de venir à la Capitale, où il lui avoit marqué un logement. Le Pere s'y rendit le jour même. Le lendemain le Prince vint le voir. Le Pere qui en fut averti, alla le recevoir dans la ruë. Aussi-tôt que le Prince l'apperçut, il descendit de cheval, & s'approchant du Missionnaire il lui fit une profonde révérence, mettant ses deux mains à terre, puis les portant sur la tête. Après les civilitez ordinaires, il le pria de venir au Palais, & il le conduisit à l'appartement de la Princesse.

Une fiévre continuë accompagnée de la dissenterie, d'un rétrecissement de nerfs, & de fréquens vomissemens avoit presque réduit cette Dame à l'extrémité. Vous voyez, lui « le Prince, quelle est mon af-

» fliction : nous avons épuisé
» vainement toute ſorte de reme-
» des : mais j'ai une entiere con-
» fiance en vos prieres. Je ſçai
» que vous n'êtes pas méde-
» cin ; mais auſſi je ne puis
» ignorer que vous avez tiré
» mon frere des portes de la
» mort, & que ſans le malheu-
» reux accident qui lui eſt arri-
» vé, il joüiroit d'une ſanté par-
» faite. Aurez-vous moins de
» bonté pour nous que pour
» lui ? Le Miſſionnaire fut tou-
ché : il lui donna de la théria-
que & quelques paſtilles cordia-
les qu'il benit par le ſigne de
la Croix. Dieu permit que la
confiance de ce Prince Gentil
ne fut pas confonduë : en peu
de jours la Princeſſe ſe trouva
tout à fait guérie. Il en a ſi ſou-
vent témoigné ſa reconnoiſſan-
ce, que nous eſpérons trouver en

lui, comme en son prédécesseur, une protection, qui anéantira les ruses & les artifices des ennemis de la foi. J'ai l'honneur d'être trés-respectueusement, &c.





LETTRE
DU
PERE GAUBIL,
Missionnaire de la Compagnie de JESUS;

A Monseigneur DE NEMOND
Archevêque de Toulouse.

De la Province de Quan-tong à la Chine ce 4. Novembre 1722.



ONSEIGNEUR,

IL n'y a que peu de mois que je suis arrivé à la Chine, & en

y arrivant j'ai été infiniment touché de voir le triste état où se trouve une Mission qui donnoit il n'y a pas long-tems de si belles esperances. Des Eglises ruinées, des Chrétientez dissipées, des Missionnaires exilez, & confinez à Canton premier port de la Chine, sans qu'il leur soit permis de pénétrer plus avant dans l'Empire, enfin la Religion sur le point d'être proscrite ; Voila, Monseigneur, les tristes objets qui se sont presentez à mes yeux à mon entrée dans un Empire, où l'on trouvoit de si favorables dispositions à se soumettre à l'Evangile.

Deux de nos Missionnaires qui sont retenus à Canton, ont profité de leur exil pour faire un bien solide, & qui mérite l'attention de ceux qui ont du ze-

le pour le ſalut des ames : il n'y a point d'années qu'ils ne baptiſent un grand nombre d'enfans moribons.

Connoiſſant, comme je fais, les ſentimens de V.G. j'ai crû qu'elle verroit avec plaiſir les bénédictions dont le Seigneur a favoriſé l'induſtrie & les ſoins de ces deux Miſſionnaires. L'un d'eux nommé le Pere Du Baudori m'en a fait le détail dans une Lettre qu'il m'a écrite, & que je prends la liberté d'envoyer à Votre Grandeur : je le fais d'autant plus volontiers, Monſeigneur, que j'ai été le témoin du zele dont vous êtes rempli pour tout ce qui concerne l'avancement de la Religion : je m'en rappelle ſans ceſſe le ſouvenir, pour m'animer moi-même à ſoûtenir les travaux attachez au Miniſtere Apoſtolique, auquel

Dieu par son infinie misericorde a bien voulu me destiner. Je pars incessamment pour Pekin, où je suis appellé, & c'est avant que de partir que je donne à Votre Grandeur cette legere marque de mon respect & de mon dévouëment. Ce qui suit, est la Lettre du Pere du Baudory, telle qu'il me l'a écrite depuis peu de jours.

Vous m'avez témoigné que je vous obligerois sensiblement de vous donner un détail exact de la bonne œuvre, que Dieu nous a inspiré de faire à Canton, en assistant les enfans exposez, & en leur procurant le Batême. C'est une consolation que je n'ai garde de vous refuser. Il y a ici deux sortes d'enfans abandonnez : les uns se portent à un hôpital que les Chinois appellent *Yo gin tang*,

c'eſt-à-dire , *maiſon de la miſé-ricorde*. Ils y ſont entretenus aux frais de l'Empereur. L'Edifice eſt vaſte & magnifique : l'on y trouve tout ce qui eſt néceſſaire pour l'entretien de ces pauvres enfans ; des nourrices pour les allaiter, des Médecins pour les traitter dans leurs maladies, & des Directeurs pour veiller au bon ordre de la maiſon. Les autres enfans expoſez ſont portez dans notre Egliſe ; on les batiſe , & on les confie à des perſonnes ſûres pour les nourrir , ainſi que je vous l'expliquerai dans la ſuite de cette Lettre.

Les enfans de l'hôpital ne ſe batiſent que lorſqu'on les voit prêts de mourir ; on en donne avis à mon Catechiſte qui demeure dans le voiſinage de l'hôpital , & qui va auſſi-tôt leur

conferer le ſaint Batême. C'eſt, comme vous voyez, un Chinois qui eſt chargé de cette fonction. Il ne ſeroit pas de la bienſéance qu'un Européan, & ſur tout un Miſſionnaire entrât dans une maiſon remplie de femmes : d'ailleurs les Mandarins ne manqueroient pas d'en être informez, & l'experience nous a appris qu'il eſt important que les Mandarins ignorent l'accès que nous avons dans cette maiſon. Ce que je ne puis donc faire par moi-même, je le fais par le moyen d'un Catechiſte zélé, qui eſt bien inſtruit de la maniere d'adminiſtrer le Sacrement de Batême. On a ſoin d'écrire les noms de ceux qu'on batiſe, & qui meurent après le Batême.

Vous me demanderez peut-être à quoi montent les frais

que je ſuis obligé de faire pour ſoûtenir cette bonne œuvre. Ils ne ſont pas auſſi conſiderables que vous pourriez l'imaginer. Il s'agit d'entretenir un Catechiſte, de faire quelques preſens aux Directeurs & aux Medecins, de payer deux perſonnes qui ont ſoin d'avertir le Catechiſte, dès qu'il ſe trouve quelque enfant dans un preſſant danger de mort, de donner auſſi quelque choſe aux Nourrices qui ont ſoin d'apporter & de remporter les enfans qu'on batiſe. Le tout ne monte à gueres plus de 20. taëls qui font cent francs de notre monnoye ordinaire, & avec une ſi legere ſomme diſtribuée de la ſorte, on a la conſolation de placer chaque année un grand nombre d'enfans dans le Ciel.

Ce fut l'année 1719. qu'on commença à établir cette œuvre de charité, & on conféra le Batême à 136. enfans. Depuis le commencement d'Avril juſqu'à la fin du mois de Décembre on en batiſa 114. on en baptiſa pareillement 241 en l'année 1721. & en cette année de 1722. je compte déja 267. enfans qui ſont morts après avoir reçu le Bateme. Comme il y a encore deux mois pour arriver à la fin de l'année, j'eſpere que le nombre de ces prédeſtinez ira au-de-là de 300. Ce nombre des enfans régénérez dans les eaux du Baptême qui augmente chaque année, eſt une preuve aſſez ſenſible du ſoin que la divine Providence prend de ces pauvres orphelins.

Un autre trait de cette même Providence ne vous touchera

pas moins : lorſqu'on tourna ſes vûés du côté de cet hôpital, on crut que le moyen d'y réüſſir, étoit de s'adreſſer au Mandarin qui en avoit l'adminiſtration. On le viſita, on lui fit des preſens, on lui propoſa le deſſein qu'on avoit. Il parut l'approuver, il promit tout ce qu'on voulut, & ne tint rien de ce qu'il avoit promis. Nous commencions déja à perdre toute eſperance, lorſqu'une prompte mort enleva tout à coup le Mandarin. Nous jugeâmes à propos de prendre d'autres meſures, & au lieu de nous adreſſer à ſon ſucceſſeur, nous fîmes parler aux Directeurs de l'hôpital. Nous convînmes avec eux d'une ſomme que nous leur donnerions chaque année, moyennant quoi l'entrée dans l'hôpital nous a été libre. Dieu pu-

nit ſans doute la mauvaiſe foi du Mandarin, pour nous apprendre à ne faire aucun cas des contradictions des hommes, lorſque nous n'avons en vuë que les intérêts de ſa gloire.

Une difficulté ſe preſente d'abord à l'eſprit, ſur laquelle je dois vous donner quelque éclairciſſement. Quoiqu'on ne batiſe à l'hôpital que les enfans moribons, il eſt vrai-ſemblable que tous ces enfans ne meurent pas après le Batême reçu, & qu'il y en a quelques-uns qui échapent à la mort. En ce cas-là que deviennent ils ? s'ils paſſent entre les mains des Infideles, la grace du Batême leur eſt inutile : marquez du ſang de l'Agneau, il eſt difficile qu'ils profitent de ce bienfait, puiſque apparemment ils n'en connoîtront jamais le prix.

Cet inconvenient est grand, je l'avouë, mais il n'est pas sans remede. Le Catechiste & moi nous avons une liste exacte des enfans batisez & de ceux qui meurent après le Baptême : on examine de tems en tems cette liste, & s'il y a quelques-uns de ces enfans qui reviennent de leur maladie, les œconomes qui ont pareillement leurs noms, sont avertis de ne les pas donner aux Infideles qui viendroient les demander. Nous avons soin de les retirer de l'hôpital, & de les placer chez des Chrétiens. Ce sont de nouveaux frais qu'il faut faire, mais ils sont indispensables. Par là on met le salut de ces enfans en sûreté, & l'œuvre de Dieu se fait sans inquiétude & sans scrupule.

Les enfans exposez qu'on nous apporte, ne sont pas à beau-

coup près en si grand nombre: cependant la dépense qu'on est obligé de faire pour leur entretien, est incomparablement plus grande. Je batisai l'année derniere dans notre Eglise 45. de ces enfans qui moururent peu de jours après la grace qu'ils venoient de recevoir. J'en ai batisé cette année 30. en dix mois. Au commencement nous n'en batisions gueres que cinq ou six par an, mais j'ai lieu de croire que désormais le nombre montera tous les ans à soixante & davantage.

Si j'avois des fonds suffisans, j'entretiendrois des Catechistes, comme on fait à Pekin, & je les envoyerois dans tous les quartiers de la Ville, où l'on a accoûtumé d'exposer les enfans. Je pourrois même avec une somme assez modique pro-

curer le Batême aux enfans des Infideles qui sont sur le point d'expirer. Ce sont-là les seules occasions où ma pauvreté me fait une veritable peine.

Dès qu'on apporte un enfant, on le batise, & on lui cherche une nourrice. On ne donne que 25. sols par mois à chaque nourrice : outre cela il faut fournir le linge, & les remédes quand ils sont malades. Au commencement c'étoit une affaire que de chercher des nourrices : maintenant j'en trouve plus que je n'en veux. De même il falloit autrefois envoyer chercher les enfans dans les endroits où on les expose ; au lieu qu'à present les Infideles nous les apportent eux-mêmes, parce qu'ils voyent que leur peine est payée. Cela n'empêche pas que plusieurs n'échapent

pent à notre vigilance. Rien de plus ordinaire que de les voir flotter ſur la riviere, ou entraînez par le courant. Les uns ſont ſecourus, les autres ſont abandonnez. Il y a quelques mois que je fus témoin d'une choſe en ce genre aſſez ſinguliere. On portoit un enfant qui étoit encore en vie pour l'enterrer : un Chrétien qui s'en apperçut, demanda l'enfant, & promit de le nourrir : on n'eut pas de peine à le lui livrer : il l'apporte auſſi-tôt à l'Egliſe, on le batiſe, & au bout de deux jours il meurt.

Ce n'eſt pas aſſez de placer ces enfans & de leur procurer des nourrices : il faut de tems en tems les viſiter, & ſur tout s'aſſurer de la probité & de la bonne foi de ceux à qui on en confie le ſoin. Faute

de cette précaution, on s'expoſeroit quelquefois à de facheux inconvéniens.

Quand un enfant ſe porte bien, & qu'il y a lieu d'eſpérer qu'il vivra, je m'en délivre le plûtôt qu'il m'eſt poſſible, ſoit en le donnant à quelqu'un qui veut bien s'en charger, ſoit en l'engageant par quelque gratification à le prendre. Mais ce n'eſt qu'aux Chrétiens que je le confie, & par là je ſuis moralement ſeur que lorſqu'il croîtra en âge, il ſera élevé dans les principes de notre ſainte Religion.

Je ne vous marque point ce qu'il en coûte par an pour l'entretien des enfans qu'on nous apporte, & il ne ſeroit pas aiſé de le faire : cela dépend de leur nombre, & de certains frais qui ſurviennent de jour à autre

ausquels on ne s'attend pas. Mais comment fournir à ces frais, me direz vous ? Ah, mon cher Pere, qu'il est difficile qu'en ces occasions un Missionnaire ne donne pas une partie de son nécessaire. D'ailleurs quelques personnes pieuses qui cherchent à s'attirer des protecteurs dans le Ciel, procurent par leurs liberalitez à ces petits Innocens l'application du sang de l'adorable Rédempteur : & vous m'avoüerez que leurs aumônes ne sçauroient être plus sûrement employées.

Comme je mets toute ma confiance en la divine Providence, je ne refuse aucun des enfans qu'on m'apporte, & actuellement j'en ai dix-huit que je fais nourrir. Ce qu'il y a de consolant dans une occupation si sainte, c'est que l'on pratique

en même tems les œuvres de miſericorde ſpirituelle & corporelle, & que la charité qui s'exerce à l'égard de ces infortunées victimes de la cruauté de leurs Parens, regarde directement la perſonne du Fils de Dieu, ainſi qu'il nous l'aſſure lui même en nous diſant : » Toutes les fois que vous avez » fait ces choſes à l'un de mes » freres que voilà, vous me les » avez faites à moi-même. * » *Quamdiu feciſtis uni ex his fratribus meis, mihi feciſtis.*

Ici, Monſeigneur, finit la Lettre du P. Du Baudori. Comme je ſuis nouveau venu à la Chine, je n'ai encore rien fait dont je puiſſe vous rendre compte. J'y ſupplée par ce petit Détail que j'ai l'honneur de vous en-

* *Matt. cap. 25. v. 40.*

voyer. Je me flatte que V. G. voudra bien l'agréer : du moins je tâcherai par-là de lui persuader que je porte jusqu'à l'extrémité du monde le souvenir & la reconnoissance des bontez dont elle m'a honoré, & de l'assurer que je ne cesserai jamais d'être avec le plus profond respect, &c.





LETTRE
DU
PERE D'ENTRECOLLES, Missionnaire de la Compagnie de JESUS:

Au P.... de la même Compagnie.

A Kim te tchim le 25. Janvier 1722.


ON REVEREND PERE,

La P. de N. S.

Quelque ſoin que je me ſois donné pour m'inſtruire de la maniere dont nos ouvriers Chi-

nois travaillent la porcelaine, je n'ai garde de croire que j'aye entierement épuisé la matiere; vous verrez même par les nouvelles observations que je vous envoye, que de nouvelles recherches m'ont donné sur cela de nouvelles connoissances. Je vous les exposerai, ces observations, sans ordre, & telles que je les ai tracées sur le papier, à mesure que j'ai eu occasion de les faire, soit en parcourant les boutiques des Ouvriers, & en m'instruisant par mes propres yeux; soit en faisant diverses questions aux Chrétiens qui sont occupez à ce travail.

Du reste comme je ne dis rien de ce que j'ai déja expliqué assez au long par une de mes Lettres que vous avez inserée dans le XII. Recueil, il sera bon

de la relire avec un peu d'application ; autrement on auroit peut-être de la peine à comprendre beaucoup de choſes, dont je ſuppoſe avec raiſon qu'on a déja la connoiſſance.

I. Comme l'or appliqué ſur la porcelaine s'efface à la longue, & perd beaucoup de ſon éclat, on lui rend ſon luſtre en moüillant d'abord la porcelaine avec de l'eau nette, & en frottant enſuite la dorure avec une pierre d'agathe. Mais on doit avoir ſoin de frotter le vaſe dans un même ſens, par exemple, de droit à gauche.

II. Ce ſont principalement les bords de la porcelaine qui ſont ſujets à s'écailler : pour obvier à cet inconvenient, on les fortifie avec une certaine quantité de charbon de bambou pilé, qu'on mêle avec le vernis

qui se donne à la porcelaiine : ce qui rend le vernis d'une couleur de gris cendré. Ensuite avec le pinceau on fait de cette mixtion une bordure à la porcelaine déja seche en la mettant sur la rouë ou sur le tour. Quand il est tems, on applique le vernis à la bordure, comme au reste de la porcelaine, & lorsqu'elle est cuite, ses bords n'en sont pas moins d'une extrême blancheur. Comme il n'y a point de bambou en Europe, je crois qu'on pourroit y suppléer par le charbon de saules, ou encore mieux par celui de sureau, qui a quelque chose d'approchant du bambou.

Il est à observer 1°. qu'avant que de réduire le bambou en charbon, il faut en détacher la peau verte, parce qu'on assure que la cendre de cette peau

fait éclater la porcelaine dans le fourneau. 2°. que l'Ouvrier doit prendre garde de toucher la porcelaine avec des mains tachées de graisse ou d'huile : l'endroit touché éclateroit infailliblement durant la cuite.

III. En parlant des couleurs qu'on appliquoit à la porcelaine, j'ai dit * qu'il y en avoit d'un rouge soufflé, & j'ai expliqué la maniere d'appliquer cette couleur : mais je ne me souviens pas d'avoir dit qu'il y en avoit aussi de bleu soufflé, & qu'il est beaucoup plus aisé d'y réüssir. On en aura vû sans doute en Europe. Nos ouvriers conviennent que si l'on ne plaignoit pas la dépense, on pourroit de même souffler de l'or & de l'argent sur de la porcelai-

* Pag. 307. du XII. Recueil.

ne, dont le fond seroit noir ou bleu ; c'est-à-dire, y repandre par tout également une espece de pluye d'or ou d'argent. Cette sorte de porcelaine qui seroit d'un goût nouveau, ne manqueroit pas de plaire.

On souffle le vernis de même que le rouge. Il y a peu de tems qu'on fit pour l'Empereur des ouvrages si fins & si déliez, qu'on les mettoit sur du coton, parce qu'on ne pouvoit manier des pieces si délicates, sans s'exposer à les rompre : & comme, il n'étoit pas possible de les plonger dans le vernis, parce qu'il eût fallu les toucher de la main, on souffloit le vernis, & on en couvroit entierement la porcelaine.

J'ai remarqué qu'en soufflant le bleu, les ouvriers prennent une précaution pour conserver

la couleur qui ne tombe pas sur la porcelaine, & n'en perdre que le moins qu'il est possible. Cette précaution est de placer le vase sur un piedestal, & d'étendre sous le piedestal une grande feuille de papier qui sert durant quelque tems. Quand l'azur est sec, ils le retirent en frottant le papier avec une petite brosse.

IV. On a trouvé depuis peu de tems une nouvelle matiere propre à entrer dans la composition de la porcelaine. C'est une pierre, ou une espece de craye qui s'appelle *hoa che*, dont les Medecins Chinois font une sorte de ptisanne qu'ils disent être détersive, aperitive, & rafraichissante. Ils prennent six parts de cette pierre & une part de reglisse qu'ils pulverisent : ils mettent une demie cuillerée de cette poudre dans

une grande tasse d'eau fraîche qu'ils font boire au malade, & ils prétendent que cette ptisanne rafraîchit le sang & tempere les chaleurs internes. Les Ouvriers en porcelaine se sont avisez d'employer cette même pierre à la place du *Kao lin*, dont j'ai parlé dans mon premier Ecrit *. Peut-être que tel endroit de l'Europe où l'on ne trouvera point de *Kao lin*, fournira la pierre *hoa che*. Elle se nomme *hoa*, parce qu'elle est glutineuse, & qu'elle approche en quelque sorte du savon.

La porcelaine faite avec le *hoa che* est rare & beaucoup plus chere que l'autre : elle a un grain extremement fin ; & pour ce qui regarde l'ouvrage du pinceau, si on la compare à

* Voyez la page 273. du XII. Recueil.

la porcelaine ordinaire, elle eſt à peu près ce qu'eſt le velin comparé au papier. De plus cette porcelaine eſt d'une légereté qui ſurprend une main accoûtumée à manier d'autres porcelaines : auſſi eſt-elle beaucoup plus fragile que la commune, & il eſt difficile d'attraper le veritable dégré de ſa cuite. Il y en a qui ne ſe ſervent pas du *hoa che* pour faire le corps de l'ouvrage, ils ſe contentent d'en faire une colle aſſez déliée, où ils plongent la porcelaine quand elle eſt ſeche, afin qu'elle en prenne une couche, avant que de recevoir les couleurs & le vernis. Par là elle acquiert quelques dégrez de beauté.

Voici de quelle maniere on met en œuvre le *hoa che* : 1° lorſqu'on l'a tiré de la mine, on le lave avec de l'eau de riviere

ou de pluye, pour en séparer un reste de terre jaunâtre qui y est attachée. 2°. on le brise, on le met dans une cuve d'eau pour le dissoudre, & on le prepare en lui donnant les mêmes façons qu'au *Kao lin*. On assure qu'on peut faire de la porcelaine avec le seul *hoa che* préparé de la sorte & sans aucun autre mélange : cependant un de mes Neophytes qui a fait de semblables porcelaines, m'a dit que sur huit parts de *hoa che*, il mettoit deux parts de *petun tse*; & que pour le reste, il procedoit selon la méthode qui s'observe quand on fait la porcelaine ordinaire avec le *petun tse* & le *Kao lin*. Dans cette nouvelle espece de porcelaine le *hoa che* tient la place du *Ka olin*; mais l'un est beaucoup plus cher que l'autre. La charge de *Kao lin* ne coûte

que 20. ſols ; au lieu que celle de *hoa che* revient à un écu. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que cette ſorte de porcelaine ſe vende plus cher que la commune.

Je ferai encore une obſervation ſur le *hoa che.* Lorſqu'on l'a preparé, & qu'on l'a diſpoſé en petits carreaux ſemblables à ceux du *petun tſe*, on délaye dans l'eau une certaine quantité de ces petits carreaux, & on en forme une colle bien claire : enſuite on y trempe le pinceau, puis on trace ſur la porcelaine divers deſſeins, après quoi lorſqu'elle eſt ſeche, on lui donne le vernis. Quand la porcelaine eſt cuite, on apperçoit ces deſſeins qui ſont d'une blancheur differente de celle qui eſt ſur le corps de la porcelaine : il ſemble que ce ſoit

une vapeur deliée répanduë ſur la ſurface. Le blanc de *hoa che* s'appelle blanc d'ivoire, *ſiam ya pe*.

V. On peint des figures ſur la porcelaine avec le *Chekao*, * de même qu'avec le *hoa che*, ce qui lui donne une autre eſpece de couleur blanche; mais le *Chekao* a cela de particulier, qu'avant que de le préparer comme le *hoa che*, il faut le rôtir dans le foyer; après quoi on le briſe, & on lui donne les mêmes façons qu'au *hoa che*: on le jette dans un vaſe plein d'eau, on l'y agite, on ramaſſe à diverſes repriſes la crême qui ſurnage, & quand tout cela eſt fait, on trouve une maſſe pure qu'on employe de même que le *hoa che* purifié. Le *Chekao* ne

* Pierre ou mineral ſemblable à l'alun. Voyez le XII. Recueil, pag. 281

sçauroit servir à former le corps de la porcelaine : on n'a trouvé jusqu'ici que le *hoa che* qui pût tenir la place du *Kaolin*, & donner de la solidité à la porcelaine. Si, à ce qu'on m'a dit, l'on mettoit plus de deux parts de *petun tse* sur huit parts de *hoa che*, la porcelaine s'affaisseroit en se cuisant, parce qu'elle manqueroit de fermeté, ou plûtôt, que ses parties ne seroient pas suffisamment liées ensemble.

VI. Je n'ai point parlé d'une espece de vernis qui s'appelle *tse kin yeou*, c'est-à-dire, vernis d'or bruni. Je le nommerois plûtôt vernis de couleur de bronze, de couleur de caffé, ou de couleur de feuille morte. Ce vernis est d'une invention nouvelle : pour le faire, on prend de la terre jaune commune, on lui donne les mêmes façons qu'au *petun tse*, &

quand cette terre est préparée, on n'en employe que la matiere la plus déliée, qu'on jette dans de l'eau, & dont on forme une espece de colle aussi liquide que le vernis ordinaire appellé *pe yeou* *. Ces deux vernis le *tsekin* & le *pe yeou* se mêlent ensemble, & pour cela ils doivent être également liquides. On en fait l'épreuve en plongeant un *petun tse* dans l'un & l'autre vernis. Si chacun de ces vernis pénétre son *petun tse*, on les juge également liquides & propres à s'incorporer ensemble. On fait aussi entrer dans le *tsekin* du vernis ou de l'huile de chaux & de cendres de fougere préparée comme nous l'avons dit ailleurs & de la même liquidité que le *peyeou*: mais on

* Vernis qui se fait de quartiers de roche.

mêle plus ou moins de ces deux vernis avec le *tſekin*, ſelon qu'on veut que le *tſekin* ſoit plus foncé ou plus clair. C'eſt ce qu'on peut connoître par divers eſſais : par exemple, on mêlera deux taſſes de la liqueur *tſekin* avec huit taſſes du *peyeou* : puis ſur quatre taſſes de cette mixtion de *tſekin* & de *pe yeou*, on mettra une taſſe de vernis fait de chaux & de fougeres.

Il n'y a, dit-on, que vingt ans ou environ qu'on a trouvé le ſecret de peindre avec le *tſoui* ou en violet, & de dorer la porcelaine. On a eſſayé de faire une mixtion de feüille d'or avec le vernis & la poudre de caillou, qu'on appliquoit de même qu'on applique le rouge à l'huile : mais cette tentative n'a pas réüſſi, & on a trouvé que le vernis *tſekin* avoit plus de

grace & plus d'éclat.

Il a été un tems qu'on faisoit des tasses ausquelles on donnoit par dehors le vernis doré, & par dedans le pur vernis blanc. On a varié dans la suite, & sur une tasse ou sur un vase qu'on vouloit vernisser de *tsekin*, on appliquoit en un ou deux endroits un rond ou un quarré de papier moüillé, & après avoir donné le vernis, on levoit le papier, & avec le pinceau on peignoit en rouge ou en azur cet espace non vernissé. Lorsque la porcelaine étoit séche, on lui donnoit le vernis accoûtumé, soit en le soufflant, soit d'une autre maniere. Quelques uns remplissent ces espaces vuides d'un fond tout d'azur ou tout noir, pour y appliquer la dorure après la premiere cuite. C'est sur quoi

on peut imaginer diverſes combinaiſons.

VII. On m'a montré cette année pour la premiere fois une eſpece de porcelaine qui eſt maintenant à la mode : ſa couleur tire ſur l'olive, on lui donne le nom de *long tſiven*. J'en ai vû qu'on nommoit *tſim ko* : c'eſt le nom d'un fruit qui reſſemble aſſez aux olives. On donne cette couleur à la porcelaine en mêlant ſept taſſes de vernis *tſekin* avec quatre taſſes de *peyeou*, deux taſſes ou environ d'huile de chaux & de cendres de fougere, & une taſſe de *tſoui yeou* qui eſt une huile faite de caillou. Le *tſoui yeou* fait appercevoir quantité de petites veines ſur la porcelaine : quand on l'applique tout ſeul, la porcelaine eſt fragile, & n'a point de ſon lorſqu'on la frappe ; mais quand

on la mêle avec les autres vernis, elle est coupée de veines, elle resonne, & n'est pas plus fragile que la porcelaine ordinaire.

Je dois ajoûter une particularité dont je n'ai point parlé & que j'ai remarqué tout récemment : c'est qu'avant qu'on donne le vernis à la porcelaine, on acheve de la polir, & d'en retrancher les plus petites inégalitez: ce qui s'execute par le moïen d'un pinceau fait de petites plumes fort fines. On humecte ce pinceau simplement avec de l'eau, & on le passe par tout d'une main legere. Mais c'est principalement pour la porcelaine fine qu'on se donne ce soin.

VIII. Le noir éclatant ou le noir de miroir appellé *ou kim* se donne à la porcelaine, en la plongeant dans une mixtion liquide composée d'azur prépa-

ré : il n'eſt pas néceſſaire d'y employer le bel azur, mais il faut qu'il ſoit un peu épais & mêlé avec du vernis *peyeou* & du *tſekin*, en y ajoûtant un peu d'huile de chaux & de cendres de fougeres : par exemple, ſur dix onces d'azur pilé dans le mortier, on mêlera une taſſe de *tſekin*, ſept taſſes de *peyeou* & deux taſſes d'huile de cendres de fougeres brûlées avec la chaux. Cette mixtion porte ſon vernis avec elle, & il n'eſt pas néceſſaire d'en donner de nouveau. Quand on cuit cette ſorte de porcelaine noire, on doit la placer vers le milieu du fourneau, & non pas près de la voute, où le feu a le plus d'activité.

IX. Je me ſuis trompé lorſque j'ai dit * que le rouge à l'hui-

* XII. Recueil pag. 302.

le

le appellé *yeou li hum* , se tiroit du rouge fait de couperose , tel qu'on l'employe pour peindre en rouge la porcelaine recuite. Ce rouge à l'huile se fait de la grenaille de cuivre rouge, & de la poudre d'une certaine pierre ou caillou qui tire un peu sur le rouge. Un Medecin Chrétien m'a dit que cette pierre étoit une espece d'alun qu'on employe dans la médecine. On broye le tout dans un mortier, en y mêlant de l'urine d'un jeune homme, & de l'huile de *peyeou*: mais je n'ai pû découvrir la quantité de ces ingrédiens : ceux qui ont ce secret, sont attentifs à ne le pas divulguer. On applique cette mixtion sur la porcelaine, lorsqu'elle n'est pas encore cuite, & on ne lui donne point d'autre vernis. Il faut seulement prendre

garde que durant la cuite la la couleur rouge ne coule point au bas du vaſe. On m'a aſſuré que quand on veut donner ce rouge à la porcelaine, on ne ſe ſert point de *petun tſe* pour la former, mais qu'en ſa place on employe avec le *kao lin* de la terre jaune préparée de la même maniere que les *petun tſe*. Il eſt vrai-ſemblable qu'une pareille terre eſt plus propre à recevoir cette ſorte de couleur.

Peut-être ſera-t'on bien aiſe d'apprendre comment cette grenaille de cuivre ſe prepare. On ſçait qu'à la Chine il n'y a point d'argent monnoyé ; on ſe ſert d'argent en maſſe dans le commerce, & il s'y trouve beaucoup de pieces qui ſont de bas alloi. Il y a cependant des occaſions où il faut les reduire en argent fin ; comme par exem-

ple, quand il s'agit de payer la taille ou de ſemblables contributions. Alors on a recours à des ouvriers dont l'unique mêtier eſt d'affiner l'argent dans des fourneaux faits à ce deſſein, & d'en ſéparer le cuivre & le plomb. Ils forment la grenaille de ce cuivre, qui vraiſemblablement conſerve quelques parcelles imperceptibles d'argent ou de plomb. Avant que le cuivre liquefié ſe durciſſe & ſe congele, on prend un petit balai, qu'on trempe légerement dans l'eau, puis en frappant ſur le manche du balai, on aſperge d'eau le cuivre fondu : une pellicule ſe forme ſur la ſuperficie, qu'on leve avec de petites pincettes de fer, & on la plonge dans de l'eau froide où ſe forme la grenaille qui ſe multiplie antant qu'on

reïtere l'opération. Je crois que ſi l'on employoit de l'eau forte pour diſſoudre le cuivre, cette poudre de cuivre en ſeroit plus propre pour faire le rouge dont je parle. Mais les Chinois n'ont point le ſecret des eaux fortes & regales ; leurs inventions ſont toutes d'une extrême ſimplicité.

X. On a exécuté cette année des deſſeins d'ouvrage qu'on aſſuroit être impraticables. Ce ſont des urnes hautes de trois pieds & davantage, ſans le couvercle qui s'éleve en pyramide à la hauteur d'un pied. Ces urnes ſont de trois pieces rapportées, mais réunies enſemble avec tant d'art & de propreté, qu'elles ne font qu'un ſeul corps, ſans qu'on puiſſe découvrir l'endroit de la réunion. On m'a dit en me les montrant, que de quatre-vingts urnes qu'on avoit

faites, on n'avoit pû réüssir qu'à huit seulement, & que toutes les autres avoient été perduës. Ces ouvrages étoient commandez par des Marchands de Canton qui commercent avec les Européans: car à la Chine on n'est point curieux de porcelaines qui soient d'un si grand prix.

XI. On m'a apporté une de ces pieces de porcelaine qu'on appelle *yao pien* ou transmutation. Cette transmutation se fait dans le fourneau, & est causée ou par le défaut ou par l'excès de chaleur, ou bien par d'autres causes qu'il n'est pas facile de conjecturer. Cette piece qui n'a pas réüssi selon l'idée de l'ouvrier, & qui est l'effet du pur hazard, n'en est pas moins belle ni moins estimée. L'ouvrier avoit dessein de faire des vases de rouge soufflé: cent pieces furent entierement

perduës : celle dont je parle ſortit du fourneau ſemblable à une eſpece d'agathe. Si l'on vouloit courir les riſques & les frais de differentes épreuves, on découvriroit à la fin l'art de faire ſûrement, ce que le hazard a produit une ſeule fois. C'eſt ainſi qu'on s'eſt aviſé de faire de la porcelaine d'un noir éclatant qu'on appelle *ou kim* : le caprice du fourneau a déterminé à cette recherche, & on y a réuſſi.

XII. Quand on veut donner un vernis qui rende la porcelaine extrémement blanche, on met ſur treize taſſes de *pe yeou*, une taſſe de cendres de fougeres auſſi liquides que le *pe yeou*. Ce vernis eſt fort & ne ſe doit point donner à la porcelaine qu'on veut peindre en bleu, parce qu'après la cuite, la couleur ne paroîtroit pas à travers

le vernis. La porcelaine à laquelle on a donné le fort vernis, peut être exposée sans crainte au grand feu du fourneau. On la cuit ainsi toute blanche, ou pour la conserverdans cette couleur, ou bien pour la dorer,ou la peindre de differentes couleurs, & ensuite la recuire. Mais quand on veut peindre la porcelaine en bleu, & que la couleur paroisse après la cuite, il ne faut mêler que sept tasses de *pe yeou*, avec une tasse de vernis ou de la mixtion de chaux & de cendres de fougeres.

Il est bon d'observer en general que la porcelaine dont le vernis porte beaucoup de cendres de fougeres, doit être cuite à l'endroit temperé du fourneau ; c'est-à-dire, ou après les trois premiers rangs, ou dans le bas à la hauteur d'un pied ou

d'un pied & demi : si elle étoit cuite au haut du fourneau, la cendre se fondroit avec précipitation, & couleroit au bas de la porcelaine. Il en est de même du rouge à l'huile, du rouge soufflé, & du *long tsi ven*, à cause de la grenaille de cuivre qui entre dans la composition de ces vernis. Au contraire on doit cuire au haut du fourneau la porcelaine à laquelle on a donné simplement le *tsoui yeou* : c'est, comme je l'ai dit, ce vernis qui produit une multitude de veines, en sorte que la porcelaine semble être de pieces rapportées.

XIII. Il y a quelque chose à réformer dans ce que j'ai dit autrefois des couleurs qu'on donne à la porcelaine qui se cuit une seconde fois. Mais avant que d'entrer dans le détail, il est bon d'expliquer quel-

le est la proportion & la mesure des poids de la Chine, & c'est par où je vais commencer.

Le *Kin* ou la livre Chinoise est de 16. onces qui s'appellent *Leams* ou *Taels*.

Le *Leam* ou *Tael* est une once Chinoise.

Le *Tsien* ou le *Mas* est la dixiéme partie du *Leam* ou *Tael*.

Le *Fuen* est la dixiéme partie du *Tsien* ou du *Mas*.

Le *Ly* est la dixiéme partie du *Fuen*.

Le *Hao* est la dixiéme partie du *Ly*.

Le rouge de couperose qu'on employe sur les porcelaines recuites, se fait de la maniere que je l'ai expliqué, avec de la couperose appellée *tsao fan*. Mais comment cette couleur se compose-t-elle ? C'est sur quoi je

vais vous ſatisfaire.

Sur un *tael* ou *leam* de ceruſe, on met deux *mas* de ce rouge : on paſſe la ceruſe & le rouge par un tamis, & on les mêle enſemble à ſec : enſuite on les lie l'un à l'autre avec de l'eau empreinte d'un peu de colle de vache, qui ſe vend réduite à la conſiſtance de la colle de poiſſon. Cette colle fait qu'en peignant la porcelaine, le rouge s'y attache, & ne coule pas. Comme les couleurs, ſi on les appliquoit trop épaiſſes, ne manqueroient pas de produire des inégalitez ſur la porcelaine, on a ſoin de tems en tems de tremper d'une main legere le pinceau dans l'eau, & enſuite dans la couleur dont on veut peindre.

Pour faire de la couleur blanche, ſur un *leam* de ceruſe, on met trois *mas* & trois *fuen* de

poudre de cailloux des plus transſparens, qu'on a calcinez après les avoir luttez dans une quaiſſe de porcelaine enfoüie dans le gravier du fourneau, avant que de le chauffer. Cette poudre doit être impalpable. On ſe ſert d'eau ſimple, ſans y mêler de la colle pour l'incorporer avec la ceruſe.

On fait le verd foncé, en mettant ſur un *taël* de ceruſe trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailloux avec huit *fuen* ou près d'un *mas* de *tom hoa pien*, qui n'eſt autre choſe que la craſſe qui ſort du cuivre lorſqu'on le fond. Je viens d'apprendre qu'en employant le *tom hoa pien* pour faire le verd, il faut le laver & en ſéparer avec ſoin la grenaille de cuivre qui s'y trouveroit mêlée, & qui n'eſt pas propre pour le verd : il ne faut y employer

que les écailles, c'eſt-à dire, les parties de ce métal qui ſe ſéparent lorſqu'on le met en œuvre.

Pour ce qui eſt de la couleur jaune, on la fait en mettant ſur un *taël* de ceruſe, trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailloux, & un *fuen* huit *ly* de rouge pur qui n'ait point été mêlé avec la ceruſe. Un autre ouvrier m'a dit que pour faire un beau jaune, il mettoit deux *fuen* & demi de ce rouge primitif.

Un *tael* de ceruſe, trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailloux, & deux *ly* d'azur forment un bleu foncé qui tire ſur le violet. Un des ouvriers que j'ai conſulté penſe qu'il faut huit *ly* de cet azur.

Le mêlange de verd & de blanc, par exemple, d'une part de verd ſur deux parts de blanc,

fait le verd d'eau qui est trés-clair.

Le mêlange du verd & du jaune, par exemple, de deux tasses de verd foncé sur une tasse de jaune, fait le verd *coulou*, qui ressemble à une feüille un peu fannée.

Pour faire le noir, on délaye l'azur dans de l'eau: il faut qu'il soit tant soit peu épais: on y mêle un peu de colle de vache macerée dans de la chaux, & cuite jusqu'à consistance de colle de poisson. Quand on a peint de ce noir la porcelaine qu'on veut recuire, on couvre de blanc les endroits noirs. Durant la cuite ce blanc s'incorpore dans le noir, de même que le vernis ordinaire s'incorpore dans le bleu de la porcelaine commune.

Il y a une autre couleur appellée *tsiu*: ce *tsiu* est une pierre ou mi-

neral qui reſſemble aſſez au vitriol Romain. Selon la réponſe qu'on a faite à mes queſtions, je n'aurois pas de peine à croire que ce mineral ſe tire de quelque mine de plomb, & que portant avec ſoi des eſprits, ou plûtôt des parcelles imperceptibles de plomb, il s'inſinuë de lui-même dans la porcelaine ſans le ſecours de la ceruſe, qui eſt le vehicule des autres couleurs qu'on donne à la porcelaine recuite.

C'eſt de ce *tſiu* qu'on fait le violet foncé. On en trouve à Canton, & il en vient de Pekin. Mais ce dernier eſt bien meilleur. Auſſi ſe vend-il un *tael* huit *mas* la livre : c'eſt-à-dire 9. liv. Le *tſiu* ſe fond, & quand il eſt fondu ou ramolli, les Orfévres l'appliquent en forme d'émail ſur des ouvrages

d'argent. Ils mettront, par exemple, un petit cercle de *tsiu* dans le tour d'une bague ; ou bien ils en rempliront le haut d'une aiguille de tête, & l'y enchasseront en forme de pierrerie. Cette espece d'émail se détache à la longue : mais on tâche d'obvier à cet inconvenient, en le mettant sur une légere couche de colle de poisson ou de vache.

Le *tsiu* de même que les autres couleurs dont je viens de parler, ne s'employe que sur la porcelaine qu'on recuit. Telle est la préparation du *tsiu* : on ne le rôtit point comme l'azur, mais on le brise, & on le réduit en une poudre tres-fine : on le jette dans un vase plein d'eau, on l'y agite un peu, ensuite on jette cette eau où il se trouve quelques salletez, & l'on garde le cristal qui est tombé

au fond du vaſe. Cette maſſe ainſi délayée perd ſa belle couleur, & paroît au dehors un peu cendrée. Mais le *tſiu* recouvre ſa couleur violette dès que la porcelaine eſt cuite. On conſerve le *tſiu* auſſi long-tems qu'on le ſouhaitte. Quand on veut peindre en cette couleur quelque vaſe de porcelaine, il ſuffit de la délayer avec de l'eau, en y mêlant, ſi l'on veut, un peu de colle de vache; ce que quelques-uns ne jugent pas néceſſaire. C'eſt dequoi l'on peut s'inſtruire par l'eſſai.

Pour dorer ou argenter la porcelaine, on met deux *fuen* de ceruſe ſur deux *mas* de feüilles d'or ou d'argent, qu'on a eu ſoin de diſſoudre. L'argent ſur ſur le vernis *tſe kin* a beaucoup d'éclat. Si l'on peint les unes en or, & les autres en argent,

les pieces argentées ne doivent pas demeurer dans le petit fourneau autant de tems que les pieces dorées : autrement l'argent disparoîtroit avant que l'or eût pû atteindre le dégré de cuite qui lui donne son éclat.

XIV. Il y a ici une espece de porcelaine colorée, qui se vend à meilleur compte que celle qui est peinte avec les couleurs dont je viens de parler. Peut-être que les connoissances que j'en vais donner, seront de quelque utilité en Europe par rapport à la fayence, supposé qu'on ne puisse pas atteindre à la perfection de la porcelaine de la Chine. Pour faire ces sortes d'ouvrages, il n'est pas nécessaire que la matiere qui doit y être employée, soit si fine : on prend des tasses qui ont déja été cui-

tes dans le grand fourneau, ſans qu'elles ayent été verniſſées, & par conſéquent qui ſont toutes blanches, & qui n'ont aucun luſtre : on les colore en les plongeant dans le vaſe où eſt la couleur préparée quand on veut qu'elles ſoient d'une même couleur : mais ſi on les ſouhaitte de differentes couleurs, tels que ſont les ouvrages appellez *hoam lou houan*, qui ſont partagez en eſpece de paneaux, dont l'un eſt verd, l'autre jaune, &c. on applique ces couleurs avec un gros pinceau. C'eſt toute la facon qu'on donne à cette porcelaine, ſi ce n'eſt qu'après la cuite, on met en certains endroits un peu de vermillon, comme par exemple ſur le bec de certains animaux ; mais cette couleur ne ſe cuit pas, parce qu'elle diſ-

paroîtroit au feu : aussi est-elle de peu de durée. Quand on a appliqué les autres couleurs, on recuit la porcelaine dans le grand fourneau avec d'autres porcelaines qui n'ont pas encore été cuites, il faut avoir soin de la placer au fond du fourneau & au dessous du soupirail, où le feu a moins d'activité, parce qu'un grand feu anéantiroit les couleurs.

Les couleurs propres de cette sorte de porcelaine se préparent de la sorte : pour faire la couleur verte, on prend du *tom hoa pien*, du salpêtre, & de la poudre de caillou : on n'a pas pû me dire la quantité de chacun de ces ingrédiens : quand on les a reduits séparément en poudre impalpable, on les délaye, & on les unit ensemble avec de l'eau.

L'azur le plus commun, avec le salpêtre & la poudre de caillou, forment le violet.

Le jaune se fait en mettant, par exemple, trois *mas* de rouge de couperose sur trois onces de poudre de caillou, & sur trois onces de ceruse.

Pour faire le blanc, on met sur quatre *mas* de poudre de caillou un *tael* de ceruse. Tous ces ingrédiens se délayent avec de l'eau. C'est-là tout ce que j'ai pû apprendre touchant les couleurs de cette sorte de porcelaine, n'ayant point parmi mes Néophytes d'ouvriers qui y travaillent.

XV. Quand j'ai parlé des fourneaux où l'on cuit de nouveau la porcelaine qui est peinte, j'ai dit * qu'on faisoit des

* XII. Recueil pag. 311.

piles de porcelaines, qu'on mettoit les petites dans les grandes, & qu'on les rangeoit ainsi dans le fourneau. Sur quoi je dois ajoûter qu'il faut prendre garde que les pieces de porcelaine ne se touchent les unes les autres par les endroits qui sont peints : car ce seroit autant de pieces perduës. On peut bien appuyer le bas d'une tasse sur le fond d'une autre tasse quoiqu'il soit peint, parce que les bords du fond de la tasse emboëtée n'ont point de peinture : mais il ne faut pas que le côté d'une tasse touche le côté de l'autre : ainsi quand on a des porcelaines qui ne peuvent pas aisément s'emboëter les unes dans les autres, comme sont, par exemple, de longues tasses propres à prendre du Chocolat, nos ouvriers les rangent de

la maniere ſuivante. Sur un lit de ces porcelaines qui garnit le fond du fourneau, on met une couverture ou de plaques faites de la terre dont on conſtruit les fourneaux, ou même des pieces de quaiſſes de porcelaines : car à la Chine tout ſe met à profit. Sur cette couverture on diſpoſe un autre lit de ces porcelaines, & on continuë de les placer de la ſorte juſqu'au haut du fourneau.

XVI. Je n'étois pas aſſez bien inſtruit quand j'ai dit * qu'on connoît que la porcelaine peinte ou dorée eſt cuite, lorſqu'on voit que l'or & les couleurs ſailliſſent avec tout leur éclat. J'ai été détrompé par des connoiſſances plus ſûres. Les couleurs ne ſe diſtinguent qu'après que la

* XII. Recueil pag. 331.

porcelaine recuite a eu le loisir de se refroidir. On juge que la porcelaine qu'on a fait cuire dans un petit fourneau, est en état d'être retirée, lorsque regardant par l'ouverture d'en haut, on voit jusqu'au fond toutes les porcelaines rouges par le feu qui les embrase, qu'on distingue les unes des autres les porcelaines placées en pile, que la porcelaine peinte n'a plus les inégalitez que formoient les couleurs, & que ces couleurs se sont incorporées dans le corps de la porcelaine, de même que le vernis donné sur le bel azur s'y incorpore par la chaleur des grands fourneaux.

Pour ce qui est de la porcelaine qu'on recuit dans de grands fourneaux, on juge que la cuite est parfaite, 1°. lorsque la flamme qui sort n'est plus

ſi rouge, mais qu'elle eſt un peu blancheâtre. 2°. Lorſque regardant par une des ouvertures, on apperçoit que les quaiſſes ſont toutes rouges. 3°. Lorſqu'après avoir ouvert une quaiſſe d'en haut, & en avoir tiré une porcelaine, on voit, quand elle eſt refroidie, que le vernis & les couleurs ſont dans l'état où on les ſouhaitte. 4° Enfin lorſque regardant par le haut du fourneau, on voit que le gravier du fond eſt luiſant. C'eſt par tous ces indices qu'un ouvrier juge que la porcelaine eſt arrivée à la perfection de la cuite.

XVII. Quand on veut que le bleu couvre entierement le vaſe, on ſe ſert de *leáo* ou d'azur préparé & délayé dans de l'eau à une juſte conſiſtance; & on y plonge le vaſe. Pour ce

qui

qui est du bleu soufflé appellé *tsoui tsim*, on y employe le plus bel azur préparé de la maniere que je l'ai expliqué : on le souffle sur le vase, & quand il est sec, on donne le vernis ordinaire, ou seul, ou mêlé de *tsoui yeou*, si l'on veut que la porcelaine ait des veines.

Il y a des ouvriers lesquels sur cet azur, soit qu'il soit soufflé ou non, tracent des figures avec la pointe d'une longue aiguille : l'aiguille leve autant de petits points de l'azur sec, qu'il est nécessaire pour representer la figure : puis ils donnent le vernis. Quand la porcelaine est cuite, les figures paroissent peintes en miniature.

XVIII. Il n'y a point tant de travail qu'on pourroit se l'imaginer, aux porcelaines sur lesquelles on voit en bosse des

fleurs, des Dragons, & de semblables figures. On les trace d'abord avec le burin sur le corps du vase, ensuite on fait aux environs de legeres entaillures qui leur donnent du relief ; après quoi on donne le vernis.

XIX. Quand j'ai parlé dans mon premier écrit * de la maniere dont le *leao* ou l'azur se prépare, j'ai omis deux ou trois particularitez qui méritent de l'attention. 1°. Qu'avant de que l'ensevelir dans le gravier du fourneau, où il doit être rôti, il faut le bien laver, afin d'en retirer la terre qui y est attachée. 2°. Qu'il faut l'enfermer dans une quaisse à porcelaine bien luttée. 3°. Que lorsqu'il est rôti, on le brise, on le passe par le tamis, on le met dans

* Page 302. du XII. Recueil.

un vase vernissé ; qu'on y répand de l'eau boüillante, qu'après l'avoir un peu agité, on en ôte l'écume qui surnage, qu'ensuite on verse l'eau par inclination. Cette préparation de l'azur avec de l'eau boüillante doit se rénouveller jusqu'à deux fois. Après quoi on prend l'azur ainsi humide, & réduit en une espece de pâte fort déliée, pour le jetter dans un mortier, où on le broye pendant un tems considerable.

On m'a assuré que l'azur se trouvoit dans les minieres de charbons de pierre, ou dans des terres rouges voisines de ces minieres. Il en paroît sur la superficie de la terre, & c'est un indice assez certain qu'en creusant un peu avant dans le même lieu, on en trouvera infailliblement. Il se présente dans

la mine par petites pieces grosses à peu près comme le gros doigt de la main, mais plattes & non pas rondes. L'azur grossier est assez commun, mais le fin est très-rare, & il n'est pas aisé de les discerner à l'œil. Il faut en faire l'épreuve, si l'on ne veut pas y être trompé. Cette épreuve consiste à peindre une porcelaine & à la cuire. Si l'Europe fournissoit du beau *leao* ou de l'azur, & du beau *tsiu* qui est une espece de violet, ce seroit pour *Kim te tchim* une marchandise de prix & d'un petit volume pour le transport, & on en rapporteroit en échange la plus belle porcelaine. J'ai déja dit que le *tsiu* se vendoit un *tael* huit *mas* la livre, c'est-à-dire, neuf francs. On vend deux *taels* la boëte du beau *leao* qui n'est que de dix onces, c'est à-di-

re, vingt sols l'once.

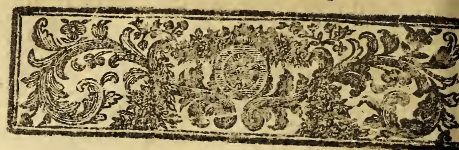
XX. On a essayé de peindre en noir quelques vases de porcelaine avec l'ancre la plus fine de la Chine : mais cette tentative n'a eu aucun succès. Quand la porcelaine a été cuite, elle s'est trouvée très-blanche. Comme les parties de ce noir n'ont pas assez de corps, elles s'étoient dissipées par l'action du feu ; ou plûtôt elles n'avoient pas eu la force de pénétrer la couche de vernis, ni de produire une couleur differente du simple vernis.

Je finis ces remarques, mon Reverend Pere, en récommandant à vos prieres la Chrétienté de *Kim te tchim*, qui est composée d'un grand nombre d'ouvriers en porcelaine. Le Seigneur qui m'en a confié le soin,

me donne la consolation, toutes les fois que je m'y transporte, de la voir croître de plus en plus. Pendant un mois de séjour que j'y ai fait depuis peu, j'ai administré les Sacremens à un grand nombre de fervens Chrétiens, & parmi ceux à qui j'ai conféré le Baptême, il y avoit près de cinquante Adultes. Le progrès de la foi y seroit beaucoup plus grand, si un Missionnaire y fixoit sa demeure : il faudroit agrandir l'Eglise, & y entretenir deux ou trois Catechistes. Il n'en coûteroit pour cela chaque année qu'une somme modique. Peut-être quelque personne pieuse admirant les beaux ouvrages que *Kim te tchim* fournit à toute l'Europe, aura-t-elle le zele de consacrer une legere portion de

ses biens à la conversion de tant d'ouvriers qui y travaillent. Je suis dans la participation de vos saints sacrifices, &c.





EXTRAITS
DE QUELQUES AUTRES LETTRES.

DU PERE CAZIER.

A Canton le 5. Novembre 1720.



JE vois par vos Lettres l'inquiétude où vous êtes de ſçavoir quel a été le ſort du P. Duberon & du P. Cortil, qui entrerent il y a quelques années dans une des iſles *Palaos*, ainſi que vous l'avez vû dans le XI. Recueil des

Lettres de nos Missionnaires*. Je voudrois pouvoir vous en apprendre des nouvelles certaines & bien circonstanciées. Mais quelque mouvement qu'on se soit donné jusqu'icy, c'est toujours inutilement qu'on a tenté de retourner dans ces Isles.

Lorsque je vins à la Chine, je pris ma route par les Philippines, & j'étois à Manille, lorsque le P. Serrano fit équipper un vaisseau pour commencer une Mission chez les Insulaires de *Palaos*, ou pour la continuer, supposé que les deux Peres eussent trouvé grace auprès de ces Barbares. Mais Dieu dont les desseins sont impénétrables, ne permit pas que cette expédition eût le succès auquel on devoit s'attendre.

Le P. Serrano mit à la voile,

* Page 75.

& fut porté par un vent favorable dans *l'Embocadero*, (c'eſt ainſi que les Eſpagnols appellent l'entrée des iſles Philippines). La quantité d'Iſles qui ſe trouvent dans cette paſſe, la rendent tres-dangereuſe, & les Gallions ſont quelquefois obligez d'y hyverner ſans pouvoir gagner *Cabite* qui eſt le port de Manille. Le vaiſſeau qui portoit le P. Serrano & ſon compagnon n'alla pas loin : il périt près de l'iſle de *Marinduqué*, & rien ne fut plus triſte que ce naufrage, dont il n'échapa que peu de perſonnes. Quelques-uns s'étoient jettez dans la Chaloupe, mais le trouble où ils étoient les empêcha de prendre une précaution néceſſaire, qui étoit de couper le cable lequel tenoit la chaloupe amarrée au Vaiſſeau : ils alle-

rent au fond de la mer entraînez par le poids du Bâtiment. Il n'y eut qu'un seul Indien, qui s'étant emparé de l'habitacle (c'est un réduit en forme d'armoire où l'on enferme la boussole) s'en servit pour se sauver, & à sa faveur gagna heureusement la terre, après avoir long. tems lutté contre les flots. C'est par cet Indien, qui retourna aussi-tôt à Manille, qu'on fut informé de ce détail. Ainsi échoüa le projet qu'on avoit formé d'aller au secours des deux Missionnaires, & de planter la foi dans les isles *Palaos*.

Depuis mon arrivée à la Chine j'ai vû à Canton un Marchand venu des Philippines, qui m'assura qu'on ne doutoit plus à Manille que les deux Peres n'eussent été sacrifiez à la fureur des Barbares de ces If-

les nouvellement découvertes. C'eſt ainſi qu'il m'a raconté la choſe. Un Vaiſſeau Eſpagnol étoit allé à la découverte aux environs des iſles *Palaos*, & s'étant approché d'une de ces Iſles, pluſieurs Inſulaires parurent dans une barque, & roderent autour du vaiſſeau. On les invita par geſtes à venir à bord: ils n'y voulurent point conſentir, à moins qu'on ne leur donnât un ôtage. On fit deſcendre un Eſpagnol dans la chaloupe, & en même tems quelques-uns des Inſulaires monterent au Vaiſſeau. Les Eſpagnols ſe ſaiſirent d'eux, & refuſerent de les renvoyer. Ceux qui étoient reſtez dans la barque ſe diſpoſoient à ſe vanger de cette inſulte ſur l'Eſpagnol qui ſervoit d'ôtage, & ils ramoient déja vers ſa chaloupe. Mais on fit

feu ſur eux, & on les écarta. On dit qu'en ſe retirant ils ſouffloient vers la fumée de la poudre, ignorant apparemment l'uſage du canon & des armes à feu. Ces Inſulaires furent conduits à Manille. Là on leur demanda par ſignes ce qu'étoient devenus les deux Peres qui étoient reſtez dans une de leurs Iſles. Ils répondirent de même par ſignes, & firent entendre que leurs Compatriotes les avoient tuez, & enſuite les avoient mangez.

De Canton en l'année 1718.

JE n'ai plus qu'à vous faire part de quelques évenemens dont vous ne ſerez pas fâché d'être inſtruit. L'Imperatrice mere eſt morte à Pekin le 12.

Janvier de cette année. Tout l'Empire a pris le grand deüil : pendant plus de 40. jours on n'a parlé d'aucune affaire à l'Empereur : les Mandarins passoient la nuit dans des tentes ou au Palais, sans retourner coucher dans leurs maisons. Les fils même de l'Empereur dormoient au Palais sans quitter leurs vêtemens. Le deüil a commencé à Canton le 15. Février : le peuple doit le porter durant 7. jours, & les Mandarins pendant 27. jours. Tous les Mandarins, non en chaise, mais à Cheval, vêtus de blanc, & sans grande suite vont pendant trois jours faire les cérémonies ordinaires devant la tablettte de l'Imperatrice défunte. Le peuple y ira à son tour. Les Tribunaux sont fermez tout le tems que le deüil dure : la couleur

rouge est proscrite, ainsi on porte le bonnet sans soye rouge, & sans aucun autre ornement. Tel est l'usage.

L'Empereur a eu une maladie qui a causé quelque allarme, mais elle n'a pas eu de suites. C'est sans doute à l'occasion de cette maladie, qu'il a fait paroître quelque envie de se donner un successeur. Le parti qu'on s'imagine qu'il veut prendre, tient tous les esprits en suspens : il ne nomme aucun de ses enfans, encore moins aucun Chinois de Nation. Ils sont trop mols, dit-il, pour être capables de bien gouverner. D'ailleurs les familles des *Tamg*, des *Han*, des *Song*, des *Ming*, sont entierement éteintes. Mais, ajoûte-t-il, il reste plus de mille Princes de la famille des *Yven* (C'est une famille Tartare chas-

ſée par les *Ming*, & aux *Ming* a ſuccédé la famille Tartare dont eſt l'Empereur regnant). Par là il ſemble inſinuer aux Chinois qu'il leur deſtine un Prince de la famille des *Yven*. Mais ce choix ſera-t'il du goût des Chinois ? Les Princes fils de *Cam hi* cederont-ils paiſiblement l'Empire où leur naiſſance ſemble les appeller ?

L'incertitude où l'on eſt de celui ſur qui tombera le choix de l'Empereur, a porté un des premiers Mandarins à lui faire preſenter par ſon fils un Mémorial, par lequel il remontre avec reſpect de quelle importance il eſt pour le repos de l'empire de nommer un Prince héritier, & de rétablir ſon ſecond fils dans cette dignité. L'Empereur après avoir lû le Memorial, fit approcher celui qui le

lui avoit presenté. Est-ce de « toi-même, lui dit-il, que tu « parles de la sorte, ou est-ce « quelque autre qui t'a suggeré « ce langage ? Sire, répondit le « fils du Mandarin, c'est mon « pere votre esclave qui m'a or- « donné de vous faire cette tres- « humble remontrance. Je te « le pardonne, repliqua l'Em- « pereur, puisque tu n'as fait « qu'obeïr à ton pere. » Mais en même tems il donna ordre qu'on fît mourir le pere. Cet exemple de sévérité retient tous les Grands, & il n'y a personne qui ose lui parler d'un successeur, d'où néanmoins dépend la tranquillité de l'Empire.

De Pekin en l'année 1721.

QUoiqu'on vous ait mandé assez en détail ce qui s'est passé icy au sujet de la solemnelle ambassade que l'Empereur a reçuë de la part du Czar, on aura sans doute omis les difficultez que le cérémonial fit naître, & dont on ne put vous instruire, parce que cet incident n'arriva que depuis le départ des vaisseaux qui retournoient en Europe. La délicatesse de l'Ambassadeur ne put s'accommoder du ceremonial Chinois, qui consiste à se mettre à genoux, & à frapper la terre du front devant les personnes qu'on veut honorer ; ce qui s'observe non seulement à l'égard de l'Empereur, mais encore à l'égard des Princes, des Mandarins, des Peres, des Maîtres, &c.

L'Ambassadeur crut que c'étoit avilir sa dignité que de s'abaisser à une cérémonie si humiliante & si peu conforme aux idées d'Europe. Le refus qu'il fit de s'y assujettir étant venu aux oreilles de l'Empereur, devoit naturellement produire un mécontentement réciproque. Mais la sagesse de ce Prince lui suggera un expedient auquel l'Ambassadeur Moscovite ne pût s'empêcher de se rendre. Qu'on lui « fasse sçavoir, dit l'Empereur, « que mon dessein est qu'on ren- « de à la lettre qu'il m'appor- « te de la part de son maître, « les mêmes honneurs, que nos « coûtumes prescrivent pour ma « personne. C'est pourquoi je « souhaitte qu'il pose cette Let- « tre sur une table, & alors un « grand Mandarin ira en mon « nom frapper la terre du front «

» devant la Lettre. C'eſt ce qui s'executa: & l'Ambaſſadeur n'eut plus de peine à faire cette cérémonie devant l'Empereur, & à rendre civilité pour civilité.

Cette année Chinoiſe étant la 60. du Regne de l'Empereur, dès le premier jour on a commencé des réjoüiſſances extraordinaires. Tous les Mandarins depuis les plus grands juſqu'aux plus petits, ſont allez ſe proſterner devant ſa tablette, & lui rendre les mêmes hommages qu'on lui rend à Pekin devant la porte intérieure de ſon Palais. Comme cette année eſt une année de grace & d'une eſpece de Jubilé, quelques-uns ſe figurent que l'Empereur pourra rendre la liberté aux deux Princes ſes enfans : cela eſt neanmoins fort douteux, le caractere de l'Empereur é-

tant de garder toujours une conduite soutenuë, uniforme, & invariable, lorsqu'une fois pour de bonnes raisons il a pris son parti. Sa politique est de tenir ses enfans dans une parfaite dépendance. D'ailleurs le Prince héritier a été privé avec trop d'éclat de son droit à la couronne. On croit qu'il a jetté les yeux sur le fils de ce Prince qui a neuf à dix ans.

Le 14. d'Avril jour de la naissance de l'Empereur fut encore un jour de fête, qu'on célébra avec beaucoup de magnificence. La dépense monta à quatre-vingt mille taels *. L'Empereur ne daigna pas venir voir cet appareil superbe. Il avoit sur le cœur les instances qui lui furent faites de se nommer un héritier.

* Un taël vaut 5. liv. de la monoye d'Europe.

Le *Colao* * Chinois qui oſa lui faire cette remontrance eut grace de la vie, mais ſon fils aîné qui étoit déja ſecond Preſident d'un des Tribunaux, a été condamné à aller ſervir à l'armée. Les douze *Yuſſe* Chinois ont eu le même ſort. Ces *Yuſſe* ſont des Mandarins, dont l'employ eſt de faire à l'Empereur les repreſentations convenables pour le bien de l'Etat.

Nous avons vû cette même année en peu de mois l'iſle de Formoſe ſecoüer le joug de la domination de l'Empereur, & forcée enſuite de rentrer ſous ſon obéïſſance. Les Chinois du lieu aidez de ceux de *Fokien* & de *Keoumi*, avoient égorgé les Mandarins, à un ſeul près qui s'évada, & fait main-baſſe ſur les

* Mandarin du premier ordre du Conſeil appellé *Nuy-yüen*, c'eſt-à-dire, la Cour du dedans, parce qu'il eſt au dedans du Palais.

troupes Imperiales. Quand la nouvelle s'en répandit à Pekin, on ne manqua pas d'attribuer cette revolte aux Hollandois, qui n'y avoient certainement nulle part : & cela sans doute par un fonds d'opposition qu'il y a entre les Chinois & les Etrangers, & à dessein de rendre les Européans odieux à la Nation Chinoise. Mais ce fut un grand sujet de joye quand on apprit peu après, que les nouvelles troupes Impériales qu'on y avoit envoyées, étoient entrées dans la Capitale, avoient tué une partie des rebelles, à la reserve de leur chef qui s'étoit enfui dans les montagnes, & que le reste des revoltez étoit tout-à-fait dissipé.

La Secte des Mahometans s'étend de plus : ils se soûtiennent principalement par le grand commerce qu'ils font

dans les Provinces , & par les ſommes d'argent qu'ils donnent liberalement aux Mandarins, car ils ſont fort riches. Mais du reſte les Chinois ont pour eux le plus grand mépris. Il y a peu d'années que le peuple détruiſit leur Moſquée à *Han keou*. Celle de *Tchang te fou* fut de même abbatuë l'an paſſée : & cette année au mois de Juin la populace s'eſt ſoulevée contre eux à *Kim te tchim*, & a renverſé leur Moſquée. Nous en avons porté le contre-coup, car notre Egliſe a eu le même ſort, les mutinez crians de toutes parts que nous leur étions ſemblables, & que nous étions des Mahometans d'Europe. Les Mandarins informez que nos Chrétiens n'avoient pas donné la moindre occaſion à ce tumulte, ont donné parole de faire rebâtir

rebâtir notre Eglise aux dépens du peuple. L'un d'eux me dit sur cela obligeamment que depuis huit ans qu'il demeuroit à *Kim te tchim*, il ne lui étoit jamais venu la moindre plainte contre les Chrétiens.

De la Cayenne, en l'année 1718.

C'Est avec une sensible douleur que je vous apprends la perte que nous venons de faire du P. de Creüilly. Il a passé trente-trois années dans cette Mission ; &, ce qu'on a de la peine à comprendre, c'est qu'avec une complexion aussi délicate que la sienne, il ait pû fournir une carriére si penible, & se livrer à des travaux continuels & qui étoient beaucoup au dessus de ses forces.

Auſſi-tôt qu'il arriva dans cette Iſle, ſon premier ſoin fut d'inſtruire les peuples, & de les porter à la pratique des vertus Chrétiennes. Il ne ſe contentoit pas des inſtructions generales qu'il faiſoit les Dimanches, il partoit tous les Lundis, & s'embarquoit dans un canot avec quelques Negres. Comptant pour rien les perils qu'il avoit à courir ſur une mer ſouvent orageuſe, & l'air étouffant qu'on reſpire en ce Climat, il faiſoit le tour de l'Iſle, il parcouroit les Habitations qui y ſont répanduës, & portant par tout la bonne odeur de Jesus-Christ il inſtruiſoit chacun plus en particulier des devoirs de ſon état. Il ne revenoit d'ordinaire de cette courſe que ſur la fin de la ſemaine, épuiſé de fatigues, mais ſe ſoûtenant par

ſon courage, & par la douce conſolation qu'il avoit d'avoir rempli les fonctions de ſon Miniſtere.

Bien que ſa charité fût univerſelle, il s'employoit encore, ce ſemble, avec plus d'ardeur & d'affection auprès des pauvres ; & pour s'attirer davantage leur confiance, il entroit dans leurs peines, il les conſoloit dans leurs ſouffrances, & il étoit ingénieux à trouver des moyens de ſoulager leur indigence. Pour cela il faiſoit cultiver leurs terres par les Negres qui l'accompagnoient, il travailloit à réparer leurs cabanes à demi ruinées, il abbattoit lui-même le bois néceſſaire pour ces ſortes de réparations, & il en chargeoit ſes épaules comme auroit fait un eſclave. Une charité ſi vive & ſi agiſſante ne

manquoit pas de lui gagner tous les cœurs ; chacun l'écoutoit avec docilité, & il n'y avoit personne qui ne le respectât comme un Saint, & qui ne l'aimât comme son pere.

La conversion des Indiens fut le second objet de son zele. Rien ne le rebuta, ni les difficultez qu'il avoit à vaincre, ni les dangers ausquels il falloit continuellement s'exposer. Il commença d'abord par apprendre leur langue, dont on n'avoit jusques-là nulle connoissance. C'est lui qui le premier l'a réduite à des principes généraux, & qui par un travail aussi pénible qu'ingrat, en a facilité l'Etude aux autres Missionnaires.

Il vivoit de même que ces Sauvages, de poisson & de cassave : (c'est un pain fait de la

racine de manyoque) il logeoit avec eux dans un coin de ce qu'ils appellent le Carbet, (c'est une espece de longue grange faite de roseaux, exposée aux injures de l'air, & remplie d'une infinité d'insectes tres importuns) mais il étoit moins sensible à ces incommoditez, qu'au peu de disposition qu'il trouvoit dans ces peuples à pratiquer les veritez qu'il leur annonçoit. Leur extrême indolence & leur inconstance naturelle s'opposoient au desir qu'il avoit de leur conversion. C'est pourquoi il ne confera le saint Batême qu'à un petit nombre d'Adultes, sur la persévérance desquels il pouvoit compter, & il borna son zele à batiser les enfans qui étoient en danger de mort. Mais par ses sueurs & par ses travaux il fraya le che-

min à d'autres Missionnaires qui ont achevé son ouvrage ; & l'on a aujourd'hui la consolation de voir plusieurs Peuplades d'Indiens, qui ont reçu le Batême, & qui menent une vie édifiante & conforme à la sainteté du Christianisme.

Toutes ses vûës se tournerent ensuite du côté des Negres esclaves. L'humiliation de leur état excita sa charité : il a travaillé près de vingt ans à leur sanctification. Il étoit presque toujours en course, exposé aux ardeurs d'un soleil brûlant, ou à des pluyes continuelles qui sont tres-incommodes en certains tems de l'année. S'il se trouvoit dans un canot avec les Negres, il ramoit souvent en leur place, & quand quelques-uns d'eux étoient incommodez, il leur distribuoit

ses provisions, se contentant pour vivre de quelques morceaux de cassave qu'il recevoit d'eux en échange. Lorsqu'après s'être bien fatigué tout le jour, il arrivoit le soir dans quelque pauvre habitation, son plaisir étoit d'y manquer de tout, jamais plus gay ni plus content, que quand il se voyoit accablé du travail de la journée, & dans la disette des choses les plus nécessaires à réparer ses forces.

Parmi plusieurs traits extraordinaires de son zele, je n'en choisirai qu'un seul, qui vous en fera connoître l'étenduë. Il apprit qu'un esclave s'étoit blessé, & étoit en danger de mourir sans confession. La cabane de ce malheureux étoit fort éloignée de la maison : le P. de Creüilly suivant les mouvemens

ordinaires de sa charité, partit sur l'heure à pied, & après avoir long-tems erré dans un bois où il s'égara, il se trouva à l'entrée d'une prairie toute inondée, remplie d'herbes piquantes, & de serpens dont la morsure est tres-dangereuse. Il apperçut alors une miserable cabane, qu'il crut être la demeure de ce pauvre Esclave. Aussi-tôt sans hesiter un moment il se jette dans la prairie, & la traverse ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Lorsqu'il en sortit, il se trouva tout ensanglanté, & il eut le chagrin de ne rencontrer personne dans la cabanne qui étoit abandonnée. Tout trempé qu'il étoit, il ne laissa pas de continuer sa route avec la même ardeur vers l'endroit qu'on lui avoit désigné. Enfin il arrive à la cabane du Negre,

qu'il trouva dans un état digne de compassion. Il le confessa, il le consola, & fournit à ses besoins autant que sa pauvreté pouvoit le lui permettre. Lorsqu'il retourna le soir à la maison, à peine pouvoit-il se soûtenir.

Personne ici ne doute que ces sortes de fatigues jointes à ses jeûnes & à ses continuelles austeritez n'ayent abrégé ses jours & hâté le moment de sa mort. Nous n'oublierons jamais les grands exemples de vertu qu'il nous a laissez. Bien qu'il fût d'une complexion vive & pleine de feu, il s'étoit tellement vaincu lui-même, qu'on l'eût crû d'un tempéramment froid & moderé. Son visage & son air ne respiroient que la douceur. Tous les emplois lui é-

toient indifferens, & il ne marquoit d'inclination que pour les plus humilians & les plus pénibles, s'estimant toujours inferieur à ceux qu'on lui confioit. Comme il se croyoit le dernier des Missionnaires, il les regardoit tous avec une singuliere vénération. Ces bas sentimens qu'il avoit de lui-même, lui ont fait refuser constamment la charge de Superieur de cette Mission, dont il étoit plus digne que personne, son humilité lui suggerant toujours des raisons plausibles pour le dispenser d'accepter cet emploi. La délicatesse de sa conscience le portoit à se confesser tous les jours, quand il en avoit la commodité.

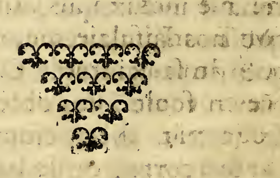
Enfin son union avec Dieu étoit intime : tout le tems qui n'étoit pas rempli par les fonc-

tions de ſon miniſtere, il l'employoit à la priere, & il s'en occupoit non ſeulement pendant le jour, mais encore durant une grande partie de la nuit. Une vie ſi pleine de vertus & de merites ne pouvoit gueres finir que par une mort précieuſe aux yeux de Dieu. Il reçut les derniers Sacremens de l'Egliſe avec une piété exemplaire, & ce fut le 18. jour du mois d'Août vers les huit heures du matin que Dieu l'appella à lui pour le récompenſer de ſes travaux.

Ce fut à ce moment qu'on connut mieux que jamais l'idée que nos Inſulaires avoient conçuë de ſa ſainteté. On accourut en foule à ſes obſeques, on ſe jettoit avec empreſſement ſur ſon corps, on le baiſoit avec reſpect, on lui faiſoit toucher

des médailles & des chapelets; & on se croyoit heureux d'avoir attrapé quelques lambeaux de ses vêtemens.

Les guérisons miraculeuses dont il a plû à Dieu de favoriser plusieurs personnes qui implorerent l'assistance du Missionnaire, augmentent de plus en plus la venération à son égard, & la confiance qu'on a en son intercession. Plusieurs viennent prier sur son tombeau, d'autres lui font des neuvaines, tous le regardent comme un puissant protecteur qu'ils ont dans le Ciel.



DU PERE BARBIER.

A Puneypondi dans le Carnate, le 7. Janvier 1720.

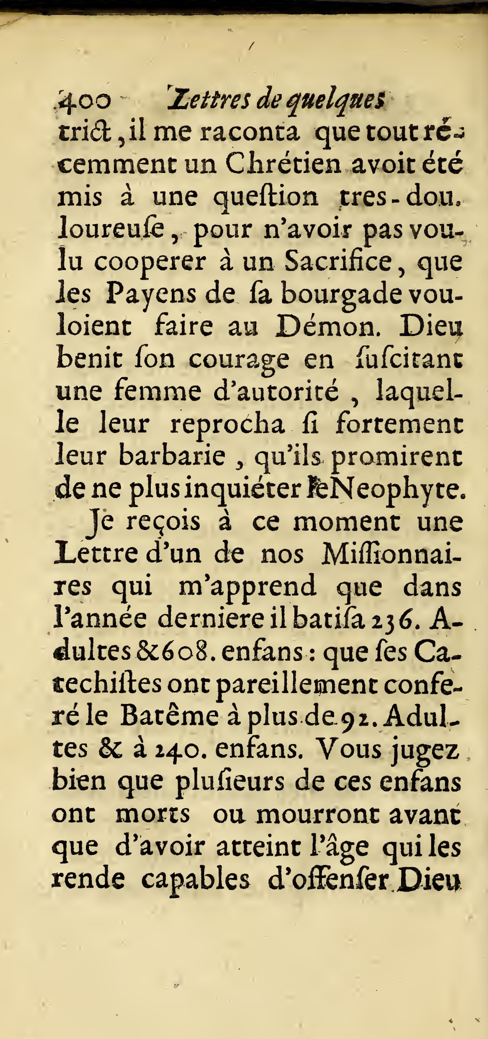
J'Avois mené une vie assez languissante à Bengale, ce qui m'avoit obligé d'aller chercher du soulagement à Ponticheri. Mais ce que vous aurez peine à croire, le dernier remede qu'il falloit employer pour rétablir ma santé, étoit le ris & les herbes de la Mission. Depuis qu'en prenant un peu sur moi-même j'ai abandonné la côte, & que je me suis remis à la vie de Missionnaire, je me porte beaucoup mieux, & je sens mes forces revenir. Je conçois chaque jour plus d'esperance de travailler longtems dans cette portion de la vigne du Seigneur.

Je l'éprouve, & il eſt vrai, qu'un abandon parfait entre les mains de l'aimable maître que nous ſervons, eſt la vertu capitale qui nous eſt néceſſaire. Si nous avons des fatigues à eſſuyer, ſi notre vie eſt auſtere, nous en ſommes bien dédommagez par la conſolation que nous avons de voir l'œuvre de Dieu s'avancer de jour en jour, ſoit par le concours de ceux qui ſe preſentent au ſaint Batême, ſoit par l'innocence, la docilité, & la ferveur des anciens Chrétiens. De cent que je confeſſerai, à peine en trouverai-je douze qui ſoient tombez dans des fautes conſiderables. Tous m'édifient infiniment par leur exactitude ſcrupuleuſe à remplir les devoirs de la Religion, par l'avidité avec laquelle ils entendent la parole de Dieu,

par la patience qu'ils font paroître dans leurs afflictions, & leurs maladies. Il me ſemble que je vois renaître la ferveur des premiers ſiecles.

Je viſitai il y a peu de jours une malade aſtmatique, qui ne prenoit ni nourriture ni repos : je l'exhortois à la patience, & pour cela je lui repreſentois que Dieu lui faiſoit faire ici bas ſon purgatoire en lui fourniſſant un moyen infaillible d'expier ſes fautes. » Ah ! Mon Pere, me répondit-elle d'un « ton de voix qui m'étonna, « je ne ſouffre pas encore aſſez. « Ce fut tout ce que la violence de ſon mal lui permit de me dire.

Un de mes Catechiſtes vint me trouver hier, & dans le compte qu'il me rendit de ce qui s'étoit paſſé dans ſon diſ-



trict, il me raconta que tout récemment un Chrétien avoit été mis à une queſtion tres-douloureuſe, pour n'avoir pas voulu cooperer à un Sacrifice, que les Payens de ſa bourgade vouloient faire au Démon. Dieu benit ſon courage en ſuſcitant une femme d'autorité, laquelle leur reprocha ſi fortement leur barbarie, qu'ils promirent de ne plus inquiéter le Neophyte.

Je reçois à ce moment une Lettre d'un de nos Miſſionnaires qui m'apprend que dans l'année derniere il batiſa 236. Adultes & 608. enfans : que ſes Catechiſtes ont pareillement conferé le Batême à plus de 92. Adultes & à 240. enfans. Vous jugez bien que pluſieurs de ces enfans ont morts ou mourront avant que d'avoir atteint l'âge qui les rende capables d'offenſer Dieu

C'eſt ce qui nous ſoûtient dans nos travaux : le Ciel ſe peuple inſenſiblement, la ſuite de l'Agneau ſe groſſit tous les jours : Dieu ſera éternellement glorifié par ces ames pures. Pourront-elles oublier ceux auſquels après Dieu elles ſont redevables de leur ſalut éternel ?

Deſcription de l'arbre qui porte la Ouate, du Poivrier, & de la Laque, tirée de quelques autres Lettres.

L'Arbre qui porte la Ouate, ou cette eſpece de coton fin, dont on ſe ſert pour remplir des couſſins, pour fourrer des robes de chambre, des veſtes, des courte-pointes, &c. croît de lui-même en pleine campagne & ſans culture. Les Siamois chez qui on en trouve beaucoup le

nomment *ton-nghiou*. Cet arbre que j'appellerai dorenavant Ouatier, eſt de deux eſpeces fort differentes : il y en a de grands & de petits : j'en ai vû des uns & des autres.

Les grands qui ſont de deux ſortes, reſſemblent aſſez aux noyers pour la forme & la diſpoſition de leurs branches. Le tronc eſt d'ordinaire plus haut & plus droit, à peu près comme eſt le tronc des chênes. L'écorce eſt hériſſée en certains endroits de groſſes épines courtes, larges par la baſe, rangées en file & fort ſerrées. Les feuilles tiennent également des feuilles de noyer & de celles du châtaignier : elles croiſſent toujours cinq à cinq ; leurs pedicules, qui ſont fort courts, s'uniſſant à un ſixiéme qui eſt commun, lequel a ſouvent plus d'un pied

de longueur. La fleur est de la forme & de la grandeur d'une tulippe médiocre, mais ses feuilles sont plus épaisses, & elles sont couvertes d'un duvet assez rude au toucher. Le calice qui les renferme par le bas, est épais & d'un verd clair, ponctué de noir, & de la forme de celui des noisettes, à la reserve qu'il n'est pas haché & effilé de même par le haut, mais seulement un peu échancré en trois endroits.

Tout ceci est commun aux deux especes de grands Ouatiers : Voici maintenant en quoi ils different. Les uns portent la fleur avant la feuille : j'en ai vû plusieurs qui étoient tout couverts de fleurs, & n'avoient pas encore une feuille. Les autres portent les feuilles avant les fleurs, du moins ceux que j'ai vû de cette espece, avoient les feuilles

toutes venuës, & les fleurs étoient encore en bouton. Les premiers ſont plus épineux & moins fournis de branches que les derniers : ils ont la fleur de couleur de citron, & aſſez douce au toucher : & les ſeconds l'ont rude, & d'un rouge foncé par dedans, mais pâle & jaunâtre par dehors. Dans les uns & dans les autres il part du fond de la fleur un grand nombre de filets ou baguettes ſurmontées de petits ſommets, leſquelles ſont en plus grand ou plus petit nombre, mais partagées en quatre petits bouquets de dix baguettes chacun, placez au fond de la fleur à l'entredeux des feuilles : & entre ceux-ci il s'en éleve un cinquiéme composé de ſeize de ces baguettes, au milieu deſquelles il s'éleve une eſpece de piſtil un peu ou-

vert par le haut. Dans ceux-là au contraire les baguettes sont en bien plus grand nombre, mais sans ordre & sans distinction. Pour ce qui est du fruit, ou pour mieux dire de l'étui qui renferme la Ouate, je n'en puis dire autre chose, sinon qu'il est de figure oblongue & semblable aux figues bananes anguleuses que les Portugais appellent *figos caroças*.

L'Ouatier de la seconde, ou pour mieux dire, de la troisiéme espece, est beaucoup plus petit que les deux autres. Son tronc & son branchage sont assez semblables à ceux de l'acacia : ses feuilles sont d'une grandeur mediocre, de figure ovale, & terminées en pointe. Elles sont couvertes par dessus & par dessous d'un petit duvet fort doux au toucher. Les maîtres-

ſes fibres qui partent de la cô-
te de la feuille ſont fort diſtinc-
tes & très-bien rangées. Les é-
tuys qui renferment la Ouate
ſont compoſez de deux tubes
terminez en pointe aux deux ex-
trémitez & unis enſemble. Ils
ſont ordinairement de la lon-
gueur de neuf ou dix pouces,
& de la groſſeur du petit doigt.
J'en ay vu qui avoient plus d'un
pied de longueur. Quand on les
rompt dans leur verdeur, il en
ſort un lait gluant fort blanc,
& l'on trouve au dedans la Oua-
te bien preſſée avec pluſieurs
pepins jaunes de figure oblon-
gue. Ces étuys pendent à des
pedicules ligneux, leſquels ne
ſont que la branche de l'arbre
continuée, qui forme cinq pe-
tits feuillages de ſon écorce
même à l'endroit où elle y eſt
unie.

Je viens maintenant au Poivrier ; c'est un arbrisseau rampant, qui pour s'élever a besoin d'appui. On le plante au pied de quelque arbre, afin qu'il s'y puisse attacher. On se sert pour cela à Siam d'un petit arbre épineux ; ou bien on lui met des perches en forme d'échalas, comme on fait aux haricots en Europe. La tige a ses nœuds semblables à ceux de la vigne. Le bois même, quand il est sec, ressemble parfaitement à du sarment, au goût près qui est fort acre. Cette tige pousse quantité de branches de tous côtez qui s'attachent au hazard. La feuille, quand l'arbre est jeune, est d'un verd uni & blancheâtre, qui devient plus foncé à mesure que l'arbre croît : elle garde toujours sa blancheur par dessus. Sa figure est ovale, mais vers

l'extrémité elle diminuë & se termine en pointe. Elle a six nervures, dont cinq qui partent de la principale vers le bas pour s'y venir rejoindre en haut, forment trois autres ovales semblables à la premiere. On ne distingue bien que cinq nervures dans les petites feuilles. Ces nervures se communiquent les unes aux autres par un tissu de fibres assez grossieres. Les plus grandes feuilles que j'ai vûës, avoient six pouces de longueur. Elles ont un goût piquant. La grappe est petite : les plus grandes étoient longues de quatre pouces. Les grains qui étoient verds lorsque je les vis, & qui ne devoient être meurs que dans trois mois, étoient attachez sans pédicule : ils étoient de la forme & de la grosseur

ſeur du gros plomb à tirer. Le poivre quoique verd avoit déja beaucoup de force. Cet arbre charge peu : je ne crois pas que ceux que je vis, portaſſent chacun ſix onces de poivre.

Pour ce qui eſt de la Laque, c'eſt principalement à Lahos & à Camboye qu'on la ramaſſe autour de deux diverſes ſortes d'arbres. Ce ſont de certains inſectes rouges aſſez ſemblables aux fourmis qui la travaillent à peu près de même que les abeilles travaillent la cire, pratiquant au dedans de petites cellules de la même maniere. On m'a aſſuré que la Laque ſe forme de l'excrément de ces inſectes, du moins c'eſt le ſentiment de quelques Lahos que j'ay queſtionnez. Neanmoins un François qui a demeuré deux ans au Pegu, où il a vû beau-

coup de Laque, m'a assuré qu'elle se trouvoit là autour de certains arbrisseaux qui ont trois ou quatre pieds de hauteur, & dont le tronc n'a gueres qu'un pouce ou un pouce & demi de diametre ; qu'elle se formoit d'une espece de rosée qui tomboit tous les ans dans cette Contrée au mois de Juin & de Juillet, & que certaines fourmis rouges friandes de cette rosée couvroient en peu de tems tous ces arbres. Ces deux relations si differentes en apparence peuvent, ce semble, se concilier, si l'on dit que ces insectes ou fourmis rouges font de cette rosée, non pas la Laque, qui est une espece de marc, comme l'est la cire par rapport au miel ; mais ce suc qu'on en tire, & qui sert à ces belles teintures rouges qui sont si estimées ; &

que pour la Laque, ils la font ou de leur propre excrément qu'ils mêlent avec la rosée, ou bien de la poussiere de certaines fleurs, ou d'autres matieres terrestres, qu'ils ramassent peut-être comme font les abeilles, la nature affectant toujours une grande uniformité dans la plûpart de ses productions.

FIN.

TABLE.

TABLE.

EXTRAITS

de quelques autres Lettres, 360

Du P. Cazier.

De Canton.

De Pekin.

Punition

De la Cayenne.

Du P. Barbier.

Deſcription

Fin de la Table.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé le Pere J. B Du Halde de la Compagnie de Jesus, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Lettres édifiantes & curieuses écrites des Missions étrangeres par quelques Missionnaires de la Compagnie de* Jesus, s'il nous plaisoit lui en accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A CES CAUSES: Voulant favorablement traitter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer lesdites Lettres en tel Volume, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de douze années consecutives, à commencer du jour de la datte desdites Presentes: Faisons défenses à toute sorte de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdites Lettres ci-dessus spécifiées en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Impri-

meurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Lettres ci-dessus expliquées, sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdites Lettres, seront remises dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, és mains de nôtre trés-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson, Grand-Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de Saint Loüis; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre tres cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson, Grand-Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de Saint Loüis, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdites Lettres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & non-obstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le dixiéme jour du mois de Septembre l'an de grace mil sept cens vingt, & de nostre Regne le cinquiéme. Par le Roy en son Conseil,

DE S. HILAIRE.

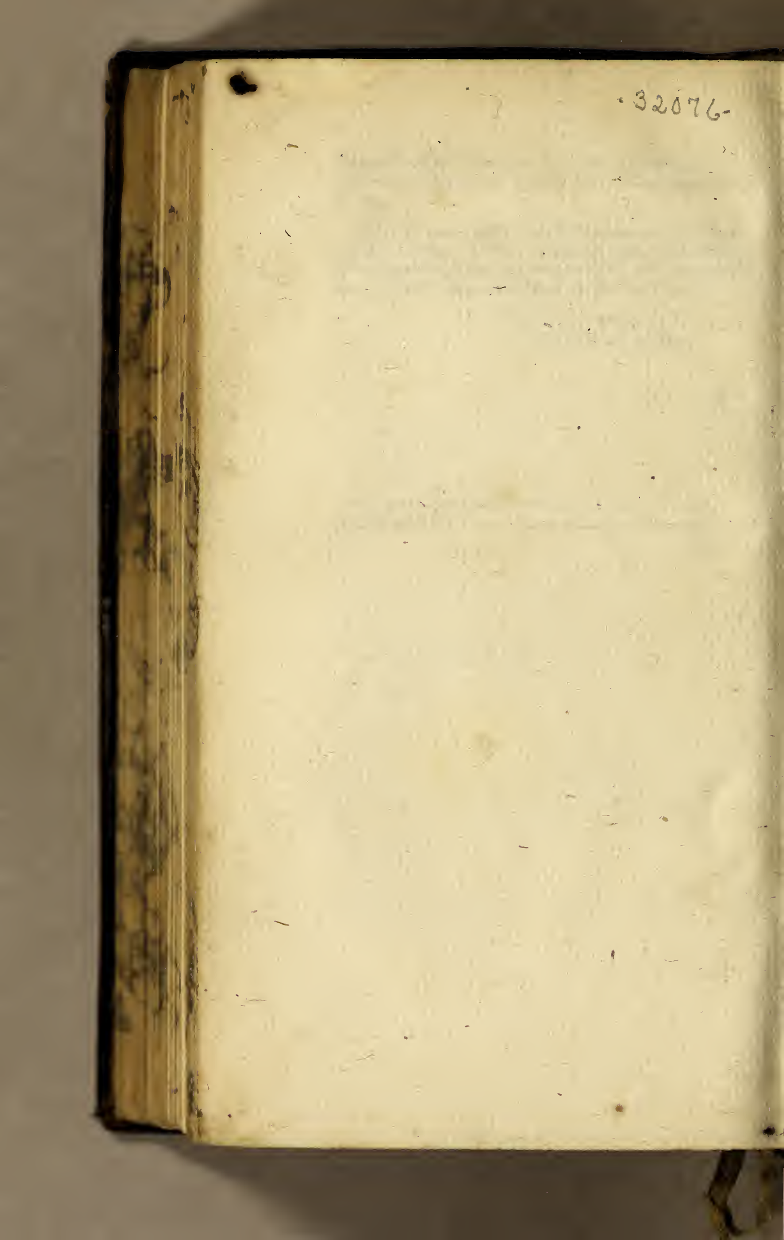
Il est ordonné par l'Edit du Roy du mois d'Aoust 1686. & Arrest de son Conseil, que les Livres dont

l'impression se permet par Privilége de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 364. Num. 604. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 19. Fevrier 1720.

Signé, G. MARTIN,
Adjoint du Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.


32076-

EA 703
M58l
v.16

